CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE

HENRI HEINE

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES EXPLICATIVES

— DEUXIÈME SÉRIE —



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
—
1866



CORRESPONDANCE

INÉDITE

XC

A M. MOSER

Bagni di Lucca, le 6 septembre 1828.

Cher Moser,

Cette lettre t'arrive des bains de Lucques, où je passe la saison des eaux, jasant avec de jolies femmes, grimpant les Apennins, et faisant mille folies. J'aurais une foule de choses à t'écrire ; mais je m'aperçois avec effroi que mon papier boit. — Je resterai encore ici une quinzaine de jours, puis j'irai à Florence, Bologne, Venise; — et c'est à Venise que je compte trouver une lettre de toi, *poste restante*. — Je pense beaucoup à toi, et je trouve que tu as eu tort de ne me pas répondre à Munich. J'y ai mené une vie exquise, et j'y retournerai volontiers

pour y rester toujours. — Pendant les dernières semaines de mon séjour à Munich, j'ai fait faire mon portrait [1], par un des meilleurs peintres du lieu, et, comme je suis parti subitement, je lui ai laissé ton adresse et l'ordre de te l'envoyer à Berlin; tu l'as probablement déjà reçu. Il est destiné à mes parents de Hambourg, et je l'ai fait passer par

1. Je connais trois portraits de Heine, correspondant à trois périodes très-distinctes de sa vie. Le premier (une simple lithographie, très-probablement faite d'après le dessin de Louis Grimm) le montre fort jeune encore; si jeune, qu'on le croirait presque adolescent, avec une expression surprenante de douceur, j'allais dire de bonté. C'est le jeune poëte que viennent de rencontrer ces « premiers regards de la gloire plus doux que les feux de l'aurore; » — il n'y a pas trace de pose, un naturel parfait. La rare ressemblance de ce portrait naïf est attestée par les contemporains de Heine. — Un second portrait, publié en 1836 dans l'*Almanach des Muses*, malgré le mauvais vouloir des poëtes souabes, est de Tony Johannot; il est empreint d'une certaine recherche, et c'est le moins remarquable des trois. — Le dernier fut dessiné par M. Ch. Gleyre, et gravé pour la *Revue des Deux Mondes*, assez peu de temps avant la mort de Heine. Il a été reproduit en tête de l'édition française des *Reisebilder*. C'est le poëte malade, les yeux presque complétement fermés par la cécité, mais dont le regard, tourné en dedans, est, on le devine, aussi lumineux que jamais; une figure d'un charme étrange et douloureux où se retrouve, dans toute sa finesse orientale, le type de la race dont Heine était sorti; un songeur qui poursuit ses rêves, un enchanteur purifié par la souffrance. — Ce beau portrait, vraiment digne du grand peintre dont il est l'ouvrage, et du poëte qui n'a jamais été mieux compris, est, en outre, d'une ressemblance parlante, au dire, entre autres, de l'un des frères de Heine.

Berlin pour que tu le voies, toi et les amis. Je te prie donc, quand tu l'auras suffisamment contemplé, de l'envoyer aux Varnhagen, et de leur dire ou faire dire que j'écrirai bientôt, et que, jusque-là, je les prie de garder la susdite image à ma disposition.

Dis-moi, cher Moser, ce que le port t'a coûté, et, ce qui est encore plus important pour moi, si les cinq louis destinés depuis si longtemps à mon ami Sethe, lui ont été enfin payés. Je te renverrai cette somme de Munich. Je dépense ici un argent fou, — un napoléon et demi par jour! — et il serait honteux à moi de rester le débiteur de mes meilleurs amis. Tu ris, j'en suis sûr; mais j'ai maintenant pour principe de ne devoir quelque chose qu'à des gens à qui je pense peu. — Mon papier boit horriblement! — Je compte t'écrire bientôt, avant de quitter l'Italie. En attendant, porte-toi bien, et salue de ma part Gans, Zunz, ainsi que Lehmann et Lessmann. — As-tu lu, dans les *Annales politiques*, ma critique du livre de Menzel? J'y parle de Gœthe. — Cotta me tourmente pour fonder un nouveau journal à la place des *Annales*. Je ne sais encore ce que je ferai. Je n'ai point d'amis sur la collaboration desquels je puisse compter; je suis seul. — Pour le

moment, je veux encore m'amuser un peu çà et là en Italie. Je vis beaucoup, et j'écris peu. Je lis les plus beaux poëmes héroïques. — A Gênes, un sacripant avait juré par la madone de me poignarder; la police me fit avertir que ces gens-là tenaient scrupuleusement parole, et me conseilla de partir sans retard; — mais je suis resté six jours encore, et j'allais, comme d'ordinaire, me promener chaque nuit au bord de la mer. Je lis tous les soirs Plutarque, et un assassin moderne me ferait peur!

De retour en Allemagne, je publierai le troisième volume des *Reisebilder*. — Parce que je vis dans le foyer même de la noblesse, que j'aime les plus aimables patriciennes et que j'en suis aimé, on croit à Munich que je ne tirerai plus à boulets rouges sur l'aristocratie. On se trompe. Mon amour pour l'égalité, ma haine de la hiérarchie, n'ont jamais été plus vifs qu'aujourd'hui, et peu s'en faut que je ne tourne à l'exclusivisme. Mais, pour agir, c'est précisément ce qu'il faut. Le peuple allemand et Mosès Moser n'en viendront jamais à l'action, précisément parce qu'ils voient les choses sous toutes leurs faces.

Salue Gans encore une fois. N'oublie pas les Robert,

XCI

A ÉDOUARD DE SCHENK[1]

Je vous écris seulement aujourd'hui, parce que ce n'est qu'aujourd'hui que je reviens à moi pour quelques instants, et que je puis vous indiquer le lieu où me trouvera votre lettre (cette lettre qui m'apportera une bonne nouvelle si longtemps attendue). Adressez au Dr H. H., *poste restante*, à Florence. Dans deux ou trois semaines, je foulerai le sol qu'ont foulé Dante, Machiavel, Léonard de Vinci, Michel-Ange. Là, je lirai vos lignes. Je sais que vous êtes enfoncé jusqu'au cou dans le travail, et c'est pourquoi je parle de lignes. Au fait, il n'est pas besoin que des gens de notre sorte s'écrivent beaucoup. Nos livres sont de grandes lettres adressées avant tout à ceux qui nous ressemblent.

Vous lirez tôt ou tard en lettres moulées ce que je pense sur l'Italie. Mon ignorance de l'italien me

1. Poëte bavarois, un des chantres patriotiques des guerres de l'indépendance; il a eu un succès plus brillant que durable, auquel n'avait pas nui une position aristocratique et officielle. Il est mort en 1841.

tourmente beaucoup. Je vois l'Italie, mais je ne l'entends pas. Pourtant, je trouve souvent avec qui m'entretenir. Ici, les pierres parlent, et je comprends leur muet langage. Elles aussi semblent profondément sentir ce que je pense. Telle colonne brisée de l'époque romaine, telle tour lombarde écroulée, tel débris de pilier gothique tout usé par le temps, savent fort bien me comprendre. Ne suis-je pas une ruine moi-même, cheminant parmi des ruines?... Entre égaux, on s'entend. Parfois, il est vrai, les vieux palais voudraient me chuchoter quelque chose de mystérieux, et je ne puis les entendre à cause du sourd fracas du jour; mais, la nuit, je reviens, et la lune est un bon truchement qui comprend le style lapidaire, et sait le traduire dans le dialecte de mon cœur. Oui, la nuit, je puis parfaitement comprendre l'Italie; alors, le peuple moderne, avec sa moderne langue d'opéra, est endormi, et les anciens sortent de leur couche glacée, et s'entretiennent avec moi dans le plus beau latin. Il y a quelque chose de fantastique à se trouver ainsi dans un pays dont on n'entend point la langue vivante et le peuple vivant, tandis qu'on connaît exactement la langue qui florissait là il y a mille ans, et qui,

dès longtemps éteinte, n'est plus parlée que par les esprits de minuit, une langue morte.

Toutefois, il y a une langue dans laquelle, de la Laponie au Japon, on peut se faire entendre de la moitié du genre humain. Et cette moitié est la plus belle, celle qu'on nomme *par excellence* le beau sexe. Cette langue-là fleurit tout particulièrement en Italie. A quoi bon des paroles quand de tels yeux éloquents dardent leurs rayons jusqu'au fond du cœur d'un pauvre *Tedesco*, des yeux qui parlent mieux que Démosthènes et Cicéron, des yeux — je ne mens pas — qui sont aussi grands que des étoiles ?

« Quand on parle du loup, il est derrière nous... » — Adieu, poëte de *Bélisaire !* Je pense souvent à vous quand je vois des lauriers, et plus je pense à vous, plus je vous aime.

XCII

A SALOMON HEINE

Lucques, le 15 septembre 1828.

Je vous écris des collines de Lucques, dans les Apennins, où je prends les bains depuis quinze jours. Ici, la nature est belle et les hommes sont aima-

bles. Dans l'air de montagne qu'on respire ici, on oublie ses petites inquiétudes et ses tristesses, et l'âme s'épanouit.

J'ai pensé si vivement à vous ces jours-ci, j'aurais si souvent voulu vous baiser la main, qu'il est bien naturel que je vous écrive. Si je renvoyais jusqu'au moment où je serai redescendu dans la plaine, et où l'amertume et les soucis rentreront dans mon cœur, j'écrirais une lettre pleine de soucis et d'amertume. Mais cela ne sera pas, je ne veux pas penser aux griefs que je puis avoir contre vous, et qui sont plus grands peut-être que vous ne pouvez l'imaginer. Je vous en prie, vous aussi, abandonnez quelque chose de ceux que vous avez contre moi, puisque, après tout, ils peuvent tous se réduire en argent, et qu'en en faisant le compte à un fenin près, en marcs banco, on arrive à une somme dont un millionnaire peut faire bon marché, tandis que les miens sont incalculables, infinis, parce qu'ils sont de nature immatérielle, ayant leurs racines dans les impressions les plus profondément douloureuses. Si, par une seule parole, un seul regard, j'avais jamais offensé le respect pour vous et votre famille, — je ne l'ai que trop aimée ! — alors, vous seriez en

droit de vous irriter. Mais maintenant, non. Tous vos griefs, additionnés ensemble, tiendraient dans une bourse qui ne serait pas même bien grande, et ils y entreraient facilement. J'accorde même que le sac fût trop petit pour contenir les griefs de Salomon Heine contre moi, et qu'il se déchirât, — croyez-vous, mon oncle, que ce soit la même chose que lorsqu'un cœur que l'on a abreuvé de chagrin vient à se briser ?

Mais assez : le soleil est splendide aujourd'hui, et, quand je regarde à ma fenêtre, je ne vois rien que collines et pampres riants. Je ne veux pas me plaindre, je ne veux que vous aimer comme je l'ai toujours fait, je ne veux penser qu'à votre âme, et reconnaître qu'elle est encore plus belle que toutes les splendeurs de l'Italie.

Portez-vous bien, et saluez pour moi votre famille, Hermann, Charles et la mignonne Thérèse. Je me suis réjoui, mais conditionnellement, de son mariage. Après moi-même, je ne l'aurais souhaitée à personne plus volontiers qu'au docteur Halle. Tilly est maintenant autant chez moi que chez vous ; partout m'a suivi sa douce figure, surtout au bord de la Méditerranée. Sa mort m'a tranquillisé. Je vou-

drais seulement avoir quelque chose de son écriture. Quel dommage qu'aucun portrait ne nous ait conservé son doux visage, tandis qu'il y a, accrochées aux murs, tant de figures dont on se passerait!

Saluez Maurice Oppenheimer. Il est vrai que je ne l'aime guère, tandis qu'en ma qualité de chrétien, je devrais aimer jusqu'à mes ennemis; mais je ne suis encore qu'un débutant dans l'amour chrétien. Maurice Oppenheimer, au contraire, est déjà un vieux chrétien, et il devrait m'aimer, et ne pas chercher par ses sourires à me nuire dans le monde[1].

1. Il y avait ici, dans le brouillon de cette lettre, à la place du passage ci-dessus, les lignes qui suivent :

« Je sens plus profondément que les autres hommes; je vous l'ai déjà une fois écrit de Gœttingue, et vous n'avez fait qu'en rire. — Depuis lors, plus d'un noble cœur, en Allemagne, s'est avisé que ce pourrait bien être le cas. J'aurais peut-être à vous raconter, sur ce que je ferai encore, des choses qui m'attireraient de nouvelles railleries; j'attendrai donc que l'opinion publique vous les apprenne. Je salue madame Heine aussi froidement que possible; car je sais qu'elle ne sent rien pour moi de bien chaleureux. A la fin de mon séjour à Hambourg, j'ai entendu de sa bouche un mot qui m'a montré d'où venait le vent. Je suis trop grand pour pouvoir rien taire, et j'avoue loyalement que le vent soufflait, je crois, du nez de Maurice Oppenheimer. Depuis lors, je hais ce nez, bien que, comme chrétien, etc.

» C'est une petitesse de ma part de me plaindre d'hommes petits, d'autant plus que j'ai un fouet qui peut atteindre du haut de l'Apennin jusqu'à l'embouchure de l'Elbe; mais, quand il s'agit de gens auxquels je ne fais aucun mal pour l'amour de

Je salue l'oncle Henri de tout mon cœur.

Et maintenant, adieu! Il est bon que je ne puisse vous dire où votre réponse me trouverait; cela vous montrera d'autant mieux que cette lettre ne doit aucunement vous déranger. C'est seulement un soupir. Et ce soupir, je regrette de ne pouvoir l'affranchir, car il vous coûtera quelque chose; — nouveau grief! Adieu, cher oncle, bon, grand, chiche, noble, infiniment aimé!

XCIII

A ÉDOUARD DE SCHENK

Florence, le 1er octobre 1828.

Cher Schenk,

Ce matin, à sept heures, je suis arrivé à Florence, et mon premier soin a été de courir à la poste : pas de lettre de mon ami Schenk! Heureusement, la poste est ici sur la place du marché [1], et le marché de Florence est le lieu le plus splendide, le plus intéressant qu'on puisse voir. L'antiquité, les statues

Frédérique Heine, il faut au moins que j'allége mon cœur par des plaintes.

1. La place du Palais-Vieux, ou place du Grand-Duc, qui a repris, depuis 1859, son ancien nom de *place de la Seigneurie*.

des maîtres, les hautes arcades, le grandiose; avec cela, partout empreinte la grâce des vieux temps de Florence, partout la fleur de l'époque des Médicis, et puis, là-haut, dans le palais des Offices, les demeures des dieux de la Grèce! Il faut l'avouer franchement, dans le boudoir de la Vénus de Médicis, j'ai oublié Schenk et sa lettre. Ce n'était pourtant pas l'antique déesse de la beauté, toute rapiécée, qui m'absorbait si puissamment, mais bien plutôt les yeux d'une Italienne qui la contemplait dévotement; je crois qu'en Italie les anciens dieux sont toujours adorés.

Ah! Schenk! mon âme est si pleine, si débordante, que je ne saurais me tirer d'affaire autrement qu'en écrivant quelques volumes enthousiastes. Aux bains de Lucques, où j'ai fait un long et divin séjour, j'ai déjà écrit la moitié d'un livre, une espèce de voyage sentimental. C'est à vous et à Immermann que j'ai surtout pensé comme lecteurs; et, quand bientôt je ferai paraître, dans le *Morgenblatt*, les premiers chapitres, vous verrez comment j'ai su *m'acquitter* avec Immermann. En écrivant ce mot, il faut que je rie tout haut, d'autant plus que vous n'y comprenez rien. Mais pourquoi vous cacher une chose qu'il

m'est si agréable de vous dire dès maintenant? Oui, cher ami, il vous faudra donner pour ce livre votre nom respecté, — c'est-à-dire qu'il vous sera dédié sans miséricorde. Mais ne craignez rien: préalablement, on vous le laissera lire, et il sera surtout d'un caractère gai et pacifique. Il faut absolument que je vous donne un témoignage public de mes sentiments; vous avez bien mérité de moi : vous êtes du petit nombre de ceux qui ont songé à assurer ma position matérielle, et, aussi vrai que Dieu m'assiste, j'espère que le roi de Bavière lui-même vous en remerciera un jour. Je sens bien de la force en moi, et je serai heureux de l'appliquer au bien.

Et maintenant, je suis sûr qu'en me lisant, Schenk a l'air mécontent, et mécontent de lui-même. Mais n'ayez crainte, j'ai l'imagination assez aimable pour découvrir cent raisons de votre silence. Et peut-être est-ce à moi qu'en est la faute: vous n'avez pu m'annoncer l'expédition du décret royal pour le moment où je vous ai écrit que je serais à Florence, et vous avez cru que maintenant je n'y serais plus. L'attente de votre lettre m'a décidé, en effet, à rester quelque temps ici. Ce n'est pas un malheur assuré-

ment, et Florence, d'ici là, m'offrira assez d'amusements. Cher ami, je sais que vous êtes aussi peu que moi de nature épistolière ; mais, tant que je n'aurai pas la *sûreté de la sûreté*, comme dit M. de Savigny, tant que je ne tiendrai pas le décret, je serai dans une certaine inquiétude fort incommode. Ainsi, par exemple, je n'ai point encore écrit à Cotta ; c'est seulement quand j'aurai reçu votre lettre que je lui annoncerai ma décision au sujet d'une nouvelle *Revue* à lancer sous mon nom en janvier, à la place des *Annales ;* il faudrait alors que je fusse de retour à Munich en janvier, etc. Vous voyez que ce n'est pas vanité enfantine, mais nécessité qui fait que je vous presse de m'écrire sans retard. Écrivez-moi *poste restante* à Florence. Je sais que vous êtes très-occupé, et je ne vous demande que deux lignes. Vos tragédies ont sûrement quitté la presse, et, comme je veux les avoir de vous-même, et ne pas écrire pour cela à la librairie cancanière, il faut que vous me les envoyiez par la poste. — Je vous écrirais davantage si je n'étais épuisé par une nuit de voyage, et par les impressions nouvelles de Florence. Adieu ; restez bon pour votre tout dévoué.

XCIV

A FEODOR IVANOVITCH TJUTSCHEF [1]

Cher Tjutschef,

Je suis arrivé ce matin à Florence. J'ai déjà vu les dieux et déesses des Offices; j'ai déjà fait la connaissance de quelques divinités tout aussi belles et moins froides que celles-là ; je viens d'écrire une longue lettre à M. Schenk : vous comprenez que j'ai le droit d'être fatigué.

Malgré cela, il faut que je vous écrive; peut-être pourrez-vous m'être utile; en tout cas, vous me répondrez tout de suite ; écoutez.

Vous connaissez mon affaire au sujet de ma nomination de professeur. Il a été entendu, avec M. Schenk, qu'aussitôt arrivé en Italie, je lui enverrais mon adresse, afin qu'il pût me donner connaissance du décret royal. Je lui ai écrit, il y a près d'un mois, de m'envoyer cette nouvelle, *poste restante* à Florence. Arrivé ce matin, je cours à la poste et

1. Attaché à la légation russe à Munich, — et, de plus, poëte. Ses *Chants lyriques* ont été traduits en allemand, en 1861. Il était né en 1803. — Heine a écrit cette lettre en français.

n'y trouve rien. Je viens donc d'écrire une seconde fois à Schenk, et je l'avise que je resterai ici pour attendre sa lettre. Il peut y avoir mille raisons à son silence ; mais, comme il est poëte, je présume que c'est la paresse, cette paresse d'esprit qui nous tient si fâcheusement quand il faut écrire à nos amis. Cette remarque vous concerne aussi ; — pour moi, soyez bien persuadé que je n'écrirais ni à Schenk ni à vous, si je ne devais recevoir aussi vite que possible les nouvelles qui me décideront soit à rester en Italie, soit à retourner à Munich ; ce que je ferai, aussitôt nommé. Ci-inclus, ma lettre à Schenk, que vous voudrez bien lui envoyer tout de suite. Allez lui faire visite quelques jours après, — il sait combien vous êtes mon ami, — dites-lui que je vous ai appris la circonstance qui déciderait mon retour en Allemagne, et, comme vous êtes diplomate, il vous sera facile de voir où en est mon affaire, sans que Schenk devine que je vous ai prié de m'en instruire, et se croie délié de l'obligation de m'écrire lui-même. Vous savez combien j'aime Schenk, combien je crois à son bon vouloir pour moi ; c'est plus encore une grande âme qu'un grand poëte ; il connaît ses devoirs envers ses pairs, il sait

que nos après-venants le jugeront en conséquence, — et pourtant, avec tout cela, c'est un homme d'État.

Écrivez-moi donc, cher Tjutschef, aussitôt que possible, *poste restante* à Florence; j'y resterai jusqu'à ce que j'aie reçu votre réponse et celle de Schenk. Mes compliments à l'excellente madame Tjutschef. Je l'aime beaucoup, et suffit! Si je n'étais pas si fatigué, je trouverais bien une phrase moins triviale. Saluez M. Lindner de ma part quand vous le verrez; dites-lui que je lui écrirai bientôt. Saluez aussi votre tout aimable sœur, votre tante, et aussi, si vous voulez, madame *la déchargeuse d'affaires*, Amélie de Krudener. Je pense à elle, parce que je viens de voir madame de Médicis, autrefois madame Vulcain, née Jupiter. Je suis votre ami.

P.-S.— Encore un mot. Dites au premier commis de l'Institut artistique et littéraire de la librairie Cotta à Munich (son nom est Wittmeyer), que je le prie, au cas où il aurait reçu des lettres pour moi, de me les envoyer *poste restante* à Florence.

Florence, le 1er octobre 1828.

XCV

AU BARON J.-F. COTTA [1]

Florence, le 11 novembre 1828.

Monsieur le baron,

J'espère que cette lettre vous trouvera sans rhume, toux et autres agréments qui, dans le pays où les citrons mûrissent, mûrissent aussi tout particulièrement bien et sont encore à meilleur compte. Pauvre diable que je suis ! me voilà dans la fleur d'un catarrhe qui ne me permet guère de songer pour le moment à repasser les Alpes. Il me faudra sans doute hiverner ici, et vous écrire au lieu de vous rendre mes devoirs en personne.

Mais, pour que vous ne me croyiez pas amoureux d'une danseuse, et, pour cette raison, paresseux à la Boerne, j'ai retravaillé le commencement du journal de mon voyage en Italie, c'est-à-dire que j'en ai retranché les chapitres trop forts pour le *Morgen-*

1. Le chef de la plus importante librairie de l'Allemagne, le fondateur de la *Gazette universelle d'Augsbourg* (1793). Il est mort en 1832.

blatt, et je vous en envoie ci-joint le manuscrit[1].

J'ai vécu de très-heureux jours aux bains de Lucques, ainsi qu'à Livourne. Je suis ici depuis six semaines, attendant des lettres, et étudiant les beaux-arts, le ballet compris. Je vous fais remarquer, une fois encore, que je ne suis point tombé amoureux d'une danseuse, bien qu'un semblable amour soit fort compatible avec le rhume et la toux, et soit aussi un grand malheur. Au contraire, je suis laborieux, j'écris beaucoup, je lis Malthus et Bentham, et j'ai tiré de mon propre fonds une nouvelle théorie pénale qui vous plaira.

Quant à la continuation des *Annales*, je ne sais encore ce que je dois en dire. J'ai pensé qu'il serait bon de conserver à peu près le titre, tout en le rendant plus commode; ainsi : « Nouvelles Annales, revue de la politique, de la littérature et des mœurs, publiée par ***. » Ce titre laisserait au rédacteur la plus grande liberté, et permettrait d'utiliser les articles qui ne conviendraient pas pour l'*Ausland*. Si vous désirez très-particulièrement, monsieur le baron, avoir mon nom sur le titre comme rédacteur,

1. Extraits du *Voyage de Munich à Gênes*, publiés dans le *Morgenblatt*, en décembre 1828.

je vous dirai franchement mes idées sur ce point, autant que je les connais moi-même.

I. Vos désirs, du moment que je puis m'y conformer, comme c'est ici le cas, l'emporteront toujours sur des considérations privées, et, si vous y insistez, je donnerai volontiers mon nom comme rédacteur, à cette condition peu exorbitante que, de votre côté, vous ferez aussi quelque chose pour le journal, c'est-à-dire que vous payerez des honoraires convenables pour les travaux originaux, remaniements et traductions; ainsi, pour les premiers, quatre louis; pour les remaniements, deux ou trois louis, selon qu'il y aura un travail plus ou moins original à faire, et un louis pour les traductions. Vraiment, je ne pense point au lucre; mais je ne veux pas non plus perdre, dans un journal mal doté, le petit renom que je me suis péniblement acquis jusqu'ici.

II. Lindner, dans les derniers temps, a toujours soupiré après le moment où il pourrait se retirer des *Annales*. Si ce n'était alors que de la diplomatie, et que ses idées eussent changé, je continuerais volontiers à les publier avec lui, à la seule condition qu'il ne fasse pas de notes. S'il quitte la rédaction, il a promis cependant d'écrire toujours les

Annales, de sorte que ses articles politiques en fussent une partie essentielle.

III. Si Lindner ne rédige plus, il faut que notre ami Kolb se charge de tout, particulièrement jusqu'à la fin d'avril, c'est-à-dire jusqu'à mon retour en Allemagne. Cela me ferait plaisir de voir son nom à côté du mien sur le titre, comme ceux des deux rédacteurs. Mebold et Hermès ont promis, dans ce dernier cas, leur collaboration; Menzel donnera aussi la sienne, et, avec le bon vouloir de ces messieurs, on pourrait, chaque mois, publier une bonne livraison des *Annales*.

IV. Pour ce qui me concerne, il ne faut pas faire grand fonds sur moi; Kolb, et toujours Kolb, doit penser à tout; mais, vraiment, je ne veux pas gagner de l'argent avec le travail d'autrui; plus tard, quand le journal aura marché quelque temps, vous pourrez, monsieur le baron, déterminer vous-même quelle part j'ai eue au succès.

Je crois m'être exprimé assez clairement, et, dans le dernier cas, vous pouvez communiquer à Kolb le contenu de ma lettre; de mon côté, je lui écrirai aussi quelques lignes.

J'espère que Lindner m'a déjà excusé, auprès de

madame la baronne Cotta, de n'avoir pas donné suite à ses amicales instances pour l'*Almanach des Dames*. Je n'ai pas voulu écrire, j'ai préféré donner à Lindner ce fâcheux message, et me suis sauvé en Italie. Je n'avais pas le loisir de rien produire en fait de poésie, à moins de manquer mon séjour aux bains. Toutefois, je crois que M. Kœchy, de Brunswick, a envoyé, sur ma demande, une nouvelle pour l'*Almanach*, et j'ai très-bonne opinion de lui. Si un M. Detmold, de Heidelberg, a envoyé quelque chose pour le *Morgenblatt*, je demande qu'on lui accorde, pour l'impression, un tour de faveur : c'est un esprit distingué. — Le « baron d'art » Rumohr m'a chargé de vous dire qu'il n'enverrait pas pour le *Morgenblatt* le fragment de roman dont il a été question entre vous. Je le vois rarement, il ne peut pas me souffrir; de mon côté, je ne l'aime guère, et, malgré tout cela, une véritable amitié ne peut s'établir entre nous. La dernière fois que je l'ai vu, c'était dans le foyer de la Vénus de Médicis, où il servait précisément de *cicerone* au prince royal de Prusse[1]. Plus d'une fois déjà, je me suis rencontré

1. Plus tard, Frédéric-Guillaume IV. — On connaît le goût particulier qu'avait ce prince pour les lettres, dont il faisait vo-

ainsi avec ce prince, sans profiter de l'occasion de lui parler, et de me recommander à lui pour le cas où je serais mis, sous son règne, à la forteresse. Chose étrange, qu'en voyant un prince royal, on pense tout d'abord au mal qu'il peut faire un jour, et non pas au bien que vraisemblablement il fera. L'homme craint toujours plus qu'il n'espère. Ainsi, je crains que cette lettre ne soit trop longue, et je finis.

XCVI

AU DOCTEUR GUSTAVE KOLB[1]

Florence, le 11 novembre 1828.

Cher Kolb,

J'ai écrit aujourd'hui au baron Cotta : Si Lindner persiste à se retirer des *Annales*, je suis prêt à prendre la suite de la rédaction, et, dans ce cas, je souhaiterais extraordinairement que le docteur Kolb

lontiers des hommes politiques. M. de Rumohr mourut trop tôt pour devenir ministre ou diplomate. Il a laissé des études estimées sur l'art en Italie, et un livre humoristique : *l'Esprit de l'art culinaire*. Heine ne l'appelait pas toujours *le baron d'art*, mais parfois simplement *le cuisinier*.

1. Longtemps le principal et très-habile rédacteur de la *Gazette universelle d'Augsbourg*.

donnât son nom comme corédacteur. Il faut, en outre, que mon ami le docteur Kolb prenne sur lui tout le fardeau de la rédaction, au moins jusqu'en mai prochain; alors, je retournerai à Munich.

Cher Kolb, le baron Cotta pourra vous dire combien peu, dans tout cela, l'intérêt personnel me dirige; mon seul vœu est de conserver un journal à l'opinion libérale, qui a peu d'organes distingués en Allemagne, et j'ai pensé que vous aussi feriez volontiers un sacrifice dans ce but. Notre temps est celui du combat des idées, et les journaux sont nos forteresses. Je suis, d'ordinaire, paresseux et nonchalant; mais, lorsque, comme ici, il s'agit d'un intérêt général bien précis, on me trouvera toujours à mon poste. Ne laissez donc pas tomber les *Annales;* mon nom, pour cela, est à votre service; et, quant aux ressources d'argent, j'ai prié le baron Cotta de donner, pour les travaux originaux, quatre louis, — de deux à trois pour les remaniements, extraits, etc., et un louis, comme de coutume, pour les traductions. Avec ces honoraires-là, vous pourrez bien, chaque mois, donner quelque chose de bon.

Hermès et Mebold ont promis leur collaboration,

Menzel fournira aussi quelque chose, et Lindner, chaque mois, un article politique. Pour moi, aussi longtemps du moins que je suis en Italie, je donnerai à peine chaque mois une obole; — mais nous sommes suffisamment couverts par les matériaux que possède l'*Ausland*, et qu'il ne peut utiliser. — Bref, cher Kolb, faites votre devoir, acceptez la rédaction, je souscris d'avance à toutes vos conditions. Je vous le répète, mon nom ne doit être indiqué que si le baron Cotta le désire expressément et le trouve opportun; je vous le répète aussi, je désirerais fort, s'il en est ainsi, que votre nom fût placé à côté du mien; et enfin, je vous propose de n'indiquer aucun nom de rédacteur spécial, mais de mettre sur le titre, selon l'usage des journaux français, les noms de tous les collaborateurs. Selon moi, il faudrait prendre le titre suivant : *Nouvelles Annales, Revue mensuelle de la politique, de la littérature et des mœurs*. Et, pour épigraphe, je vous propose ceci : « Il n'y a plus en Europe de nations, il n'y a plus que des partis. »

CXVII

AU DOCTEUR LÉOPOLD ZUNZ

Berlin, le 22 mars 1829.

Cher Zunz,

J'ai parlé hier au baron Cotta du livre que vous comptez écrire, et je l'ai trouvé disposé à le publier. Après cette ouverture, c'est vous-même qui pourrez le mieux vous entendre avec lui. Il loge à l'*hôtel de Brandebourg*, et on le trouve dans la matinée jusqu'à onze heures. Je lui ai dit que vous étiez prêt à disposer la forme extérieure du livre selon les besoins de la vente, et que votre ouvrage serait, tout à la fois, nécessaire aux théologiens comme un livre spécial, et intéressant pour les laïques et l'ensemble du public lettré, de sorte qu'on pouvait compter sur des lecteurs et des acheteurs de ces deux catégories.

Vous me trouverez toujours prêt à prendre en mains vos intérêts dans cette affaire ; car personne plus que moi ne désire de vous voir écrire votre ouvrage, et pour l'avantage de la science, et pour mon propre plaisir. Estime et amitié.

XCVIII

A FRÉDÉRIQUE ROBERT

Friedrichstrasse [1], le 2 mars 1829.

Madame,

Je suis invité aujourd'hui au delà du Jourdain, et il faut que je me refuse le plaisir de faire le long chemin qui mène au bout de la *Leipzigerstrasse*, et de revenir, par le même chemin, avec vous au concert. Crainte de malentendu, et par une attention délicate, je vous explique la cause de mon absence.

Hier au soir, à onze heures, j'ai lu encore vos charmants vers, et mon cœur leur a fait une musique passionnée. Mais, ce matin, mon cœur est roide mort, et je ne suis moi-même que le cercueil animé de mon cœur.

Je suis l'un des plus infortunés monarques qui aient jamais vécu. Seul, le roi Nabuchodonosor était plus malheureux que moi, puisqu'il devait manger de l'herbe assyrienne, qui sans doute était moins bien apprêtée que le gâteau borussien de ma-

1. Berlin.

demoiselle Maas. Mais combien de temps se passera-t-il jusqu'à ce que je sois réduit à mordre dans l'herbe?

Jusqu'alors, je reste votre tout dévoué.

XCIX

A RAHEL

Berlin, le 1er avril 1829.

Madame de Varnhagen,

Si je mets un si grand prix à mes visites, vous préférez ne pas me voir; — voilà ce que vous m'avez dit hier pour le sens, sinon pour les mots. En y repensant ce matin, j'ai dû m'avouer que, depuis deux ans, j'avais été fort gâté par d'autres amies qui étaient toujours charmées de me voir, n'importe à quelles conditions, et quelque prix que je misse à ma personne. Il faudra du temps jusqu'à ce que je prenne de meilleures habitudes, et que je descende assez à mes propres yeux pour que vous puissiez tirer parti de moi. Jusqu'alors,il faudra vous accommoder de ces volailles de grand prix qui savent caqueter à souhait, et qui vont à toutes cages.

Vous direz que je suis un homme vaniteux. Soit!

La suite montrera que je suis capable de sacrifier dans un noble intérêt ma vanité personnelle, et toute considération extérieure.

Je reste, dans la vérité de mon cœur, madame de Varnhagen, votre ami.

C

A M. MOSER

Potsdam, le 22 avril 1829.

Cher Moser,

Ces lignes n'ont d'autre but que de te donner mon adresse. Depuis vendredi dernier, je demeure ici, chez M. Witte, Hautevoie, 12.

Je me porte bien, et pense, et travaille. — Ah! Dieu, quand je songe combien peu j'ai pensé et travaillé, depuis six mois, j'ai de bons motifs de penser et de travailler.

Je ne vois rien ici que ciel et soldats. Les livres ne manquent pas, ni les gazettes. J'ai lu hier comment, à Paris, une douzaine de poëtes dramatiques s'étaient associés pour faire un coup de génie, je veux dire la pétition au roi contre les dangers du romantisme.

La sottise humaine est toujours la même, modi-

fiée seulement selon les temps et les lieux. « Il n'y a pas de sottise nouvelle sous le soleil, » aurait dû dire Salomon.

Envoie-moi mes lettres aussitôt arrivées. Je te prie de voir à mon ancien logement si l'on n'y a rien remis pour moi. Adieu; je te verrai probablement la semaine prochaine. Ton ami.

P.-S. — Envoie-moi donc la Bible; parle à Ganz au sujet des *Annales de la critique scientifique;* engage-le à me procurer Thiers, et, si tu peux mettre la main sur Sterne, adresse-le-moi. Le cercle de la Bourse possède-t-il les premières années du *Globe*, et pourrais-tu me les avoir en prêt?

Comment se trouve madame de Varnhagen?

CI

A FRÉDÉRIQUE ROBERT

Potsdam, le 29 avril 1829.

« Ma chère madame Robert »[1],

Le temps est mauvais, j'ai peu dormi cette nuit, ou plutôt, j'ai tant veillé, que j'en ai la tête abî-

1. En français, dans l'original.

mée, — presque autant que le cœur, — et c'est pourquoi je ne veux pas aller en personne vous porter mes félicitations et mes vœux.

Je vous souhaite beaucoup de bonheur : veuille le dieu d'amour (ou le dieu de l'amour) vous conserver longtemps encore votre beauté; puissiez-vous n'être jamais aimée de gens que vous détestiez; puissiez-vous ne jamais aimer vous-même ceux qui ne vous plaisent pas de tout point, et chaque jour avoir l'occasion et l'envie de manger de bons gâteaux!

Écrivez-moi bientôt, et égayez un homme que ronge un chagrin insensé. Je suis à demi votre tout dévoué.

CII

A LA MÊME

« Madame Robert (une des plus jolies femmes qu'on puisse imaginer) [1]. »

Ces lignes sont seulement pour vous dire que je n'irai pas à la ville demain (lundi), et qu'il n'est pas besoin de prendre un billet de concert pour moi. Avec cela, — mes remercîments les plus vifs

1. En français, dans l'original.

pour votre chère lettre, que j'ai lue cinquante fois.

J'ai été charmé que vous ayez reçu pour votre jour de naissance un gâteau d'anniversaire; moi aussi, je vous en destinais un, et vous n'y perdrez rien, car je me réserve de vous l'offrir, en lendemain de fête, et de le manger avec vous. Je vous présenterais des fleurs ou des vers, si ceux-ci n'étaient pas trop sentimentalement bêtes, et celles-là trop chères, et je vous tiens pour une femme sensée, qui reconnaît elle-même que des gâteaux sont un présent plus délicat. Adieu; saluez Robert, M. et madame de Varnhagen, et la *famille* par-dessus.

Il fait ici un temps fatal ; les fleurs du printemps voudraient bien s'épanouir avec tendresse ; mais d'en haut souffle un vent froidement raisonnable, et leurs jeunes calices se referment avec effroi.

« C'est tout comme chez nous, » soupire mon cœur, mon cœur qui vous aime, vous et d'autres, en dépit du mauvais temps.

Le 2 mai (dimanche) 1829.

CIII

A LA MÊME

Très-belle amie,

J'ai soif d'une goutte de lettre de vous. Vous n'avez rien à faire, vous écrivez sans peine, et, dans le tumulte de Berlin, il y a chaque jour quelque chose de nouveau. Moi, en revanche, j'ai suffisamment à faire, et je n'ai rien à dire (si ce n'est que je vous aime); car je vis ici comme Robinson dans son île, mon décrotteur est mon Vendredi, les servantes de la maison sont mes lamas, etc.

Il faut que Robert presse très-vivement madame de Varnhagen de presser Robert de dire à Varnhagen que, s'il n'écrit pas la chose en question, je m'insurge de nouveau contre Gœthe, et m'embarque immédiatement pour l'Amérique. J'ai maintenant Gœthe en mains, — car je lis son *Wilhelm Meister*. — Je souffre aujourd'hui plus encore qu'autrefois, et les Varnhagen, qui m'ont retenu dimanche à dîner, sont cause que j'ai manqué l'heure où je voulais parler avec Casper.

Je me trouve mal à tous égards. Suis-je malade? bête? amoureux? Qui pourrait s'y reconnaître?

Adieu, et saluez tout le monde pour moi.

Votre fidèle ami.

Potsdam, le... de l'an 1829.

CIV

A LA MÊME

Potsdam, mai 1829.

Belle, généreuse Frédérique,

Quand on est courbé depuis cinq heures du matin sur sa table de travail, et qu'on a écrit plus d'une feuille d'impression, on a le droit d'être bête et fatigué à midi, surtout quand on a mal à la tête. Pourtant je ne puis tarder davantage à vous remercier de votre dernière lettre, cette admirable lettre de printemps, qui, de joie, m'a fait sortir de chez moi pour aller courir au dehors; — il est vrai que mon ancienne tristesse, avec ses béquilles de fer, est bientôt arrivée, boitant après moi. — Vous et moi sommes bien les deux premières femmes de lettres d'Allemagne! Nous savons remuer les cœurs jusqu'au fond.

Puisque vous connaissez mes pensées, vous devinez facilement ce que je veux dire. L'orgueil me fait perdre la tête. — Je ne puis aller à vous, au moins ces premiers jours, pour deux motifs : le premier, je l'ignore; le second, c'est que je dois être prêt, en juillet, avec tous mes travaux, — et alors, en route, loin, bien loin!

Je ne suis plus ici un Robinson tout à fait solitaire. Quelques officiers ont débarqué près de moi, des anthropophages! Hier au soir, au Jardin-Neuf, je suis même tombé au milieu d'un groupe de dames, et j'étais assis, au milieu de deux groupes de Potsdamiennes, comme Apollon parmi les vaches d'Admète.

Avant-hier, j'étais à Sans-Souci, où tout verdit et fleurit; mais comment, bon Dieu? Tout cela n'est qu'un hiver réchauffé et passé en vert, et, sur les terrasses, on voit de petits sapins qui se sont masqués en orangers. Je me suis promené çà et là, et dans ma tête je chantais :

Du moment qu'on aime,
L'on devient si doux,
Et je suis moi-même
Plus tremblant que vous!

C'est ce que chante le monstre dans *Zémire et Azor*. Et moi, pauvre monstre, pauvre prince maudit, j'ai le cœur si tendre et si triste, que je voudrais mourir. Hélas! et celui qui voudrait être mort l'est déjà à demi. J'ai mis de côté mon grand ouvrage humoristique, et repris le *Voyage d'Italie*, qui doit remplir le troisième volume des *Reisebilder*, et où je veux régler mes comptes avec tous mes ennemis. Afin de n'oublier personne, et vu ma disposition actuelle à la mollesse et au pardon, j'ai dressé une liste de tous ceux qui ont voulu me blesser. Ah! pauvre malheureux que je suis! comme par dérision de moi-même, je décris aujourd'hui le temps le plus brillant de ma vie, quand, enivré d'orgueil et d'amour, je poussais des cris de joie sur les hauteurs des Apennins, rêvant d'actions grandes et hardies qui répandraient ma gloire sur la terre jusqu'aux îles les plus reculées, où, le soir, près de son foyer, le pêcheur parlerait de moi! Et maintenant, depuis la mort de mon père, comme je suis devenu maniable! Oui, maintenant, je voudrais n'être autre chose, dans une de ces îles lointaines, que le petit chat qui se couche au chaud près du foyer, quand on fait des récits d'actions glorieuses.

Je suis si abattu, si comprimé, si à l'étroit! Ah! je voudrais être un petit chat! Saluez pour moi Mimi. — Je salue aussi de tout cœur votre matou, et tous les chats du voisinage. Les Varnhagen aussi. Adieu; portez-vous bien, et n'oubliez pas votre petite amie.

Potsdam, ... 1829.

CV

A M. MOSER

Potsdam, le 30 mai 1829.

Cher Moser,

Si tu ne m'envoies pas immédiatement quarante thalers, il faudra que je meure ici de faim à tes frais; mets-les donc sans retard à la poste, ou plutôt apporte-les toi-même demain (dimanche); c'est ce qui me fera le plus de plaisir, car je ne crois pas que j'aille de sitôt à Berlin. Je suis trop enfoncé dans le travail et le chagrin. J'ai reçu les livres et je te remercie, surtout de la grammaire. — Si tu amènes Veit, ce sera charmant! — Je ne donnerai très-certainement rien à son Almanach, parce que je n'ai rien, et que je ne puis rien faire en poésie qui vaille mieux que ce que j'ai déjà livré. Je saurai

toujours m'arrêter à temps, quand je ne pourrai produire dans un genre rien de meilleur que ce que que j'ai fait. — Je me suis mis à écrire le *Voyage d'Italie*, qui formera le troisième volume des *Reisebilder*. Tu verras que je ne suis pas l'ancienne ornière, mais que j'écris dans une forme nouvelle et libre.

Je t'embrasse. Ton ami.

CVI

AU MÊME

Potsdam, le 5 juin 1829.

Cher Moser,

Grand merci pour l'argent! — Le temps est redevenu si mauvais, qu'il faut renoncer à l'espoir de te voir demain. — Je me suis trouvé tout à fait mal depuis dimanche; j'ai dû recourir au médecin et à la pharmacie. Maintenant, cela va mieux. — Mon éditeur Campe m'a fait visite ces jours-ci. — Je ne puis écrire que peu. — Je te prie de demander à Lehmann les trois livraisons des *Annales politiques ;* je les reprendrai quand j'irai te voir. — Outre les romans français, je recommence à m'occuper de

l'histoire d'Angleterre. Je t'en prie, laisse un moment le sanscrit, et apprends le chinois, et traduis-moi un roman chinois: c'est ce qu'il y a de mieux à faire et à lire. Depuis que j'ai fait connaissance avec *les Deux Cousines*, mon âme est à Péking, Nanking, To-tzong, et autres lieux dont je ne puis prononcer le nom.

Je t'embrasse; adieu. Ton ami.

CVII

AU MÊME

Héligoland[1], le 6 août 1829.

Cher Moser,

Un vaisseau va partir pour Hambourg; je veux qu'il te porte sur le continent quelques mots d'amitié. Après une petite tempête, je suis bien arrivé ici, et je me trouve heureux et gai sur les rochers rouges d'Héligoland. Oui, je suis satisfait et bien portant. Entre la mer et moi, il y a des affinités secrètes; son seul aspect m'est déjà salutaire. J'ai été,

1. Petite île de la mer du Nord, appartenant à l'Angleterre, et qu'ont rendue célèbre en Allemagne les poëtes et les peintres de ce siècle. Son nom veut dire *l'île des Saints*, et revient souvent dans les vieilles légendes saxonnes.

et je ne le sens qu'aujourd'hui, indiciblement malheureux pendant mon séjour à Berlin : tu as dû certainement en souffrir. Un ami mélancolique est un fléau de Dieu. J'espère que ces lignes te trouveront en parfaite santé. Écris-moi ici, chez *Brother Nikkels*, à Héligoland, dans la mer du Nord.

Toutes les océanides te saluent. Je voudrais que tu visses une fois la mer; peut-être comprendrais-tu la volupté que chaque vague m'inspire. Je suis un poisson à sang chaud et à bouche babillarde; à terre, je me trouve comme un poisson hors de l'eau. Les chiens de mer te saluent aussi. Une mouette blanche, dont j'ai fait la connaissance hier, s'informe si Gans a terminé son livre. Adieu; il y a peu de papier à Héligoland.

CVIII.

AU MÊME

Hambourg, le 13 octobre 1829.

Très-cher Moser,

J'espère que ces lignes te trouveront en parfait bien-être, et je te les adresse pour accompagner la lettre incluse de mon frère, que j'ai là depuis dix

jours. Donc, on a déjà reçu de ses nouvelles de Turquie. où il se trouve bien.

J'ai passé deux mois à Héligoland, et, depuis une quinzaine de jours, je suis ici occupé d'amour, de politique et de chagrins.

Comment te plaisent les vers ci-joints [1], que j'ai faits sur l'*Almanach des Muses*, plus par nonchalant persiflage de moi-même que pour piquer nos petits amis? Mais ne va pas croire que je n'aie rien dans la tête de plus sérieux que de semblables bagatelles. — Mon rhume te fait saluer. — Adieu; ne tarde pas trop à donner signe de vie, et aime-moi toujours. Ton ami fidèle.

CIX

A CHARLES IMMERMANN

Hambourg, le 17 novembre 1829.

Bonjour, cher Immermann!

Je n'ai rien à vous dire que ce que tout le monde sait, c'est-à-dire que, hier au soir, votre tragédie [2]

1. Ce morceau a disparu.
2. *La Tragédie dans le Tyrol.* Le premier titre de cette pièce était *André Hofer.*

a été habilement représentée devant un nombreux public, et accueillie avec le succès le plus mérité.

Pour la première fois, depuis six mois, je me retrouvais au théâtre, en compagnie de femmes aimables, dont les lèvres, en exprimant les louanges d'Immermann, me semblaient plus gracieuses que jamais.

Aujourd'hui, ma tête est souffrante; car le théâtre, surtout quand j'assiste à toute une pièce, m'affecte toujours ainsi. Mais, hier, en échange, j'étais d'autant plus heureux et bien portant!

Hier matin, j'ai fustigé le comte de Platen, et, le soir, j'ai applaudi Immermann. Quant à la première besogne, qui ne m'a réussi qu'à moitié, j'ai dû enfin m'y mettre après l'avoir longtemps ajournée, et j'étais moi-même aussi curieux que les autres de voir ce que je ferais. Vous, Immermann, vous avez eu le rôle de juge; moi, je veux celui de bourreau, et très-sérieusement. L'*Œdipe* n'a excité à Berlin que du dégoût; ici, en échange, il est fort apprécié d'une certaine clique. — L'intime ami du comte, le grand cuisinier Rumohr, qui a tripoté tout cela, est arrivé hier, et je m'attends aux plus misérables machinations. C'est en Italie que je l'ai vu la der-

nière fois, et je n'ai appris que par lui que c'était une de vos Xénies [1] qui avait mis Platen si fort en

1. Voici cette Xénie, un peu crue, qui avait si fort irrité Platen, au dire de Heine :

« Des fruits qu'ils ont volés dans les jardins de Schiras,
Ils mangent trop, les misérables ! et vomissent ensuite des *gaséles*. »

On sait que Platen, qui s'est essayé dans presque tous les genres, a écrit des poésies persanes, et particulièrement des *gaséles*. Nous ne citerons pas d'autre pièce de ce triste procès.

Platen, que Heine désigne comme le représentant des classiques, avait pris place d'abord dans les rangs opposés, et ses premières pièces fantastiques, *la Pantoufle de verre, la Tour aux sept portes*, etc., ne sont que la continuation du romantisme de Tieck. Il semble qu'une amertume jalouse ait fait brusquement de lui un adversaire d'Immermann d'abord, et ensuite de Heine, plus jeune que lui de quelques années seulement. Il attaqua le drame romantique d'Immermann et de Mullner dans une pièce aristophanesque, *la Fourchette fatale*, et, deux ans après, Heine lui-même dans l'*Œdipe romantique*. — Quand on relit aujourd'hui ces railleries de Platen, refroidies par le temps, on a peine à comprendre qu'elles aient pu provoquer le débordement de colère qui se fit jour dans le terrible pamphlet de Heine. C'est que, comme ce dernier l'écrivait à Varnhagen, ce n'était pas un tournoi littéraire, mais une lutte de parti, une sorte de guerre sociale, et « la révolution elle-même entrant dans la littérature. » Platen avait touché, d'une main imprudente, non pas seulement à la poésie de Heine, mais à sa naissance, à sa nationalité. Toutes les tristesses, toutes les souffrances de la jeunesse du poëte se réveillèrent; une ivresse de vengeance lui monta à la tête, et il écrivit ces pages qu'on voudrait arracher de ses écrits, qu'il voulait en faire disparaître lui-même, mais qui sont restées, et eurent sur le reste de sa vie une influence décisive. L'Allemagne, depuis lors, ne fut plus habitable pour lui. Nous ne nous arrê-

colère. Je ris si fort, que je ne puis écrire. Malheureuse Xénie, c'est elle qui m'a perdu! Si j'avais le temps, je vous ferais les plus sanglants reproches! Pour me venger, il faut que je vous dédie le troisième volume des *Reisebilder*, et j'espère vous l'en-

tons qu'à contre-cœur sur ce monument de la carrière de Heine. Les lettres qu'il écrivit vers ce temps à ses amis les plus chers témoignent de regrets auxquels on n'avait pas voulu croire jusque-là : il sentit qu'il avait froissé le sentiment public. Mais le coup était porté, et le poëte fut trop fier pour le regretter publiquement.

Platen fut un « type du dilettantisme poétique. » Ainsi l'a nommé un historien littéraire (M. Julien Schmidt), pourtant bien plus sévère pour Heine que pour lui. Platen possédait une langue harmonieuse, souple, distinguée; mais son inspiration propre manquait de puissance, et il avait besoin de chercher comme poëte son point d'appui en dehors de lui. Il suffit presque de citer des noms de la poésie universelle, — et parmi ces noms, quelques-uns des plus grands, — pour faire l'histoire de sa carrière poétique. Tieck, pour ses premiers poëmes; Aristophane, pour ses comédies satiriques; Pindare, pour ses *Hymnes*; Hafiz, pour ses *Gasèles*; Arioste, pour son poëme des *Abassides*; Shakspeare et les poëtes italiens pour ses sonnets, ses tercets, ses octaves, — furent tour à tour, sinon ses modèles, au moins ses inspirateurs. Il avait un très-vif sentiment de la poésie, et ce sentiment, il l'avait pris peut-être, par une illusion facilement explicable, pour du génie. Mais la faculté créatrice, se trouvant en lui infiniment au-dessous de son idéal poétique, l'amertume se joignit vite chez lui à une immense vanité de poëte, qui éclate naïvement dans ses écrits, et que Heine se chargea de punir par des blessures empoisonnées.

Il mourut en 1835, à Syracuse, après de longs séjours dans le midi de l'Italie et en Sicile. Il n'avait que trente-neuf ans.

voyer dans quatre ou cinq semaines. Je vous avais destiné, il est vrai, quelque chose de mieux, mais je ne puis laisser passer l'occasion de vous offrir le livre où se trouvent précisément les *Spolia opima* de ce grand champion du classicisme. Je parle sérieusement, je vous destinais mieux que cela; — mais l'*à-propos* a aussi son prix. D'ailleurs, le livre est tout à fait inoffensif, pas le moins du monde démagogique, presque russe même, ce qui aujourd'hui est la même chose qu'ultra-prussien. — J'ai été longtemps assombri par la mort de mon père, et je commence seulement à être un peu moins chagrin. Je resterai encore quelques mois ici.

J'ai lu avec ravissement votre *Frédéric*[1], que je préfère infiniment à *Hofer ;* j'ai grande estime pour cette dernière pièce, et c'est pourtant, de toutes les vôtres, celle que je goûte le moins.

Hier au soir, il est vrai, elle m'a fait plus de plaisir qu'à la lecture... Les chants tyroliens, pendant qu'on entend des coups de feu dans le lointain, ont produit un fort bel effet. Lenz a bien joué; la belle Elsi, excellemment! Le dernier acte, poétiquement

1. La tragédie de *Frederic II*, d'Immermann.

le plus beau, a été le plus faible à la représentation. Jusque-là, le public est resté dans une attente pleine d'anxiété, le cœur palpitant; mais le dernier acte manquait d'effet, et le dénoûment était trop connu; aussi cet acte a-t-il moins plu que les précédents. Je vais relire la pièce, et vous en dirai davantage. — Mon adresse est chez Hoffmann et Campe. Je suis charmé que Campe publie vos œuvres complètes. « Je n'y ai pas nui. » — Tous les rédacteurs des journaux de Cotta me sont hostiles; ils me mutilent dans le *Morgenblatt* de la manière la plus honteuse[1]. Le vieux Cotta lui-même est brave. Quelques jours avant mon départ de Munich, quand je lui dis que c'était dans sa librairie que paraissait la pasquinade de Platen, il m'engagea à me la faire donner par ses commis. Il m'aurait suffi d'un mot, et l'impression eût été arrêtée. Mais je m'y refusai, comme vous pouvez croire.

Portez-vous bien, merveilleusement bien. Je vous aime fort, je songe tous les jours à vous. Recommandez-moi au souvenir de tous ceux qui pensent comme nous. J'embrasse toutes les dames que vous

1. Une partie du *Voyage de Munich à Gênes*, et des *Bains de Lucques*, parut alors dans le *Morgenblatt*, avec des suppressions.

aimez; je vous permets d'embrasser aussi — mais *à distance,* — toutes celles que j'aime.

CX

AU MÊME [1]

Cher Immermann,

Ci-joint mon livre, dont la moitié est de quelque valeur, puisque c'est là que, la première fois, j'ai cherché à faire vivre et parler un caractère. *Les Bains de Lucques* ne sont qu'un fragment, un roman de voyage assez étendu, que je vous enverrai peut-être terminé l'automne prochain. Ceci me justifiera à l'avance du reproche de ne vous avoir rien dédié de bien distingué. Quand le tout sera imprimé, M. le comte sortira du livre dûment bâtonné. Son morceau anonyme : *Journal d'un lecteur* [2], m'a engagé à lui emprunter aussi une épigraphe. J'ai maintenant si bien pénétré de part en part ce ver de terre, il m'est apparu si complétement dans

1. Cette lettre, dont la fin a disparu, a été écrite, indubitablement, en décembre 1829.

2. Ce morceau de Platen avait été publié dans le *Morgenblatt* (21 novembre 1829).

toute sa *misère*, que je ne l'envisage plus que comme une pure création de la fantaisie; il me semble que je pourrais maintenant continuer les œuvres de Platen, écrire même tout ce qu'il pourra dire encore contre vous et moi. Ce n'est pas à lui que je garde rancune, c'est à ses commettants, qui l'ont lâché contre moi. J'ai vu la bonne intention qu'on avait de me perdre dans l'opinion publique, et j'aurais été un imbécile ou un coquin si j'avais eu des ménagements pour qui que ce soit. Ma vie est si pure, que je puis attendre sans crainte tous les scandales qu'on inventera contre moi. De mon côté, j'ai été si mesuré, que je n'ai voulu produire aucun fait scandaleux, et que les quelques personnalités que je me suis permises n'avaient d'autre but que d'expliquer le point de vue littéraire. Le voleur qui se trouve dans la maison de correction d'Odensee est un comte Platen. Tandis que Platen faisait le chien couchant chez Cotta, il écrivait à Schenk que Cotta le laissait mourir de faim, qu'il fallait faire quelque chose pour lui auprès du roi, qu'il ne pouvait vivre longtemps et approchait de sa fin. Vers ce temps, Michel Beer me suppliait de ne rien dire de fâcheux à Schenk sur le compte de Platen, parce que la pen-

sion royale de six cents florins dépendait du premier; je parlai en sa faveur; je gagnai madame Cotta; je fis plus encore..., et, pendant tout cela, le malheureux écrivait *Œdipe*. Je sais qu'il haïssait Schenk et Beer également, parce qu'il croyait que tous trois (ne riez pas!) nous broutions les lauriers de Munich, qui n'appartenaient qu'à lui! Mais c'est contre moi que sa haine éclata, d'autant plus librement que, par hasard, je n'étais pas ministre, et d'autant plus violemment, qu'il était réduit à flatter le ministre lui-même. Eh! bon Dieu! de quelle basse adulation n'est pas capable un semblable avorton de la caste aristocratique! Je sais des horreurs que je ne puis confier au papier...

Je ne puis comprendre ce qui s'est passé ici avec votre *Hofer*. Le cinquième acte excepté, la pièce a été très-bien accueillie. — N'en croyez point les correspondants de journaux, qui tous sont hostiles à votre drame : ils s'accordent bien à reconnaître qu'il est plein de poésie, mais prétendent que, précisément pour cela, il ne peut réussir au théâtre. Lebrun, que j'ai vu par hasard, dit aussi que la pièce n'a point déplu, tout au contraire; Zimmermann de même, qui n'a entendu parler que

de louanges. Mais il est puéril de s'arrêter à ces commérages de théâtre. Je méprise le théâtre. Notre prima donna est devenue piétiste avant-hier; hier déjà, elle a tenu des réunions de prières, et a fait annoncer à la direction qu'elle ne paraîtrait plus dans aucun opéra sensuel. Elle s'appelle Kraus-Wranitzky.

Quant à Uechtritz, vous avez raison et j'ai tort. Mais pourquoi ne me serait-il jamais permis d'avoir tort? Assis sur le cadavre de Platen, je confesse tranquillement mon injustice contre Uechtritz, qui n aurait mérité qu'un petit châtiment dans le particulier. Je suis bien aise de ne l'avoir pas nommé en toutes lettres, et, dans la prochaine édition, il faut que tout ce passage disparaisse[1]. — Après un combat, je suis toujours la bénignité même, comme Napoléon, qui ne manquait jamais d'être fort ému, quand il parcourait, après la victoire, un champ de bataille! Le pauvre Platen! — *C'est la guerre!* Il ne s'agissait pas d'un tournoi pour rire, mais d'un

1. Il s'agit du drame d'Uechtritz *Alexandre et Darius*, qui fut l'occasion, vers ce temps, d'une polémique très-vive entre les deux écoles littéraires. — Uechtritz, né au commencement du siècle, d'abord poëte dramatique, s'est fait plus tard critique et romancier.

combat à mort, et, malgré mon sang-froid, je ne puis mesurer toutes les conséquences du livre. Je l'ai écrit dans de fâcheuses circonstances, et le ton d'indifférence qu'on y remarquera peut-être est venu du contraste : — Mais je bavarde !...

CXI

A M. MOSER

Hambourg, le 30 décembre 1829.

Cher Moser,

Je te souhaite une heureuse année, et, pour être bref, je te souhaite tout ce qui te manque, — y compris, dans ce moment, la santé.

Je ne t'ai pas écrit parce que je voulais t'envoyer, avec ma lettre, la troisième partie des *Reisebilder*. Comme ce volume a quitté la presse presque avant d'avoir été écrit, je n'ai eu que le temps de l'envoyer à la poste à peine broché, et mon paquet est arrivé trop tard. Mais tu l'auras enfin reçu.

Excuse-moi auprès de Lehmann et de Zunz de ne pas leur envoyer le livre comme d'habitude; la faute en est, cela va sans dire, à mon... d'éditeur, toujours plus avide à mesure que ses bénéfices

augmentent, et qui ne met plus à ma disposition que douze exemplaires, au lieu de soixante-quatorze comme auparavant : prête donc le tien aux amis.

Retranché au fond de ton comptoir, tu n'as pas idée des traits empoisonnés qui, depuis des années, sont perfidement lancés contre moi : je te permets donc de blâmer la stricte justice que j'ai exercée envers le comte Platen.

Je désire que le livre, en t'amusant ça et là, te dédommage de l'ennui de la lecture ; des écrits qui viendront plus tard montreront que les duretés de celui-ci étaient nécessaires. — Avant d'avoir vu le jour, il avait déjà ses ennemis jurés, dont je vois d'ici les manœuvres ; engage donc ceux de nos amis qui peuvent faire quelque chose pour lui préparer un bon accueil (Gans surtout), à n'y pas manquer ; — mais il faut se hâter. La nature du livre explique cette remarque. Si le jeune Veit veut avoir l'obligeance, comme il me l'a promis, d'écrire quelques pages de critique, je le prie de ne pas tarder, et, si aucun de vos journaux ne veut l'imprimer, de m'envoyer son travail. C'est la guerre, et tu verras combien j'ai besoin d'aide. Fais à Lehmann la même demande en mon nom. — Quant à toi, je se-

rai charmé que, dans la paix idyllique de ton comptoir, le bruit lointain des armes ne soit pas trop désagréable à tes oreilles. Pardonne-moi, cher Moser, de frapper à mort mes ennemis mortels. — J'espère te voir bientôt. Le mauvais temps est la seule chose qui me retienne ici. Voici mon adresse: Dr H., chez madame veuve B. Heine, née de Geldern, boulevard Neuf, B. Avec la surabondance de Heine dont s'enorgueillit Hambourg, il faut toutes ces indications.

Adieu; fais calfeutrer avec du coton la fenêtre devant ton pupitre; par cette température, les courants d'air ne valent rien. J'ai mal aux dents; — aussi, même avec la plaisanterie, il faut que tu acceptes 50 0/0 de sérieux. Ton ami.

CXII

A FRÉDÉRIQUE ROBERT

Hambourg, janvier 1830.

Très-aimable Frédérique, très-honorée dame,

Vous me pardonnerez, mon long silence. Si j'ai été si longtemps sans vous écrire, la faute n'en est pas à ma mémoire, où vous vivez et fleurissez tou-

jours comme une brillante fée. Hélas! belle Frédérique, je suis malheureux, et quand on est malheureux, c'est à peine si l'on a le droit de penser à de jolies femmes, moins encore de leur écrire. Je souffre en effet d'une dent creuse et d'un cœur creux, qui l'un et l'autre, précisément à cause de ce vide, me font beaucoup souffrir. Malheureusement, je n'ai pas le courage de me soumettre à une opération salutaire, — je parle de la dent. Quand je pense à vous, je sens parfois du soulagement, — je parle du cœur. Si je vous disais, chère Frédérique, que je suis amoureux de vous, je mentirais; mais, en disant que je pense à vous avec un amour extraordinaire, je ne dirais que la vérité. Je meurs chaque jour à petit feu, je suis presque un défunt, et les défunts ont le droit de dire la vérité, car mentir ne les amuse plus.

De mes dernières amours, il ne me reste qu'un lamentable mal de mer, un disgracieux spectre qui vient me tourmenter; parfois, vers minuit, un chat mort miaule dans les ruines de mon cœur.

Ci-joint, je vous envoie le troisième volume des *Reisebilder*; je ne l'ai reçu qu'hier de l'imprimerie, et l'ai fait brocher tout de suite, afin de pouvoir

vous présenter tout chaud, à vous et à Robert, ce que j'ai écrit sur le comte Platen, lequel, vous vous en souvenez, a été si envenimé dans sa comédie. J'ai donc fait imprimer un contre-poison, qui suffirait à une vingtaine de comtes pour le reste de leur vie. J'apprends qu'il écrit maintenant contre Robert. — Pour ma part, j'ai fait mon devoir. — Je vous prie de lire seulement la seconde partie du livre *les Bains de Lucques*. Le volume est devenu trop fort. Aussitôt arrivé à Berlin, je vous le ferai relier; j'envoie aussi celui des Varnhagen broché; autrement, à cette époque où les relieurs sont si occupés, il m'aurait fallu attendre une dizaine de jours. Comme je ne leur écrirai que dans quelques jours, je vous prie de m'excuser auprès d'eux. Je compte aller bientôt à Berlin.

Adieu. Votre adorateur!

CXIII

A VARNHAGEN

Hambourg, le 3 janvier 1830.

Cher Varnhagen,

C'est la tête abîmée, le cœur plein de chagrin, assailli par mille contrariétés, que je vous écris. Combien sombre et angoissante s'ouvre cette année! Si l'on pouvait seulement se dérober au temps comme on échappe aux lieux! Hélas! il me faudra subir cette année entière, avant d'arriver à 1831!

Depuis mon retour des bains, j'ai vécu ici retiré, écrivant et faisant imprimer en même temps le troisième volume des *Reisebilder*, qui a paru tout à coup à Noël, avant que je m'en sois aperçu. Le livre a été expédié et mis en vente tout humide encore, grâce à la hâte de mon éditeur. Je vous l'ai envoyé par Moser, et je voudrais que les chapitres XXIX à XXXI ne vous eussent pas paru trop faibles. Vous aurez tout de suite deviné à qui je pensais en les écrivant, et sur quel suffrage je comptais. Je désire encore que *les Bains de Lucques*, avec leurs personna-

ges, puissent aussi vous plaire. Mon Hyacinthe est mon premier-né, la première figure que j'aie peinte en grandeur naturelle. Dans la comédie comme dans le roman, je m'essayerai à de plus amples créations de ce genre. Il y a, en outre, un fou qui se donne pour le marquis Gumpelino, et crie au meurtre, et fait des sauts périlleux.

C'est surtout pour ce qui concerne Platen que je suis avide de savoir votre jugement. Je ne demande pas d'éloge, et je sais que le blâme serait immérité. J'ai fait mon devoir : advienne que pourra. Au commencement, on se disait avec curiosité : « Que va-t-il advenir de Platen ? » Maintenant, comme toujours dans les exécutions, la compassion se montre, et on dira que je n'aurais pas dû frapper si fort. Mais je ne comprends pas comment on pourrait égorger plus doucement quelqu'un. On ne remarque pas que je n'ai châtié en lui que le représentant d'un parti. Ce n'est pas seulement sur le terrain esthétique que j'ai voulu attaquer le prostitué effronté des aristocrates et des prêtres ; c'était une guerre à proportions plus vastes ; et, quand on me reproche dans le public, à moi, homme d'humble naissance, de n'avoir pas épargné davantage la caste aristocratique,

cela me fait rire; — car c'est précisément ce qui m'a aiguillonné : j'ai voulu donner un exemple, quoi qu'il pût arriver; — que les bons Allemands en profitent !

Rumohr a été ici, et, dans son entourage, a ourdi contre moi de vilaines trames. Il est retourné à Lubech, après avoir échoué dans son plan d'établir, près de Hambourg, un sérail d'artistes. — Quelques Platen hanovriens grondent déjà dans le lointain.

A cela s'ajoutent des ennuis domestiques, des querelles avec mon éditeur. — Ne vous y trompez pas : ma carrière littéraire, ma sûreté personnelle, mon avenir même (car je vois que partout on cherche à me couper les vivres), — tout cela est compromis. Je vous dis ceci, parce que je veux vous faire une question. Dois-je aller à Berlin? — Je ne crains pas les Platen berlinois qui, me dit-on, seraient bien capables d'obtenir du roi un ordre du cabinet; je ne crains pas non plus les procès en diffamation; mais je voudrais savoir si, au point de vue d'un particulier, le séjour de Berlin me serait favorable, si je pourrais y espérer quelque chose pour l'avenir? Je compterais y vivre et y travailler tranquillement. Je voudrais, jusqu'à l'été, y écrire

en paix quelque ouvrage, puis retourner aux bains et me fixer définitivement à Berlin. Il me faut un point d'appui contre le midi de l'Allemagne, où j'ai tout à craindre. Ah! vous ne savez pas combien il m'en a coûté pour écrire sans ménagements! — *Je vous en prie, répondez-moi tout de suite.*

Quant à ma détresse littéraire, il vous sera plus facile de me venir en aide. De tout temps, sans y être engagé, vous avez tant fait pour mes écrits, que, maintenant qu'il s'agit de mes intérêts les plus chers, vous ne resterez pas inactif. Je vous le demande cette fois, cherchez à me gagner l'opinion publique : il y a urgence. Dites à Gans que le moment est venu de se mettre en campagne. Robert, ne fût-ce que pour sa propre défense, fera certainement son devoir : il me doit cela. Je ne pense pas que Platen, maintenant qu'il a vu par où il donne prise, en vienne aux injures. Ah! quel malheur que la guerre! Tout le monde ici est impatient de voir ce que fera Platen. Apparemment, du haut de son cheval, le noble comte laissera tomber sur moi, pauvre nain, quelques phrases méprisantes, ainsi qu'il l'a fait pour Immermann, dans le *Journal d'un lecteur*, que je lui ai sans façon jeté à la tête comme

venant de lui. Mais tout cela ne sert de rien, il a été insolent, tandis que j'ai évité tout gros mot : *suaviter in modo, fortiter in re.*

J'ose à peine, dans cette lettre en détresse, faire saluer mon amie madame de Varnhagen. Toutefois, au moment où j'écris son nom, je redeviens tout d'un coup calme, dispos, presque riant ; — oui, saluez-la toujours cordialement ; oui, du fond du cœur. Dites-lui que je lui fais dire tout ce que j'ai pensé depuis six mois ; quant à ce que c'est, c'est à elle à le penser. Adieu ; restez amical et bon pour votre ami.

CXIV

A FRÉDÉRIQUE ROBERT

Hambourg, le 15 janvier 1830.

Aimable et toute belle, — vous ne m'écrivez pas ? Penseriez-vous par hasard que je sois déjà mort ? Si vous craignez, dans ce cas, que votre lettre ne tombe en mains étrangères, adressez-la à H. H., Dr, chez madame veuve B. Heine, née de Geldern, boulevard Neuf, 28, B. — Si je meurs dans l'intervalle, j'apparaîtrai en tout cas à ma mère, comme un esprit, et on me remettra votre lettre. Combien je

voudrais apparaître aujourd'hui, en chair et en os, à mes amis de Berlin; mais dans ce moment une maladie particulière me cloue ici! Je suis réellement malade, et j'ai, en outre, des contrariétés pardessus les oreilles. A cela s'ajoute le troisième volume des *Reisebilder*, et le mauvais temps, et le mal de dents! — Aujourd'hui, pour me dépayser autant que possible, j'ai écrit à mon frère Max, qui est en Turquie : l'heureux homme, il n'a affaire qu'avec la peste!

Robert aussi doit m'écrire, et aussitôt que possible! Il faut qu'il me dise sa pensée sur le onzième chapitre de mon livre. Qu'il sache bien que les coups dont un des mignons de Platen le menaçait, dans le *Morgenblatt*, ont rencontré maintenant un paratonnerre. — On répète ici sa *Fille de Jephté*. J'ai écrit à Varnhagen en lui remettant une incluse pour Moser; de tous deux point de nouvelles. Varnhagen serait-il en voyage? — Adieu; écrivez-moi avant que je sois mort; car mes ennemis (il pleut maintenant des articles diffamatoires sur mon livre) sont divisés, il est vrai, sur la question de savoir si je serai décapité ou empalé, mais ils sont d'accord pour l'essentiel, c'est-à-dire pour me mettre à mort.

(Suit ici un dessin à la plume, une tombe en gazon surmontée d'une croix, et au-dessous quelques traits horizontaux).

Ces traits doivent représenter de l'eau, et, à vrai dire, des larmes. Portez-vous bien et mieux si possible. — Votre ami.

CXV

A CHARLES IMMERMANN

Hambourg, le 3 février 1830.

Très-cher Immermann,

Voilà dix jours que votre *Tulifantchen*[1] est sur ma table (je ne crois pas que vous regrettiez de le savoir, bien que vous n'ayez guère songé à me le faire lire), et je vous en aurais déjà écrit depuis huit jours, si je n'avais attendu une de vos lettres. Mais Campe me presse de vous écrire; je lui ai parlé hier du plaisir que j'avais eu à lire votre poëme, auquel je n'avais à reprendre que quelques bagatelles : c'est précisément là-dessus qu'il me presse de vous écrire ; et, dans le fait, cher Immermann, je

1. *Le Petit Tulifant*, poëme-féerie.

me sens trop tenu de vous dire la vérité pour que je puisse, même au risque de vous déplaire, vous taire la moindre chose. Je commence par le blâme; je regrette dans le poëme quelques longueurs, et çà et là des imperfections métriques. Les unes et les autres seraient facilement rectifiées, les premières par quelques traits de plume, les secondes par quelques transpositions ou changements de mots. Les défauts métriques viennent de ce que les mots et les pieds tombent toujours symétriquement ensemble, ce qui, dans les trochées à quatre pieds, est insupportable, surtout quand le mètre ne doit pas être la parodie de lui-même, ce qui a été souvent votre intention dans le *Tulifantchen*. Vous comprenez, là où le mot finit, le pied *longue-brève*, dans votre poëme, finit toujours aussi. Rien de plus facile, dans la plupart des cas, que d'y remédier! Un simple changement de particule peut corriger l'uniformité métrique de toute une strophe. Voulez-vous relire, à ce point de vue, le poëme que vous avez sans doute écrit rapidement? Cette révision serait tout profit. Ou bien voulez-vous que je le parcoure à votre place, et que je vous propose quelques changements que vous adopterez ou non, à votre gré?

Avez-vous encore le brouillon du poëme?

J'ai demandé à Campe de le publier pour la foire de Pâques (ce qui ne semblait pas être son intention, car il l'avait remis à Zimmermann, lequel a l'habitude de garder des mois ces choses-là, et chez qui je l'ai pris parce qu'il ne le lisait pas); et c'est pour répondre à ce désir qu'il m'a demandé de vous écrire tout de suite. Aussi j'attends une prompte réponse. Répondez-moi, lors même que vous vous seriez tu jusqu'ici pour ne pas me laisser voir votre pensée sur mon dernier livre. Ah! cher Immermann, je ne vous en voudrais pas, quand même vous n'en verriez que les mauvais côtés!

Et maintenant, voici le concert des pourceaux qui se sentent blessés, et tout cela grogne, et crie, et piaille à qui mieux mieux! Cela pourrait déconcerter quelqu'un moins sûr de son fait. Cher ami, comptez cette fois que je resterai tranquille; je n'ai pas agi à l'étourdie; trois mois durant j'ai songé à ce que j'allais faire, et je n'ai fait que ce que réclamait l'inexorable nécessité. On m'accuse de précipitation. Dieu merci, on ne dit plus : « Le pauvre Heine!... le pauvre Immernann!... » Cette compassion était insupportable. — Encore un mot (car je

veux vous gagner à ma cause) : lorsque j'appris à Munich que le comte Platen écrivait une pasquinade contre vous, je dis à Schenk (peut-être aussi à Beer, — je ne m'en souviens plus) que je châtierais Platen, même s'il m'épargnait. Je ne me suis jamais défendu contre les attaques qui ne s'adressaient qu'à moi ; et si, cette fois, j'ai frappé si fort, c'est parce qu'il fallait choisir, ou frapper fort ou se taire.

Toutefois, je suis heureux que mes amis de Berlin, surtout Varnhagen, le prudent Varnhagen, me donnent raison ; et, bien qu'ici toute une nichée d'amoureux platoniques, et tous les sots soient à mes trousses, mon livre a trouvé à Hambourg ses plus enthousiastes approbateurs, et, parmi eux, et sans réserve, notre ami Zimmermann. — Mais j'ai quitté un thème plus agréable, c'est-à-dire notre aimable *Tulifantchen*, le petit héros, le colibri épique. Il est tout à fait poétique; l'avant dernier chapitre surtout semble un bouquet de fleurs cueilli dans les jardins suspendus de la poésie des fées. Unité de ton, partout des épithètes et des inflexions de mots amusantes, partout la grâce et la gaieté se tenant aux écoutes. C'est une épopée où les formes du poëme héroïque sont employées pour rire, et se combinent

de la façon la plus charmante avec les éléments tout ensemble naïfs et sérieux des contes d'enfant.

CXVI

A VARNHAGEN

Hambourg, le 4 février 1830.

Aujourd'hui, chers amis, j'ai à vous écrire des choses importantes, les plus importantes qui m'occupent maintenant : c'est-à-dire que je viens vous remercier de votre dernière lettre. Votre silence m'avait déjà fort inquiété, et je sens qu'il pouvait me donner plus de chagrin que les criailleries de tous mes ennemis, qui semblent s'être donné le mot pour éclater maintenant contre moi. Je me laisse aussi peu déconcerter par leur rage que je me fais illusion sur la bonté et la générosité de mes amis. Oui, cher Varnhagen, je sens profondément que c'est par délicatesse que vous ne me blâmez pas, et ne condamnez pas mon livre. Je vous en remercie, jamais je ne l'oublierai. Personne ne sent plus que moi le tort infini que je me suis fait par le chapitre sur Platen, et combien j'ai froissé le public (cette portion même du public que je respecte le plus);

mais je sens aussi qu'avec tous mes talents je ne pouvais rien produire de meilleur, et que — *coûte que coûte* — je devais faire un exemple. Le servilisme national et la somnolence allemande se manifesteront brillamment dans cette circonstance. Je crains de n'être pas parvenu à dépouiller de son prestige le titre de *comte*. La question d'une satisfaction est déjà mise sur le tapis. — Vous vous souvenez que j'y ai pensé dès le début; — bien plus, dans cette prévision, j'ai poussé follement les choses à ce point où il devait importer beaucoup plus au comte d'obtenir de moi satisfaction qu'à moi de la lui demander. *La puissance des situations*[1] deviendra, cette fois, une comédie. Et puis l'éternel grief : j'aurais fait quelque chose d'inouï jusqu'ici dans la littérature allemande! — Comme si les temps étaient les mêmes! La guerre à coups de Xénies de Schiller et de Gœthe n'était qu'un tournoi de bucolique; c'était alors la période de l'art, il s'agissait de l'apparence de la vie, et non pas de la vie elle-même. Aujourd'hui, ce sont les plus hauts intérêts de la vie qui sont en jeu, la *révolution* entre dans la littérature,

1. Allusion au titre d'un drame connu de Louis Robert.

et la guerre devient sérieuse. Peut-être, Voss à part[1], suis-je l'unique représentant de cette révolution dans la littérature; mais ce phénomène était nécessaire. Je ne crois pas avoir ici, comme pour mes petits *Lieder*, beaucoup d'imitateurs; car l'allemand est servile de nature, et la cause du peuple n'est pas en Allemagne la cause populaire. Toutefois, on ne peut rien dire à l'avance; — que chacun seulement fasse son devoir! Il est vrai que chacun croit défendre sa propre cause, tandis qu'il ne fait que représenter une cause universelle. — Je dis cela parce que, dans l'affaire de Platen, je ne veux point prétendre à une couronne civique; je n'ai songé qu'à moi; mais les causes de cette préoccupation personnelle sont nées des luttes générales de notre temps. Lorsque, tout d'abord, les prêtres m'ont attaqué à Munich et s'en

1. L'écrivain songe ici à la rupture du poëte Voss avec le comte Stolberg, son intime ami de jeunesse, lorsque celui-ci passa au catholicisme, et que Voss écrivit contre lui, sous ce titre : *Comment Fritz Stolberg est-il devenu un homme servile?* des pages irritées où éclate le contraste de deux natures et de deux mondes : la liberté protestante de la pensée, représentée par Voss, l'enfant du peuple, — et l'autorité reprenant possession dans Stolberg, d'un esprit émancipé pour un temps, que le spectacle de la Révolution française ramenait à Rome, soumis et repentant, et désormais plein d'aversion pour l'idéal de sa jeunesse.

sont pris au juif dans Heine, je n'ai fait que rire : j'envisageais cette manœuvre comme une simple sottise. Mais, lorsque j'eus éventé le système, quand je vis le ridicule fantôme devenir peu à peu un vampire, quand je pénétrai l'intention de la satire de Platen, lorsque j'appris des libraires l'existence de produits semblables qui, tout saturés du même poison, circulaient en manuscrit, alors je ceignis mes reins, et je frappai aussi dru, aussi vite que possible. Robert, Gans, Michel Beer et d'autres encore, quand ils ont été attaqués, ont toujours souffert en chrétiens, et se sont prudemment tus;—moi, je suis un autre homme, et c'est bien. Il est bon que les méchants rencontrent une fois l'homme qui, sans ménagements et sans merci, use de représailles pour lui et pour d'autres. Mais cela suffit.

J'ai été affligé que, vous et madame de Varnhagen vous soyez malades, ou tout au moins souffrants. Ma santé est mauvaise aussi, et je ne sais point encore quand je pourrai aller à Berlin. Je baise les mains de madame de Varnhagen, et je puis lui dire que je ne suis point encore hors de l'inquiétude que sa maladie de l'hiver dernier m'avait causée. J'espère vous voir bientôt tous deux. J'écri-

rais à Gans lui-même si je ne connaissais pas son talent à compromettre les gens.

Vous aurez sans doute reçu un bout de lettre de votre sœur; elle me charge de vous en annoncer une fort longue. Ses enfants, ainsi que le docteur Assing, vont fort bien. — Maintenant, adieu; et, quand vous en aurez le temps et l'envie, écrivez-moi longuement; vos lettres ont toujours quelque chose qui me fortifie, et me relève, et raffermit ma volonté. Plus que jamais j'ai besoin de cet encouragement.

CXVII

AU MÊME

Hambourg, le 27 février 1830.

Chers amis,

J'ai beaucoup souffert pendant cet affreux hiver *ultra*, où tout homme honnête et libéral a été malade; je vais mieux maintenant, après avoir été tourmenté pendant un mois par les sangsues, les mouches d'Espagne, les pharmaciens et les amis compatissants. J'ai craché beaucoup de sang, et, comme je savais par l'histoire de la littérature,

ce que cela signifie pour les faiseurs de vers, j'ai été fort inquiet, et, dans mon angoisse, je me suis interdit sévèrement tout sentiment poétique, et bien plus encore, tout travail de poésie. Pour la poésie, c'est donc fini; mais j'espère pour cela vivre d'autant plus longtemps en prose. Dans ce temps de maladie, votre dernière lettre et celle de madame de Varnhagen, m'ont fait aussi beaucoup de bien; car, quoique mes affaires de livres, pour ce qui regarde le public, m'affectent au fond assez peu, elles n'en ont pas moins amené, et amènent encore dans mes circonstances privées, bien des choses qui me causent un vrai *crève-cœur*. Toutes mes relations se gâtent de la manière la plus insupportable; et, comme toutes les conséquences de mon livre ne se sont pas encore produites, ce sera peut-être seulement l'été prochain que je pourrai me bien rendre compte de ma position dans le monde. Néanmoins je suis l'impassibilité même, et je pourrais m'appliquer à moi-même un mot que j'ai trouvé autrefois pour vous, monsieur de Varnhagen : la tranquillité est ma plus grande passion. Vous pouvez donc être sûr que je ne publierai rien au sujet des attaques dont mon livre pourra être l'objet. Si l'on ment et calomnie

plus fort encore que je ne puis le supporter, eh bien, je me ferai lier les mains afin de ne rien écrire. Et, si Platen recommençait à écrire contre moi, c'est vous qui décideriez si je dois répondre, et quoi, et comment.

Si le dernier article du *Journal de la Conversation*, de Leipzig, est de vous, — ce que je crois, bien que j'y trouve votre style tout à fait changé, — ce coup de main est venu très à point pour moi, parce qu'un article antérieur, dans la même feuille, était de la dernière bassesse (il a été reproduit dans les journaux du midi de l'Allemagne) et a causé ici beaucoup de joie à mes ennemis. J'ai été plus charmé de voir qu'on louait en moi le bourreau, que si l'on m'eût déclaré un Shakspeare. Ah! peu m'importe, pour mon dernier livre, qu'on rende hommage et justice à ma poésie ; la seule chose qui me tienne au cœur c'est d'apprendre si j'ai réussi à faire un exemple, et si la tête est bien à bas! — N'avez-vous aucun indice sur l'auteur de cet article diffamatoire dans le journal ci-dessus? A certains signes externes et internes, il doit être le même que celui qui a publié récemment, dans *le Globe*, un article sur la littérature allemande où j'étais aussi grossièrement mal-

traité. Il faut qu'ici Gans me vienne en aide. Je vous ai envoyé, par un voyageur qui partait précisément pour Berlin, six exemplaires de mon livre (j'espère que vous les aurez déjà reçus); je vous prie d'en remettre deux à Gans, pour qu'il les adresse à ses connaissances de Paris, particulièrement aux littérateurs du *Globe* et de la *Revue française*, et qu'il soit ainsi paré, de ce côté, à toute machination hostile. Je mets à votre disposition les quatre autres exemplaires, cher Varnhagen, et vous voudrez bien les donner à ceux qui peuvent agir favorablement dans la polémique actuelle. Tout cela m'est nécessaire, puisque j'ai surpris mon propre libraire dans des intrigues contre moi. L'article du *Gesellschafter* m'aurait affligé s'il ne m'eût inspiré du dégoût. Confiant dans la virile intelligence de mon ami Moser, avec qui j'ai toujours été en communion de pensée, je lui ai envoyé mon livre à peine sorti de presse, en lui parlant de mes inquiétudes quant à l'affaire de Platen, et le priant de recruter, à ce point de vue, quelques défenseurs de l'ouvrage; je lui demandais d'inviter son ami *** à me venir en aide, puisque ce jeune homme était l'un de mes enthousiastes aveugles, et de mes fanatiques de Berlin.

(Ah! il m'a si souvent importuné, et m'a pris tant de longues heures!) Le résultat est que ce jeune homme a mis en œuvre toute sa logique pour démontrer que j'étais un coquin (c'est-à-dire un homme qui feint le bien), et pour diffamer mon livre, dont il n'osait parler, a-t-il prétendu, dans sa bonne société à lui. (Dieu merci, j'ai refusé dix invitations de cette bonne société, trop mauvaise pour moi!) Voilà ce que chante mon ami Moser, — si je puis encore appeler mon ami celui qui n'est plus d'accord avec moi dans les choses essentielles de la vie. Ce sont des *odiosa*. Mais j'ai pris la ferme résolution de renoncer à de semblables amis, et, pour ce qui est des ennemis déclarés, de ne faire grâce à aucun de ceux que je prendrais en flagrant délit dans l'affaire Platen. — J'ai reçu d'Immermann plusieurs lettres sympathiques; je joins ici la première, vous priant de me la renvoyer à l'occasion.

Le 28 février 1830.

J'allais fermer ma lettre, hier, quand j'ai reçu de vous, le *Journal de la Conversation*, et l'impératif *(Réponse!)* de madame de Varnhagen, qui m'a engagé à en retarder l'envoi pour y ajouter encore

quelques lignes, car ma pauvre tête est dans le plus morne épuisement.

Je vous remercie encore de l'article du *Journal de la Conversation;* vous êtes le seul qui, dans ma détresse, s'emploie pratiquement pour moi. Cet article a été immédiatement reproduit (sans ma participation) dans les *Lesefrüchte* de Hambourg, et je l'utiliserai peut-être encore, en le combinant avec une annonce de librairie, pour la *Gazette d'Augsbourg*, si celle-ci y consent. Je suis en bons termes avec Stägemann; Lebret est, comme moi, un fidèle de la religion bonapartiste; — il n'y a que Cotta à qui je ne puisse plus me fier. Madame Cotta m'est hostile, et, aussitôt que le vieux sera mort, je lui tordrai le cou ! Je dois cette inimitié à ma prédilection pour madame Robert. Je note cela pour le cas où vous parviendriez à faire entrer en contrebande, dans la *Gazette d'Augsbourg*, une correspondance berlinoise où seraient rapportés les différents jugements de Berlin sur l'affaire Platen. Je désire, en tout cas, chère madame de Varnhagen, que vous m'écriviez un semblable article pour le *Correspondant de Hambourg;* car je suis sur un pied magnifique avec son rédacteur,

le petit Runkel, qui imprime tout ce que je veux. Vous seul pouvez écrire un article aussi délicat, et d'autant plus difficile qu'il doit être plus court, et dire les choses les plus précises dans les termes les plus vagues. Il s'agit de faire accroire au public qu'il a compris, dors et déjà, le sens de la querelle et qu'il ne s'en laisse pas imposer par des intrigues qui pourraient l'aveugler sur ses vrais intérêts. En dépit de toutes mes tentatives, je n'ai pu parvenir à me forger un semblable article défensif; il me manque ces demi-teintes diplomatiques, cette délicatesse habile qui vous sont propres. Vous pourriez, à votre gré, envoyer un semblable article (supposé qu'il vous donne peu de peine) directement à Runkel, ou à moi; bien que la première alternative vaille mieux. — Zimmermann a promis, pour le *Correspondant de Hambourg*, une critique de mon livre, et je pense que vous la lirez incessamment. Ici, il passe déjà pour l'auteur de votre article, — et il ne semble pas disposé à décliner cet honneur.

Je vous répète qu'au premier moment, je n'ai pas reconnu votre style dans cet article; ce n'est qu'en l'examinant de plus près que j'y ai retrouvé

votre finesse. Je lis le quatrième volume de la *Correspondance de Gœthe et de Schiller*, et, comme d'habitude, je fais des observations de style. Je trouve, de plus en plus, que vous n'avez d'analogie de style qu'avec le premier Gœthe, celui de *Werther;* Quant au Gœthe plus tardif, ce grand génie de l'aparté qui est à lui-même son dernier but, il vous manque tout à fait de savoir comme lui vous enfermer commodément dans l'art pour éluder et décliner toutes les solutions. Il domine son sujet, tandis que vous le subjuguez. Art d'arrondir une période, clair-obscur, perspective des incidentes, esquisse mécanique de la pensée, on peut apprendre tout cela de Gœthe, — mais non pas la virilité. C'est toujours mon idée fixe qu'avec la fin de la période de l'art, le gœthianisme prendra fin aussi; il n'y avait qu'un temps d'esthétique, de raffinement, et de philosophie de l'art, qui pût être favorable à Gœthe; une époque d'enthousiasme et d'action ne peut avoir affaire de lui. J'ai vu clairement, dans ce quatrième volume, avec quelle rage il haïssait la Révolution; à ce point de vue, il a agi défavorablement sur Schiller, dont il aurait fini, peut-être, par faire

un co-aristocrate. Voyez ses railleries sur Posselt, sur Campe[1], sur le titre de citoyen français que Schiller reçut de la Convention, etc.

Pardonnez la confusion de ces lignes, ma tête est si fatiguée! Autrement, j'aurais beaucoup de choses à dire à madame de Varnhagen; — à madame de Varnhagen, qui a lutté, souffert, plaidé et même menti pour la vérité. — Combien me charme la moindre ligne qu'elle écrit!

Saluez pour moi Robert et sa femme; j'écrirai bientôt à cette dernière. Je la prie de m'adresser encore quelques lignes avant de recevoir ma lettre; je m'en souviendrai dans de meilleurs jours. — Je ne sais jusqu'à quand je resterai ici; je ne sais pas davantage ce que je vais faire; bref, je ne sais rien. Mais je ne crois pas non plus que d'autres en sachent davantage.

Portez-vous bien, cordialement bien, aussi bien qu'il vous sera possible, et puissé-je rester cher et digne à vos yeux!

1. Posselt et Campe appartiennent à ce groupe de publicistes allemands qui embrassèrent avec ardeur la cause et les idées de la révolution française. — Campe écrivit, en 1790, des *Lettres de Paris*, qui eurent un grand succès. Il est aussi l'auteur du *Nouveau Robinson*, qui a eu, en Allemagne, plus de quarante éditions.

CXVIII

A CHARLES IMMERMANN

Cher Immermann,

Malgré une extrême fatigue de la tête et des membres, je vous écris pour vous envoyer sans retard les petites scènes ci-incluses, que le peintre Lyser[1] vient enfin de m'apporter. Dites ce qui vous y déplait, et mettez de côté sans scrupule celles qui ne vous agréeront pas. Il vous faut aussi donner vous-même les titres et épigraphes que le lamentable Campe (nous ne sommes pas au mieux ensemble) a déjà rédigés. Le peintre a eu, depuis ma dernière lettre, et a encore en mains le manuscrit, de sorte que je n'ai pu le parcourir une seconde fois; il ne nous restera guère de temps pour en discuter encore, si le poëme doit être mis sous presse aussitôt après que vous aurez approuvé les *illustrations*. — Et quand

1. Lyser, peintre d'un talent bizarre, était sourd, ce qui ne l'empêchait pas d'être enthousiaste de musique, et d'écrire la *Chronique musicale*, dans un des journaux de Hambourg... Il avait fait, à la demande de Heine, une série d'*illustrations* pour le poëme fantastique de *Tulifantchen*.

j'y regarde de plus près, je trouve que les changements métriques que vous y feriez ne sont pas tels que leur absence pût nuire à votre poëme aux yeux du public, — car le public ne voit goutte à la prosodie, et ne demande autre chose que le nombre de syllabes pour lequel il a fait marché, En général, des vers tout à fait bons sont impossibles en allemand. A cette remarque, je joins mes remercîments pour votre recueil de poésies. — Mais ne vous méprenez pas, je suis plein d'admiration, au point de vue poétique, pour une grande partie du volume; j'admire votre productivité (je ne fais plus de vers), et c'est seulement à votre procédé métrique que j'ai, comme toujours, quelque chose à objecter. *Le Berceau du roi de Rome* est superbe; j'aurais supprimé seulement les quatre derniers vers. Les élégies sont admirables, ainsi que les introductions poétiques qui précédent chaque série; mais qui pourrait ainsi louer ou critiquer par fragments un volume de poésie? Le mieux serait que nous pussions en deviser longuement ensemble. Mais cela n'aura pas lieu de sitôt. Ma santé est mauvaise, et j'ai besoin de la solitude de la campagne, et des vagues de la mer. Je resterai ici, dans le

voisinage, jusqu'à ce que je puisse retourner pour les bains de mer à Héligoland. Dites à M. Schnaase que Vogel, le chasseur, qui était resté seul avec moi, l'an dernier, à Héligoland, s'est tué peu de temps après mon départ, pour un chagrin d'amour. J'avais remarqué que la vie lui était à charge, et qu'il n'allait guère que par le gros temps chasser en mer, où je l'ai quelquefois accompagné, seulement pour ne pas me donner l'air d'un poltron. Après avoir tué beaucoup d'oiseaux, et de charmants oiseaux, il a fini par le plus remarquable.

Voilà ce que m'écrit mon ami, l'apothicaire, qui m'envoie aussi des compliments pour ces dames; — dites-le à Schnaase.

Je suis de très-joyeuse humeur, et j'ai extorqué cet hiver, à mon pauvre corps malade, bien des jouissances : la suite en est ma fatigue d'aujourd'hui.

Je pense peu à Platen, bien qu'on m'en fasse assez souvent souvenir. On crie beaucoup, et je m'y attendais. Mais déjà des voix intelligentes et impartiales se font entendre. Si vous pouvez recruter pour mon livre quelque plume habile, n'y manquez pas; il est plus aisé de solliciter les gens

5.

pour les ouvrages des autres que pour ses propres écrits. Je pourrais en avoir besoin; j'apprends que, dans le Midi, on se remue contre moi. Que m'importe! j'ai fait mon devoir.

Campe est un véritable libraire; cela dit tout. Ce serait un péché de aire le généreux avec lui. Garde à vous!

Il y a beau temps que je n'ai eu aucun rapport avec Menzel; je ne lui ai pas envoyé mon livre, parce que je n'attends rien de bon de sa part. Avez-vous des nouvelles de Beer? Je vous en prie, mettez-lui au cœur de prendre mon parti à Munich, dans l'affaire de Platen, surtout avec de Schenk[1].

1. Immermann, ainsi sollicité par Heine, écrivit, le 2 avril 1830, à Michel Beer (le poëte dramatique, frère de Meyerbeer) : « Je vous ai envoyé les *Reisebilder* de Heine, et je voudrais avoir votre jugement. Il s'est rapproché de moi dans les derniers temps, et m'a écrit plusieurs lettres dans sa manière originale et enfantine. Il semble attacher grand prix à votre amitié, et parle de vous presque dans toutes ses lettres. Il me demande de vous inviter à plaider sa cause, dans l'affaire de Platen, auprès de M. de Schenk, — et c'est ce que je fais. Rien au monde n'est plus difficile que de justifier sa réplique à Platen; toutefois, il mérite qu'on fasse ce qui est possible pour le soutenir, car c'est une nature vraiment créatrice. Et, d'ailleurs, il faut considérer que c'est Platen qui, le premier, l'a attaqué de la façon la plus vulgaire. » — Michel Beer répondit le 11 avril 1830 : « Depuis longtemps, je n'ai pas de nouvelles directes de Schenk, et j'ignore ce qu'il pense du livre de Heine. Dans mes lettres et mes con-

Je ne perds pas volontiers des amis, bien qu'aujourd'hui, pour le moindre ami que je perds, je gagne tout de suite deux grandes amies. — Adieu; écrivez-moi bientôt. Vous pouvez envoyer les dessins directement à Campe; il m'assure que sa mauvaise humeur ne venait que d'un malentendu. Je l'ai chapitré d'importance. Hier au soir, dans un dîner, j'ai beaucoup parlé de vous au directeur du théâtre, Schmidt. Il a pour vous la plus grande estime. Écrivez toujours bravement pour la scène, laissez la partie technique à un homme du métier, et tout ira mieux. De la sorte, on pourrrait fort bien représenter votre *Pétrarque*.

Hambourg, le 14 mars 1830.

versations, je me ferai volontiers son mandataire, autant que le permettra la loyauté. Dans le cas où Heine vous demanderait encore si je vous ai répondu, et de quelle façon je parle de lui, dites-lui de se rappeler combien de fois il a prétendu que je touchais toutes choses avec des gants glacés. J'aurais donc mis ces gants-là pour lire son livre, et je serais toujours cet homme débile qui ne peut prendre sans indigestion un aliment aussi compacte que sa satire. En un mot, j'en aurais été indisposé. Je le salue, d'ailleurs, très-cordialement, et mon affection personnelle pour lui est toujours la même. Je vous prie, écrivez-lui cela. »

CXIX

A VARNHAGEN

Wandsbeck [1], le 5 avril 1830.

Mes chers amis,

Excusez d'abord ma mauvaise encre, et ensuite mon silence. Je ne vous écrirais pourtant pas encore, si je n'étais possédé du désir d'avoir de vos nouvelles. Je suis si complétement isolé, que vous êtes aujourd'hui les seuls *pouvoirs intermédiaires* entre le monde et moi. Depuis dix jours, je suis tout à fait seul à Wandsbeck, où je n'ai encore causé avec personne, à part Thiers et le bon Dieu : je lis, en effet, l'*Histoire de la Révolution* de l'un, et la Bible de l'autre. Je ne sens jamais plus le besoin de solitude qu'au commencement du printemps, quand le réveil de la nature se montre aussi sur le visage des philistins des villes, et y produit d'insupporta-

1. Dans le duché de Holstein, à une lieue de Hambourg. Le poëte Claudius (mort en 1815), qui y a longtemps habité, a popularisé dans toute l'Allemagne le nom du bourg de Wandsbeck en le joignant au sien.

bles grimaces sentimentales. Quel air plus noble et plus simple ont les arbres qui tranquillement deviennent verts, et savent très-bien ce qu'ils veulent! — Et moi aussi, je sais bien ce que je veux, mais rien de bien vert n'apparaît.

En couvrant du sable de l'oubli la page qui précède, j'ai remarqué que mon écriture prend une très-grande ressemblance avec celle de madame de Varnhagen. Au fond, quand j'écris autrement qu'elle, c'est que je sors de ma nature : nos pensées ne se ressemblent-elles pas comme une étoile ressemble à une autre étoile (je parle surtout de celles qui sont éloignées de la terre du plus grand nombre de millions de lieues)? Si je disais qu'une lettre de madame de Varnhagen ressemble parfois à la voie lactée, il y aurait là une allusion cachée aux plaintes des astronomes qui, dans ce fourmillement lumineux, ne peuvent voir et examiner distinctement une étoile à part, et s'abîment les yeux comme moi dans ce moment devant l'écriture de madame de Varnhagen. C'est égal, écrivez, madame de Varnhagen, écrivez-moi bientôt une de ces lettres célestes qui m'abîment les yeux, et me restaurent le cœur.

Il faut que j'ensevelisse de nouveau sous le sable les sottes pensées de cette page.

Pendant le dernier mois, surtout depuis la fin du carnaval, je ne me suis que trop bien trouvé à Hambourg. Je n'ai aucun talent pour languir longtemps dans la souffrance, et, lorsque, outre mon malaise physique, j'eus affaire avec un malaise moral causé surtout par mon dernier livre, j'eus recours à ma recette ordinaire, qui est, en cas semblable, de ne pas rester confiné au logis, et d'extorquer à mon pauvre corps malade autant de jouissances que possible. Mais, après quelque temps de cette vie, il me survient d'ordinaire, avec la lassitude, un sérieux besoin de travail ; et la facilité et l'indifférence avec lesquelles j'ai quitté les pâtés de chair mâles et femelles de Hambourg, ses divertissements de théâtre et de bal, ses bonnes et mauvaises sociétés, pour m'ensevelir dans la retraite et l'étude, me donnent la conviction que je ne suis pas comme les autres. Je roule de grands projets dans ma tête, et j'espère que, cette année même, le public en saura quelque chose.

Me laissera-t-on assez de repos pour les exécuter ? Je l'ignore. Je ne puis être tout à fait tranquille re-

lativement à Platen. Bien que j'interprète jusqu'ici à mon avantage le silence du noble sire, il y aurait autant de lâcheté à se figurer trop vite que le danger a disparu, qu'à le craindre ou à le grossir. Nous ne croyons que trop volontiers ce que nous souhaitons, et c'est pourquoi nous croyons si rarement au danger... L'homme vraiment courageux ne se fait point d'illusions sur les conséquences de ses actes, et s'attend au pire. Vous vous rappelez, peut-être, monsieur de Varnhagen, que vous vous êtes vous-même exprimé ainsi, et vous voyez que je ne l'ai point oublié.

J'apprends que M. de Rumohr est à Berlin. Mes soupçons, au sujet de l'article injurieux qui a paru dans le journal de Brockhaus, s'affermissent contre le professeur Ulrich, que vous connaissez sans doute depuis Berlin. C'est très-fâcheux. Dans cette affaire, je ne puis pas pardonner. Il est en correspondance avec Platen. — Vous m'avez écrit que vous envoyiez le même jour à Runkel, pour *le Correspondant*, un article de Berlin sur la polémique en question. Je voudrais bien savoir si je fais tort au petit Runkel en me défiant de lui, car il m'a assuré n'avoir rien reçu, et jure ses grands dieux qu'il

est toujours prêt à me rendre tous les services possibles.

Je n'ai point de nouvelles du midi de l'Allemagne En échange, je sais que, dans le Nord, si l'on n'en est pas encore à parler avec édification de mon livre, on y mord pourtant avec un appétit toujours croissant. Qui donc a écrit sur moi le bel article du *Franc Parleur?* Serait-ce Alexis? Il m'a fait plaisir. — Il paraît que beaucoup de choses écrites sur mon livre, et dans un sens favorable, n'ont pu paraître à cause de toute sorte de menées des rédacteurs de journaux. On me cite, par exemple, parmi ces écrivains bien intentionnés qui n'ont pu prendre la parole, un homme de beaucoup d'esprit, le docteur Wienbarg (il a paru de lui, dans *le Correspondant*, une annonce des écrits de Boerne), et le recteur Noeldeke, à Haarbourg, un protestant libéral. En général, beaucoup de *libres* protestants se sont pris d'enthousiasme pour moi, et je m'aperçois qu'il me serait des plus faciles de me faire un parti parmi eux. — Je n'écris pas pour le moment sur la politique, et je ne le ferai pas de si tôt. Je pense beaucoup à la France, d'autant plus que j'ai lu ces jours-ci dans Thiers que le *roi* actuel et la famille

Polignac avaient été les premiers à émigrer. — Mon adresse reste la même ; ma mère m'envoie mes lettres ici. — Adieu ; saluez Robert, et gardez votre amitié à votre obéissant.

CXX

A CHARLES IMMERMANN

Wandsbeck, le 25 avril 1830.

Je crois, cher Immermann, que vous comprendrez facilement les indications que j'ai griffonnées sur les feuilles ci-jointes [1], et qu'il ne pourra y avoir, à ce sujet, aucun malentendu. Comme vous avez sans doute le brouillon du poëme, il ne vous sera pas difficile de fixer les changements que vous avez à faire dans votre manuscrit...

1. Il s'agit d'une vingtaine de pages de corrections métriques proposées par Heine à Immermann pour son poëme de *Tulifant.* Immermann, en publiant ce poëme, les adopta presque toutes. Il écrivait à Michel Beer, le 3 mai 1830 : « Heine m'envoie, sur mon poëme de *Tulifantchen,* quatre feuilles (d'une écriture serrée) d'annotations — métriques pour la plupart — qui sont presque toutes d'une finesse et d'une vérité rares. Je ne manquerai pas d'en profiter. Cette preuve d'intérêt m'a fait grand plaisir, et, ne fût-ce que pour cela, vous comprenez que je ne puis pas l'abandonner. » — Le caractère exclusivement technique de cette lettre à Immermann, la plus longue du Recueil, en rendait la traduction impossible, et nous le regrettons.

Je vous aurais envoyé ces feuilles plus tôt, si j'avais eu moins de peine à examiner à la loupe un poëme dont la lecture m'émouvait, et parfois m'enivrait. Il faut que je vous exprime aujourd'hui, plus vivement que jamais, mon admiration. Oui, ce poëme est excellent, plein de véritable humour; les figures en sont dessinées avec des contours d'une précision étonnante; et, au point de vue métrique même, je le trouve aujourd'hui suffisamment achevé. Tout au moins, avec ce qui lui manque à cet égard, il a aussi des beautés métriques qui viennent de l'âme, le siége primitif du rhythme, et qui sont inaccessibles à tous les comtes Platen du monde. Car je ne puis reconnaître à Platen une bien grande perfection métrique; c'était perfidie de ma part, et pour me donner un air d'impartialité, que je lui ai accordé quelque valeur sur ce point. Le rhythme a aussi son originalité propre, qui ne peut être produite que par une vraie inspiration, et ne se laisse pas imiter. Vous, cher Immermann, vous péchez assez souvent contre celles des règles de la prosodie que l'on peut apprendre par cœur, mais rarement contre cette prosodie intime que règle le battement du cœur. On s'en aperçoit sur-

tout à vos césures; ceux-là seuls que la Muse a bercés dans ses bras en connaissent le secret, car la césure marque en quelque sorte la respiration secrète de la Muse. — Là est votre supériorité métrique, qui éclate surtout dans vos sonnets contre Platen. Dieu sait dans quels bras pédantesques celui-ci a appris à battre la mesure des vers, lui qui ne la comprend que dans le poids des syllabes! — Campe m'a envoyé hier le dernier numéro de *la Comète*, où Herlossohn (que je ne connais pas du tout) prend la défense de mon livre. Vous y êtes injurié, grâce à une faute d'impression absurde, qui, dans la feuille que j'ai reçue, était corrigée au crayon rouge, probablement de la main de l'auteur. Cela m'a gâté mon plaisir. J'ai cru reconnaître, dans un article analogue du *Franc Parleur*, la plume de Haering [1]. Peu à peu les gens reviennent à la raison, mais seulement peu à peu. — Campe partira pour Leipzig à la fin du mois. Je vis seul à la campagne, parmi des mémoires sur la Révolution française, et de grands arbres qui verdissent peu à peu.

Aimez toujours votre ami.

1. Willibald-Alexis.

CXXI

A VARNHAGEN

Wandsbeck, le 11 juin 1830.

Cher monsieur de Varnhagen,

Bien que je vous aie écrit ces jours-ci, il faut absolument que je revienne encore à vous, pour vous adresser le petit volume ci-joint, et la lettre de l'auteur que j'ai reçue hier. Voilà déjà six mois que j'ai le volume, et, bien que j'aie trouvé beaucoup de ces poésies excellentes, même au point de vue métrique, (surtout les tableaux de la Hollande), ce n'est qu'il y a deux mois que j'ai répondu à l'auteur, — et je n'ai tant tardé à le faire sans doute que par mesquine mauvaise humeur contre tout ce qui sent la noblesse. C'est ainsi qu'une amie bien chère, oui, une amie que j'aime comme mon âme, a eu beaucoup à souffrir de mon humeur grondeuse, seulement parce qu'elle est comtesse hanovrienne, et appartient à la séquelle aristocratique que je déteste le plus. C'est là mon mal, — j'en conviens en rougissant. Car cette amie (et pourquoi taire son nom?

il s'agit de Tjutschef, avec sa femme et sa belle-sœur, qui sont en route pour la Russie, et m'ont fait visite ici avec une bonté touchante), — cette amie m'a consolé dans un chagrin que je dois à la canaille plébéienne (bien des chagrins me viennent des miens); — et le baron Gaudy [1] me fait vraiment honte par la lettre incluse. Je voudrais, en vous l'envoyant, vous intéresser à l'homme et au volume; je vous laisse le soin d'apprécier vous-même jusqu'à quel point le premier mérite votre bienveillance. Si vous aviez quelques minutes de reste, consacrez-les, je vous prie, à un court article de critique sur cet écrivain, comme vous l'avez fait pour tant d'autres que vous ne connaissiez pas, moi, par exemple. A vrai dire, cette présentation d'un autre poëte perclus me rappelle le bon chirurgien de *la Guerre des Cévennes* de Tieck, que le barbet guéri recommande par gratitude au roquet qui a besoin de ses soins.

1. Gaudy, d'abord imitateur de Heine, puis chansonnier libéral et railleur, napoléoniste (ce qui était alors, en Prusse, une des formes de l'opposition) dans un de ses meilleurs recueils : *les Chants de l'Empire*, a laissé des récits de voyage, écrits avec esprit, et un livre amusant, *le Journal de voyage d'un garçon tailleur*. Il est mort jeune encore, en 1840.

Je salue du fond du cœur madame de Varnhagen, ainsi que les Robert. J'espère passer cet hiver à Berlin, où j'aurai l'avantage de pouvoir penser à mes amis, tout en les voyant face à face. — Je vous remercie de la notice qui a paru dans la *Gazette d'Augsbourg ;* car je vous l'attribue. Je la fais reproduire dans *le Correspondant.*—Vous recevrez peut-être cette lettre un peu tard, puisqu'elle vous arrivera par une occasion de librairie. Rien ne doit aller vite en Allemagne aujourd'hui, et il faut que l'enthousiasme lui-même chemine à pas de tortue. Cela a son bon côté. Ainsi la Révolution française n'aurait pu aboutir, si les clubs des Jacobins s'étaient servi de lentes occasions de libraires, comme les démagogues allemands. Vivent donc les occasions de librairie ! C'est une institution de sûreté, et c'est par elle que vous recevrez mes plus amicales salutations.

P.-S. — Je ne suis pas encore un véritable Allemand ! En apprenant du libraire qu'il mettrait deux mois à faire parvenir cette lettre à Berlin par Leipzig, j'ai trouvé que c'était trop. Je vous envoie donc ces lignes par la poste, et vous recevrez le pe-

tit volume et la lettre du baron Gaudy par un voyageur qui est parti hier de Hambourg pour Berlin par la diligence. Bien que je n'écrive pas des secrets d'État, je ne puis pourtant me résoudre à envoyer ainsi mes lettres par des officieux.

Le temps ne me permet pas de partir pour les bains avant la fin de la semaine. Je suis mal disposé, souffrant de la tête, et ne pouvant mordre à rien. J'ai passé une fatale année, désolée et aride. Puissent mon humeur et ma situation changer bientôt! Si je n'étais enchainé par de graves devoirs, je m'envolerais pour toujours. Je crains seulement qu'à la fin les plumes ne me tombent tout à fait, et que je ne puisse plus m'envoler quand enfin je m'y déciderai.

Le 21 juin 1830.

CXXII

AU MÊME

Wandsbeck, le 16 juin 1830.

En attendant le beau temps, je me prépare à partir pour Héligoland, et ces lignes n'ont d'autre but, chers amis, que d'obtenir au plus vite quelques nouvelles de vous; j'ai vécu si seul ces derniers mois

que j'en éprouve un vrai besoin. Si votre lettre ne me trouvait plus ici, elle ne serait pas moins la bienvenue sur le rocher d'Héligoland, plus isolé encore. Je vous remercie de celle du 16 avril, ainsi que de l'envoi du Zinzendorf, qui m'est arrivé fort peu à propos, comme maint fâcheux personnage qui nous tombe sur le dos, muni des recommandations les plus vives de notre meilleur ami. Une fois pour toutes, je ne puis souffrir ce comte, tout confit en douceur et en oraisons, et ce qui me chagrine le plus, c'est que vous l'ayez si bien équipé. Le voilà maintenant mêlé à une société d'amis plus agréables qui ont pris place sur mon sofa, les héros de l'Évangile, de Thiers, de la Révolution d'Angleterre, etc.; et il joue là un singulier rôle. Pourquoi ne laissons-nous pas aux piétistes le soin de décrire eux-mêmes leurs grands hommes. Voyons ce que feront ces petits oiseaux avec leurs piaulements, si, avec tout leur amour, leur humilité et leur foi, ils parviendront à produire une bonne biographie. Ils ne pourraient pas même, malgré tous leurs efforts, atteindre à ce qui est pourtant indispensable, c'est-à-dire le style; car on n'y arrive pas sans exercer un peu sa raison; Zinzendorf lui-même ne saurait

pas si bien écrire, s'il n'avait été en même temps un tant soit peu filou. Ses aveugles *dupes* ne pourront jamais écrire un style raisonnable. Je me désole de vous voir prodiguer un temps et un talent d'exposition si précieux, pour des sujets aussi ingrats[1]. Laissez les morts ensevelir leurs morts, et les piétistes leurs piétistes. Un écrivant bien est à coup sûr un hypocrite; et dans le fait toute la constitution de cette triste secte est une école d'encouragement pour l'hypocrisie et le mensonge. L'édifice de Zinzendorf ne peut être si hermétiquement fermé à la joie et à la liberté, que les influences extérieures du monde qui l'entoure n'y engendrent toute espèce de mensonges.

Quant au style, comme toujours j'ai beaucoup appris en vous lisant, et la lecture des 31e et 32e volumes de la nouvelle édition de Gœthe, que j'ai faite en même temps, m'a suggéré beaucoup de réflexions. J'ai été frappé de voir Gœthe, là plus que jamais, se refuser l'emploi de l'article défini au

1. M. Félix Bovet, de Neuchâtel, a publié à Paris, en 1860, une biographie de Zinzendorf, en deux volumes. Cet ouvrage est écrit avec un véritable talent. C'est la première fois qu'une étude complète sur cet homme remarquable paraissait en France.

profit de l'indéfini, et travailler, dans l'intérêt de ses défauts, à doter les Allemands d'une langue de convention. Ces remarques, et d'autres encore, m'ont fort occupé. Je trouve aussi chez vous, cher Varnhagen, une tendance vers le langage conventionnel; mais une volonté arrêtée vous tient très-heureusement éloigné de cette recherche de l'indécision que je relève chez Gœthe. (J'ai beaucoup écrit ce matin, et la *superlativité* de Gœthe s'est constamment imposée à mon style, — tant une grimace est contagieuse!)

Je vous enverrai dans six semaines, en retour de votre livre, la seconde édition du premier volume des *Reisebilder*. Les changements que j'y ai faits témoignent certainement de mon humilité d'âme et de mon désir du mieux : parmi les quatre-vingt-huit poésies du *Retour*, j'ai éliminé celles qui auraient pu scandaliser les simples, et les ai remplacées par tout ce qu'il y a de plus vertueux; j'ai supprimé les romances espagnoles, et les ïambes trop crus; j'ai de même jeté par-dessus bord, dans le *Voyage du Hartz*, tout ce qui était trop vif; et j'ai rempli le vide qui s'était fait dans le volume, par la seconde série des *Poëmes de la mer*. Le livre est ainsi plus sy-

métrique et plus présentable. Je remplacerai, dans le second volume, les *Poëmes de la mer* que j'en ai retirés, et les *Lettres de Berlin* que je fais disparaître, par des récits d'Angleterre, tels que ceux que vous connaissez déjà. Quant au troisième volume, le comte (Platen) sera mis aussi à la porte, et je pense que les *Reisebilder* deviendront ainsi un respectable livre de fonds. Mon génie me menace, il est vrai, d'une quatrième partie; je ne sais encore si je me soumettrai chrétiennement à un tel destin...

Adieu; conservez-moi toute votre amitié, madame de Varnhagen. Je vous aime l'un et l'autre le plus, — mais il ne me reste pas assez de place pour dire comment.

CXXIII

A CHARLES IMMERMANN

Héligoland, le 10 août 1830.

Cher Immermann,

Après avoir renvoyé d'écrire de jour en jour, il faut maintenant que m'y fasse en toute hâte, car le vaisseau qui vous portera ces lignes va mettre à la voile, et je me souviens avec effroi que j'ai écrit à ma sœur, il y a un mois, à Ems, qu'elle trouverait

chez vous, à son passage à Dusseldorf, une lettre de moi. J'espère que l'incluse n'arrivera pas trop tard, et je vous prie de la remettre à ma sœur. Il faut que je vous dise que j'aime indiciblement cette sœur, madame d'Embden, que j'ai pour elle une tendresse rare entre frères et sœurs, et que je serai plus profondement reconnaissant de tout ce que vous voudrez bien faire pour elle que si j'en avais été l'objet. La jeune dame est malheureusement fort malade. — Ma santé est meilleure cette année, et je prends ici les bains pour la remettre tout à fait.

Malheureusement, outre l'histoire générale, il bourdonne à mes oreilles tant d'histoires particulières, que j'ai passé ces derniers mois dans un abasourdissement presque stupide. Ici, les femmes sont mon fléau. Si j'allais à la Nouvelle-Zemble, j'y serais sans doute martyrisé par des cantatrices et des danseuses. Parmi les premières, à peine suis-je quitte d'une, qu'une autre m'arrive. Vous ne pouvez vous faire idée, cher Immermann, de la connaissance que j'acquiers chaque jour du monde des coulisses.

Le comte Platen m'a pris encore beaucoup de temps, parce qu'on me menaçait de procès, et que,

résolu que j'étais de recourir à l'*exceptio veritatis*, il fallait me tenir constamment prêt à entrer en lutte, bien muni de faits et de saillies. Retenir longtemps ce bagage dans sa tête, au commencement c'est ennuyeux, à la longue insupportable. Aujourd'hui, tout cela m'apparait comme une légende littéraire. — Votre *Carnaval de Cologne* m'a beaucoup amusé, et j'admire votre maîtrise dans la prose et le développement épique. Je veux aussi, cet automne, écrire une Nouvelle. N'en publierons-nous pas quelques-unes ensemble? — Je me réjouis de la publication de votre *Tulifant*. Lorsque vous m'avez chargé de vous faire renvoyer votre manuscrit, Campe venait de partir pour Leipzig. Je n'ai pas manqué de recommander à son chef de bureau de lui transmettre tout de suite votre demande; il écrivit en ma présence à Campe, et, quand celui-ci revint quelques semaines après, il ne voulut d'abord rien savoir de votre ordre, et prétendit qu'il avait envoyé le manuscrit à Nuremberg pour l'impression.

Je vis bien qu'on voulait vous jouer quelque tour, aussi figurez-vous ma colère! en ma présence, son premier commis dut déclarer qu'il lui avait immédiatement écrit pour le renvoi du manuscrit,

et j'obtins de Campe lui-même qu'il écrirait sur l'heure à Nuremberg; il promit que, si quelque chose était déjà imprimé, il ferait faire des cartons pour les moindres changements que vous désireriez; etc. J'espère que tout est allé à votre satisfaction. Je n'ai pas voulu vous écrire à ce sujet, soit parce que je me figure que vous avez en moi trop de confiance pour m'attribuer la plus légère faute, soit parce que je ne me souciais pas de ressasser toujours ces misères de librairie. On n'en a jamais fini avec ces gens-là, et, comme ils ne valent pas mieux les uns que les autres, il n'y a rien à gagner au change. L'indolence et l'intérêt commun sont les seules choses qui me lient maintenant à Campe. Si jamais je l'abandonne, ce sera de dépit pour son ingratitude. Mais suffit!

Adieu; écrivez-moi bientôt sous l'adresse de ma mère, et restez bon pour moi.

Votre ami dévoué,

CXXIV

A VARNHAGEN

Hambourg, le 19 novembre 1830.

Cher Varnhagen,

Je sais à peine comment excuser mon long silence, après avoir reçu deux lettres de vous. La première qui m'arriva au moment du Congrès des naturalistes, me réconforta singulièrement, car ce n'était pas seulement madame de Varnhagen, mais vous encore qui m'y parliez de la manière la plus humaine, j'allais dire la plus tendre. C'est la marque d'une absolue confiance, et je ne cesserai de vous en témoigner ma gratitude, en vous découvrant toujours le fond de mon cœur. Vous le verrez en tout temps avec toutes ses blessures, et même ses taches. J'ai remarqué, il est vrai, que les amis voyaient seulement les taches et les blessures, et point les parties brillantes, auxquelles je ne les avais pas rendus attentifs, supposant qu'ils les connaissent. — Depuis le printemps dernier, je ne vous ai pas écrit : j'ai donc à vous raconter brièvement ce qui

m'est arrivé, au dedans et au dehors, et ce que je fais maintenant.

Comme il y a des oiseaux qui pressentent les révolutions physiques, orages, tremblements de terre, inondations, il y a aussi des hommes dans l'âme desquels les révolutions sociales s'annoncent par avance, et qui, alors, sont comme stupéfiés, paralysés, étrangement inquiets. C'est ainsi que je m'explique mon état cette année jusqu'à la fin de juillet. J'étais frais et dispos, et ne pouvais m'occuper nuit et jour d'autre chose que de l'histoire de la Révolution. Je passai deux mois aux bains de mer d'Héligoland, et, quand la nouvelle de la grande semaine y arriva, il me sembla que cela allait de soi, et que ce n'était rien que la continuation de mes études, Sur le continent, j'ai assisté aux événements *d'ici*, bien capables de gâter les plus belles choses pour un cœur moins fortement trempé que le mien. Bien que dérangé de tous côtés, j'ai entrepris de faire, avec de vieux matériaux, un petit livre dans les intérêts du présent; je l'ai intitulé *Supplément aux Reisebilder*, et il y a déjà quinze jours qu'il a été envoyé à Leipzig, où il sera imprimé pour Hoffmann et Campe : vous le

recevrez, j'espère, dans trois semaines. Ne vous laissez point prendre à la préface et à la postface, où je fais accroire que le livre tout entier est d'une date antérieure. Trois feuilles environ de la première partie sont déjà anciennes; quant à la seconde, il n'y a que la conclusion qui soit nouvelle. C'est un livre exclusif, mais à bon escient. Je sais fort bien que la Révolution embrasse tous les intérêts sociaux, et que la noblesse et l'Église ne sont pas ses seuls ennemis. J'ai montré celles-ci liguées seules contre elle, afin que la nécessité de les attaquer toutes deux ressortît avec plus d'éclat. Mais je hais bien plus encore l'*aristocratie bourgeoise*. — En Allemagne, où l'on est archireligieux je me féliciterai si mon livre contribue à émanciper les esprits en matière de religion, et je me résignerai volontiers au mal que pourront me faire les criailleries des béats. Hélas! je supporte bien pis que cela!

Depuis huit jours, je souffre de maux de tête, et de dépit. Au fond du cœur, je me sens tout à fait libre et dispos, et j'espère produire encore quelque chose de grand. Mais, de jour en jour, ma situation extérieure s'assombrit davantage, et les études qui

m'avaient si fortement absorbé, et surtout les événements politiques, m'ont si bien fait oublier mes propres affaires que j'en suis inexcusable. En outre, j'ai été parfois comme frappé d'aveuglement, et me suis laissé duper de toute part. — La faute en est à mon oncle, qui, l'année dernière encore, me promettait Hollande et Brabant, si bien que j'ai été trop facile en affaires, et que j'ai fait des sacrifices matériels au profit d'intérêts purement littéraires. Au point de vue de ces derniers, il n'y a pas de meilleur éditeur que J. Campe, et je lui resterai fidèle, pour peu que cela soit possible. Mais, quant à mon oncle Salomon Heine, je suis avec lui en très-fâcheux rapports, et on l'a si bien circonvenu, que j'ai de sérieux motifs pour me détacher complétement de lui. Ma situation est si fâcheuse, qu'il faut que je songe à de nouvelles ressources. A part quelques bagatelles, je n'ai point de dettes, et je me sais capable de travailler plus que jamais. (Ainsi, comme je vous le dirai plus tard tout au long, j'ai commencé un nouveau livre, complétement politique.) Hélas! je m'oublie moi-même en m'absorbant dans les intérêts de mon temps; et ce qu'il y a de plus dangereux pour moi

est encore ce brutal orgueil aristocratique qui a ses racines, inextirpables jusqu'ici, dans le fond de mon cœur; qui m'inspire tant de mépris pour l'industrialisme, et serait capable de m'entraîner aux méchancetés les plus distinguées, peut-être même, à force de dégoûts et de dépits, me faire quitter cette vie incommode avec toutes ses détresses plébéiennes. — Je n'ai pas encore lu votre *Médecin matérialiste;* je m'y mettrai dans quelques jours, quand une semblable lecture hétérogène ne pourra me déranger dans mon travail. Quant aux *Lettres d'un mort*, j'en ai lu déjà, avec plaisir, la première partie. Avant cela, je connaissais déjà votre compte rendu et, comme je me fie toujours aveuglément à vous, j'ai mentionné ces *Lettres* dans la préface de mon livre de la façon plus propre assurément à les faire connaître. Mais qui donc est ce défunt? Vous pouvez me le dire, à moi qui suis mort aussi, et n'ai plus affaire avec les vivants que par mes repas et mes chagrins quotidiens. Mon livre plaira fort à Sa défunte Excellence; mon démocratisme blessera peu ce gentilhomme, qui n'a pas besoin comme les autres de percher sur son arbre généalogique pour dépasser le niveau com-

mun. C'est encore la partie religieuse qui lui plaira le plus dans mon écrit. Il a délicieusement flagellé les faux dévots.

Adieu ; je vous embrasse, vous et notre chère Rahel, à qui je pense si souvent; je passe toujours ces longues soirées à la maison, et j'habite de grandes et belles chambres, propices aux souvenirs. Vous, Varnhagen, qui, à distance, vous rendez mieux compte que moi de ma situation, réfléchissez, je vous prie, aux ressources qui peuvent s'offrir pour moi en cas de besoin. Vous vous trompez en croyant que le contenu de mes écrits, du moment que je voudrais transiger, ne me permettrait pas d'intéresser en ma faveur le gouvernement prussien. A bientôt davantage; je vous en prie, réfléchissez-y. — Votre tout dévoué.

CXXV

AU MÊME

Hambourg, le 30 novembre 1830.

Cher Varnhagen,

Il faut que je vous envoie encore quelques lignes supplémentaires à ma dernière lettre, qui, à vrai

dire, ne vous apprendront rien de bien réjouissant, mais vous ôteront pourtant toute inquiétude sur mon compte. J'ai voulu seulement vous faire connaître les angoisses qui m'assiégent dans mes mauvaises heures : plus encore que tout sujet positif de chagrin, c'est le dépit qui me tourmente, le dépit de mes méprises, de ma sottise et de ma maladresse. Vous n'avez aucune idée de tous les ennuis qui s'accumulent en moi, de toutes les préoccupations glaciales qui se pressent dans mon cœur pour y étouffer les fleurs de feu de l'enthousiasme! C'est dans cette disposition que j'ai écrit ces jours-ci une nouvelle conclusion pour mon livre; mon éditeur, qui le fait imprimer en Saxe, et qui m'avait assuré que là-bas tout échappait à la censure, vient me dire tout à coup que ce n'est pas le cas; de sorte que j'ai dû, pour arriver aux vingt feuilles, écrire encore quelques airs et un nouveau finale. — Dans l'excitation des temps et de mon propre travail, je n'ai pu comme de coutume songer à mon avantage personnel, et je crains d'être encore plus trompé que je ne l'avais cru. Mais cela passera, un printemps nouveau viendra, et, pour en jouir sans être dérangé, je fais à l'avance les *Chants du printemps* qui

éclateront alors. J'en ai rimé trois douzaines dans ces jours mauvais, à la demande d'un musicien d'ici qui voulait composer quelque chose de nouveau (A. Methfessel). J'espère pouvoir vous les communiquer au nouvel an.

J'ai déjà fait connaissance avec le second volume des *Lettres d'un mort*; il y a là de charmantes choses, la légende du fifre aveugle, Maurice Adair, est ravissante, et écrite de main de maître.

Ne pourriez-vous m'envoyer l'adresse de Michel Beer à Paris? — Je salue de tout mon cœur notre chère amie, ainsi que les Robert. — Il a paru dernièrement ici contre la Sontag une poésie qui passe pour être de moi; on y a imité ma manière avec la plus extrême préméditation, on a répandu ce mensonge avec tout le soin possible, et beaucoup de personnes sont furieuses contre moi, — qui suis resté muet comme un poisson. — Depuis lors, vous vous êtes défendu d'être l'auteur des lettres du défunt; j'ai ri de tout mon cœur de votre embarras. Mais, je vous en prie, ne riez pas du mien, qui est plus sérieux; j'ai besoin, et sans retard, de votre aide.

CXXVI

AU MÊME

Hambourg, le 4 janvier 1831.

Je vous félicite pour la nouvelle année, et je vous souhaite la meilleure santé, à vous et à madame de Varnhagen.

J'ai reçu en son temps votre lettre du 29 novembre, ainsi que la Nouvelle, et, bien qu'à contre cœur, j'ai suivi vos conseils. J'ai renoué amitié avec mon X, afin d'avoir au moins un abri pour des coups imprévus. Mais je n'envisage de semblables précautions que comme un moyen provisoire et tout à fait extérieur, et je vise à me faire, *à tout prix*, une position indépendante; *autrement, je ne pourrais rien produire.* Si cela ne me réussit pas, d'ici à peu de temps, en Allemagne, je partirai pour Paris; là, je devrai malheureusement jouer un rôle où périront toutes mes facultés d'artiste et de poëte, tandis qu'il consommera ma rupture avec les gouvernements de mon pays. Je ne ferai aucune démarche; j'attends seulement de vous que vous m'appreniez s'il n'y a rien à

obtenir pour moi, soit à Berlin, soit à Vienne (!!!).

Je veux tenter toutes les voies et ne me décider aux dernières extrémités qu'à la dernière extrémité.

Si seulement je trouvais le repos nécessaire pour mettre au jour quelques grands écrits, qui me tiennent au cœur et me tourmentent!

Mon nouveau volume doit arriver aujourd'hui d'Harbourg (où la débâcle le retient depuis six jours), et je vous l'enverrai par le plus prochain courrier. Il est probable qu'il se trouve déjà à Berlin, et vous pourrez vous le faire remettre chez votre libraire, en échange d'un des exemplaires que vous recevrez de moi. C'est un livre plus fort en mots qu'en choses, et, si l'on veut chercher noise au texte, je n'ai rien à craindre. Je crains seulement qu'on ne se cache derrière le clergé, et qu'on ne décrie le livre au nom de la religion. S'il en est ainsi, — certes, alors, je donnerai toute la partition du grand opéra.

J'ai fait la commission de votre lettre du 28 décembre. — L'amitié charitable, inébranlable, de madame de Varnhagen me réchauffe le cœur par ce temps de brouillard. Saluez les Robert.

Je suis très-pressé aujourd'hui : autrement, je vous écrirais davantage; je veux seulement vous dire encore le plus important, une chose qui me concerne plus que je ne puis l'expliquer, et qui est, je crois, le but essentiel de ma lettre.

Vous savez qu'il y a ici quatre syndics; l'un de ces quatre emplois est vacant depuis quelque temps, et vous pouvez penser qu'il ne manque pas de gens qui le briguent. Jusqu'ici, l'élection a été ajournée parce que, parmi les candidats, il n'en est aucun qui soit agréable au Sénat, dont la visée essentielle est d'appeler à ce poste un homme qui ait un nom populaire, et sache tenir une plume politique (le besoin d'hommes se fait déjà sentir). De plus d'un côté, on est venu à moi pour me dire que j'étais *Doctor juris,* et qu'il suffirait de quelques marcs banco pour qu'en tout temps je pusse devenir citoyen de Hambourg (ce sont là les seules conditions). Toutefois, je sais qu'on ne m'élira en aucun cas, et que, dans le moment actuel, il serait hasardeux d'annoncer ma candidature, en m'exposant à un échec ridicule. Déjà, sans qu'il y ait de ma faute, quelque chose de semblable me menace, et l'on parle pour et contre de l'issue

qu'aurait ma présentation éventuelle. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Plus que je ne saurais vous l'expliquer dans ces lignes, ma considération personnelle est en jeu. Il est impossible d'anéantir des bruits, mais on peut leur donner un autre cours, parfois même avec un heureux résultat. Par exemple, si, dans le cas présent, le public hambourgeois apprenait par les journaux du dehors qu'on attache une importance peu commune au bruit de ma candidature, qu'on envisage le choix de ma personne comme une satisfaction donnée aux besoins populaires, etc... Vous me comprenez. Je désire donc que vous écriviez dans ce sens, aussi vite que possible, quelques lignes pour la *Gazette d'État* de Berlin, que vous feriez reproduire dans une des correspondances berlinoises de la *Gazette d'Augsbourg*. Je sens que je vous importune ; mais je ne puis me tirer d'affaire par moi-même, et tout cela est d'une grande importance pour moi. Et même, si une semblable correspondance arrivait ici avant que l'élection eût eu lieu, je verrais s'il est opportun pour moi de me mettre sur les rangs. En tout cas, un tiers aurait alors une occasion facile d'écrire dans un

journal que je ne me suis pas présenté moi-même. M. Lehmann, un de mes anciens séides, est le principal collaborateur de la *Gazette d'État;* mais il est trop lié avec la commère Gans pour que je puisse m'adresser directement à lui. C'est là une affaire des plus délicates, et je suis contraint de vous prendre à partie. Mon ami Rousseau est rédacteur de la *Gazette des Postes* de Francfort; mais lui aussi est une caillette, et, comme je le sais faible de caractère, il y a longtemps que je ne lui donne plus ma confiance. Les rédacteurs de la *Gazette d'Augsbourg* sont assez bien portés pour moi, mais les choses y passent par trop de mains; — bref, c'est vous, cher Varnhagen, qui porterez tout le fardeau. Personne mieux que vous ne peut écrire cet article qui doit laisser voir que mon élection est chose importante, équitable, et agréable au public. — Peut-être faut-il y glisser que je serais ainsi perdu pour ma patrie prussienne?

Moser est correspondant de Berlin pour *l'Impartial* de Hambourg.

On prétend ici que Cotta est en déconfiture : ce serait fort triste.

Il est dit dans plusieurs journaux que je suis

l'auteur de *la Prima donna*, une satire contre la Sontag. Il ne vaut pas la peine, cela va sans dire, que je réfute publiquement ce bavardage. Je n'espère pas qu'on m'attribue à Berlin cette rapsódie. — Je publierai ce mois-ci un cahier de *Lieder du printemps*. — Votre Nouvelle a été lue par plusieurs dames avec intérêt. Elle n'a plus pour moi autant d'attraits qu'il y a dix ans, bien que je sache mieux aujourd'hui en admirer la forme. Des sujets semblables à celui-là, traités à la manière des nouvellistes italiens, ont toujours un charme particulier. C'est peut-être, de toutes les formes, la plus difficile, et aussi la mieux faite pour vous. Ce sont des Mémoires que vous devriez écrire! Adieu; gardez-moi votre amitié, qui, de jour en jour, et à mesure que je dois renoncer à d'autres amis, est pour moi d'un plus grand prix. Je suis tout à fait isolé, — et des amis qui arrivent ici, particulièrement de Paris, racontent qu'on me croit, là-bas, à la tête des libéraux allemands. Mon livre confirmera encore cette erreur. Je baise la main de madame de Varnhagen.

CXXVII

AU MÊME

Hambourg, le 6 janvier 1831.

Cher Varnhagen,

Il faut absolument que je fasse suivre ma lettre d'hier de quelques mots.

On nomme maintenant un juriste connu, Blume, professeur à Halle, comme celui des candidats au syndicat vacant qui sera certainement élu. — Au cas où l'article dont je parlais hier vous aurait semblé opportun, il faudrait y rattacher cette indication. — Si vous avez trouvé que cet article était hors de propos, et que vous ne l'ayez pas encore écrit, n'y songez plus. Il faudrait, en tout cas, s'y prendre le plus discrètement possible, et peut-être le mieux serait qu'il parût d'abord dans la *Gazette d'Augsbourg*. Plusieurs pensent que l'on ne m'a désigné comme éligible que par ironie. — Blume, le disciple d'Hugo, un des principaux d'entre les investigateurs au microscope de l'école historique, est poussé par Sieveking et son parti. — Vous recevrez mon livre

à la fin de la semaine. — Je publie un écrit polémique contre la noblesse, mais la préface seule sera de moi. Avez-vous quelque chose à y faire entrer? Il vous reste encore douze jours. — Adieu. J'écris presque dans l'obscurité. Cordiales salutations à madame de Varnhagen.—Tout à vous.

CXXVIII

A W. HARING (WILLIBALD ALEXIS)

Hambourg, le 17 janvier 1831.

Ainsi vont les choses, cher Häring : on veut écrire de longues lettres, on les renvoie de jour en jour dans l'espoir d'une heure propice, et puis tout à coup il se trouve que l'on a quelque chose à dire, et il faut qu'on griffonne un court billet dans le plus mauvais moment. Voilà ce qui m'arrive aujourd'hui. Un de mes amis, A. Lewald, me prie de vous envoyer la Nouvelle ci-jointe, qui paraîtra dans la seconde partie de son Recueil. Il voudrait qu'elle fût publiée dans *le Franc Parleur*, et aussi vite que possible. Je crois qu'elle vous plaira et vous fera apprécier le talent de narration de l'auteur. Il sait raconter, et mettre sur pied des

personnages, et je lui ai pronostiqué qu'il serait un jour l'un des écrivains de ce genre les plus aimés. Je n'ai appris à le connaître que par ses écrits, et ce préjugé favorable n'est pas de la partialité. Je désire, cher Häring, que vous puissiez lire le premier volume des Nouvelles de Lewald qui vient de paraître, et, si vous vouliez en écrire favorablement dans *le Franc Parleur*, cela me serait fort agréable, car je suis moi-même enfoncé jusqu'au cou dans la politique et ne puis rien faire de littéraire. Et pourtant ce livre est digne d'une prompte recommandation, même quand celle-ci n'aurait d'autre but que de faire voir à l'auteur que son talent est fait pour la Nouvelle et non pas pour le théâtre, où il gaspille ses forces.

Je vous écris très à la hâte, et n'ai que le temps, cher Häring, de vous saluer en courant. Mon dernier livre a ici beaucoup de succès, et fait grand bruit.

Adieu; saluez Robert et tous les amis. Bien à vous.

CXXIX

A VARNHAGEN

Hambourg, le 1er avril 1831.

Cher Varnhagen,

Je veux vous dire seulement que je vis encore, non pas précisément pour mon plaisir comme le souhaite certainement madame de Varnhagen, mais enfin je vis. Dans ce temps insensé, il est plus difficile que jamais d'écrire des lettres quand on n'a justement rien de particulier à dire, à annoncer, à mendier, ou à offrir. Ce qui se passe dans le monde est trop vaste pour en parler par lettres, — et les choses importantes pour nous ne sont que des bagatelles en comparaison de tout ce qui arrive chaque jour de considérable *sans notre participation*. Les choses vont-elles toutes seules, sans l'entremise des individus? C'est la grande question à laquelle aujourd'hui je réponds oui, demain non, et ma réponse a toujours de l'influence sur mon activité particulière, ou plutôt la détermine absolument.

Quand je remarquai après les journées de juil-

let, combien le libéralisme voyait grossir ses rangs, et même comme les plus vieux Suisses de l'ancien régime dépeçaient tout à coup leurs habits rouges pour en faire des bonnets de jacobin, je n'eus pas médiocrement envie de battre en retraite et de me mettre à écrire des Nouvelles. Mais, quand l'enthousiasme s'attiédit, quand des bruits effrayants, bien que faux, arrivèrent de Pologne, et que les crieurs de liberté baissèrent de ton, j'écrivis, pour un livre sur la noblesse, une préface où peut-être, entraîné par la difficulté des temps, je me suis enferré moi-même; vous y trouverez suffisamment d'imprudences voulues, et vous voudrez bien les pardonner, ainsi que le mauvais style broché dans le trouble du moment. Toutefois, j'écrivis alors des choses bien plus folles, que j'ai jetées dans le poêle quand tout alla mieux. — Et maintenant? Maintenant je crois à des réactions nouvelles, je suis plein de prophéties de mauvaise augure, — et, chaque nuit, je rêve que je fais ma malle et pars pour Paris; là, je pourrai respirer un air pur, me livrer tout entier aux saintes pensées de ma nouvelle religion, et devenir peut-être un de ses prêtres, en y recevant la consécration dernière. — Remercîments supplé-

mentaires pour votre amical article sur mon dernier livre, — et aussi pour le *Journal de la Conversation*. D'autres ont encore plus ri que moi du *démagogue de salon*. Le mot est juste assurément, mais pourrait un jour me coûter la tête.

Je vis toujours ici dans la situation la plus pénible. Je vois bien qu'avec la meilleure volonté du monde je ne puis utiliser pour moi la sagesse des gouvernements, et qu'il ne me reste qu'à me mettre en garde contre leurs folies. — A Munich, j'apprends que cela va mal. Si mon ami Schenk ne m'avait pas sacrifié aux jésuites, je pourrais, sans que mes principes eussent à en souffrir, lui être fort utile aujourd'hui. Mais la déloyauté et le manque de talent m'ont si fort indigné de ce côté-là, que maintenant je serais capable de pendre moi-même les Polignacs allemands. — Je suis aussi très-courroucé contre la Prusse, mais seulement à cause du mensonge universel dont la capitale est Berlin. Les tartufes libéraux de Berlin m'inspirent du dégoût. Mais suffit. — Vous n'avez pas besoin de mettre mon nom sur mes lettres; mettez seulement l'adresse de ma mère, qui connait votre élégante écriture, et me les fera remettre sans les ou-

vrir.— Adieu, priez madame de Varnhagen de m'écrire. Je salue les Robert; Gans aussi à l'occasion. Le prince Puckler[1] ne m'a pas écrit; cela me fait beaucoup, beaucoup de peine. Comment va-t-il? De tout cœur votre dévoué.

CXXX

AU MÊME

Paris, le 27 juin 1831.

Chers amis,

La force des choses! la puissance des choses! Vraiment, ce n'est pas moi qui ai poussé les choses à l'extrémité, mais ce sont les choses qui m'y ont poussé, oui, qui m'ont poussé ici, au sommet extrême du monde, à Paris; et n'étais-je pas hier matin au sommet de ce sommet, au Panthéon? *Aux grands hommes la patrie reconnaissante!* Voilà, je crois, l'inscription qu'on y a rétablie en lettres d'or. — Quelle raillerie! Les hommes petits élèvent aux grands hommes, après leur mort, de semblables temples; — ne vaudrait-il pas mieux placer de telles inscriptions sur le restaurant de Véry, et nourrir

1. L'auteur bien connu des *Lettres d'un mort*, et des voyages de *Sémilasso*. Il est né en 1785.

convenablement les grands hommes de leur vivant, au lieu de leur vouer un culte après qu'ils sont morts de faim ou d'autre martyre? Mais Véry est le Panthéon des petits hommes vivants, et, là, ils sont assis, mangent et boivent, et inventent des inscriptions ironiques.

A Château-Thierry, sa ville natale, le pauvre la Fontaine a une statue de marbre qui a coûté quarante mille francs. J'ai ri de bon cœur en la voyant. Le pauvre la Fontaine demandait de son vivant un morceau de pain, et on lui donne après sa mort pour quarante mille francs de marbre. On dédie des rues entières à Jean-Jacques Rousseau et autres illustres qui, pendant leur vie, ont à peine obtenu une petite mansarde. — Aujourd'hui, je ne veux vous écrire que des folies; car, si j'écrivais quelque chose de sensé, et que ma lettre vînt à tomber sottement en d'autres mains, elle pourrait vous compromettre. En général, à cause de cela, je ne veux plus vous écrire; quand vous aurez quelque chose à me dire, faites-le-moi savoir sous l'adresse de madame Valentin, ou de Maurice Schlesinger. Ou bien écrivez-moi sous celle du *docteur Donndorff*, *hôtel de Hollande*, *rue Neuve-des-Bons-Enfants*, *à Paris*. Cette der-

nière adresse est même la meilleure et la plus sûre, quand d'ailleurs on n'a point d'indiscrétion à craindre de la Direction royale des postes prussiennes. Je suis entouré d'espions prussiens ; bien que je me tienne loin des intrigues politiques, ils ont terriblement peur de moi. Il est vrai, vous le savez, que, quand on me fait la guerre, je frappe dru, et n'y vais pas de main morte.

Hélas! il y a six semaines, je prévoyais tout et je me serais volontiers retiré dans la poésie, laissant à d'autres le métier de boucher; mais cela n'a pas été ; *la force des choses!* On nous a poussés à bout!

A Francfort, où je me suis arrêté huit jours, j'ai causé avec plusieurs congrégationistes, et découvert les sources de bien des maux particuliers qui m'étaient restés inexplicables. J'ai mené, dans les derniers temps, à Hambourg, une vie peu agréable ; je ne me sentais pas en sûreté, et, comme je songeais vaguement depuis longtemps à un voyage à Paris, je fus vite décidé quand une main puissante me fit signe qu'il était prudent de partir. Toutefois, il serait facile de fuir si l'on n'emportait pas la patrie à la semelle de ses souliers! Je parodie Danton avec

chagrin. Il est douloureux d'aller se promener au Luxembourg, et de trainer partout à ses bottes un morceau de Hambourg, un fragment de Prusse ou de Bavière.

Je resterai probablement un mois ici; puis j'irai à Boulogne pour les bains de mer, et je reviendrai à Paris; — mais pour combien de temps? Cela ne peut pas aller plus mal pour moi ici que dans mon pays, où je n'ai à attendre que luttes et détresse, où je ne saurais dormir tranquille, où l'on m'empoisonne toutes les sources de la vie. Il est vrai qu'ici je suis submergé dans les vagues bouillonnantes des événements de chaque jour, de la révolution mugissante; — en outre, je suis maintenant tout phosphore, et, tandis que je me noie dans une mer en tourmente, je brûle en même temps par ma nature propre. — Adieu; soyez heureux, vous et madame de Varnhagen, et ne m'oubliez pas. J'ai le cœur serré de tristes pressentiments.

CXXXI

A M. MOSER

Paris, le 27 juin 1831.

Ton frère m'a remis hier ta lettre du 25 mai. Tu

vois dans mon silence une susceptibilité de poëte; je dois te détromper. Je n'ai jamais été blessé des jugements que tu as pu porter sur le *poëte*; que tu aies approuvé ou blâmé quelqu'une de mes actions comme *homme*, j'ai pu n'y être pas indifférent, mais je n'en ai pas été le moins du monde offensé : somme toute, je n'ai été ni blessé ni offensé par toi, et mon silence n'est point une plainte muette. Je ne me plains que des dieux qui m'ont laissé si longtemps dans l'erreur sur ta manière de comprendre ma vie et mes ambitions. Tu n'as pas compris ces dernières, et c'est là ce qui m'a attristé. Tu ne comprends pas encore, tu n'as jamais compris ma vie et mes aspirations, et c'est pourquoi notre amitié n'a pas cessé d'être, mais plutôt n'a jamais existé. Ce n'est pas l'approbation, c'est l'intelligence de nos actes que nous demandons à un ami ; il peut, selon ses principes à lui, les louer ou les censurer; mais il faut, avant tout, qu'il les comprenne, qu'il en saisisse la nécessité à notre point de vue à nous, tout différent qu'il peut être du sien. — Adieu ; envoie directement l'incluse à son adresse, mais non pas par la poste, et crois à mon estime et à mon affection.

CXXXII

AU COMTE M. MOLTKE[1], à Paris.

Monsieur le comte,

L'écrit que j'ai publié contre vous ne m'est pas encore parvenu. Si vous le possédez, vous m'obligeriez infiniment en me le prêtant pour quelques heures *aussi vite que possible*. L'introduction a été malheureusement écrite dans un moment de haine et de passion, et il y a eu encore toute sorte de malentendus pendant l'impression du livre. Il est possible que je sois forcé de le désavouer dans sa forme actuelle. En tout cas, monsieur le comte, si vous y avez été trop rudement traité, je vous demande pardon. Autant qu'il m'en souvient, je n'ai pu découvrir

1. Publiciste et homme politique du duché de Schleswig. Il appartenait d'abord au parti féodal; mais la révolution de 1830 modifia ses idées, et il devint dès lors un des représentants les plus distingués du libéralisme dans l'assemblee des états de son pays. Son principal écrit est intitulé : *De la Noblesse dans ses rapports avec la Bourgeoisie*. C'est en réponse à cet écrit que Heine publia l'ouvrage dont il est question ici : *Kahldorf, Lettres sur la Noblesse adressées au comte M. de Moltke*. — La préface seule est de la plume de Heine.

aucune ironie dans les éloges que l'auteur, personnellement, vous adresse.

Demain, de bonne heure, je compte avoir le plaisir de vous faire visite. — Je suis, avec une haute considération, votre dévoué.

Paris, le 25 juillet 1831.

CXXXIII

A VARNHAGEN

Paris, mi-mai 1832.

Cher Varnhagen,

Voilà deux mois et plus que je songe à vous écrire! Mais ce maudit choléra est survenu dans l'intervalle, et, depuis quinze jours, mes maux de tête me font extraordinairement souffrir. Nous nous comprenons trop bien pour que je craigne que vous interprétiez mal mon silence; j'ai pourtant des remords de n'avoir pas répondu avec exactitude à votre dernière lettre, et ces lignes n'ont d'autre but que de vous envoyer à la hâte un salut amical. J'ai besoin de pouvoir compter aujourd'hui, autant qu'au début de ma carrière, sur votre intérêt et celui de madame de Varnhagen; car, autant qu'alors, je me sens isolé

dans le monde. Si ce n'est que j'ai maintenant plus d'ennemis, ce qui est toujours consolant, mais ce qui pourtant ne me suffit pas. Pour peu que vous le vouliez, vous pouvez m'écrire plus fréquemment que par le passé sans craindre que vos lettres soient interceptées; je suis maintenant en paix avec tout ce qui subsiste, et, si je ne désarme pas encore, c'est à cause des démagogues, avec lesquels j'ai été et suis encore dans des temps difficiles. Ces gens-là, ennemis de toute modération, voyant que je ne pouvais me résoudre à délirer avec eux, voulaient me forcer à abdiquer comme tribun. Mais je n'en avais aucune envie. — Aujourd'hui, grâce à Dieu, le choléra, ou plutôt la peur du choléra, m'a délivré de beaucoup de ces fâcheux personnages. — Ce n'est pas précisément par courage que je ne me suis pas enfui comme eux de Paris, quand la panique est survenue; mais j'ai été trop paresseux pour partir. Boerne voulait depuis longtemps se mettre en route, et on lui fait tort en attribuant son départ à la crainte. Toutefois, je ne l'avais pas vu quinze jours auparavant; nous sommes fort mal ensemble, il s'est permis contre moi quelques chicanes de jacobin qui m'ont fort déplu. Je le crois fou. — Je suis charmé que mes

articles dans la *Gazette d'Augsbourg* vous plaisent, car je n'étais pas sûr qu'ils valussent quelque chose. Je les ai écrits, d'une part, pour me mettre ainsi en crédit, de l'autre, à cause du profit net. Croyez-vous qu'il vaille la peine de lancer plus tard dans le public une douzaine de semblables articles sous la forme d'un volume? Cela n'est guère usité.—Je m'occupe beaucoup de l'histoire de la Révolution française, et du saint-simonisme. Je compte écrire des livres là-dessus, mais il me reste encore beaucoup à étudier. Pourtant, dans cette dernière année, en voyant les partis politiques et les saint-simoniens à l'œuvre, j'ai compris bien des choses, ainsi *le Moniteur* de 1793, et la Bible. Il ne me manque maintenant que la santé, et une vie sans inquiétude. J'ai eu dans l'intervalle plus d'une occasion de m'en faire une, mais ç'aurait été à des conditions qui me répugnaient, non pas à titre de patriote, mais en qualité d'homme comme il faut. Ce que vous m'écrivez sur le saint-simonisme est tout à fait d'accord avec mes vues. Michel Chevalier est mon ami très-cher, et l'un des plus nobles caractères que je connaisse. Il est peut-être très-profitable à la doctrine elle-même que les saint-simoniens se soient retirés

de la scène; la doctrine tombera en des mains plus avisées. La partie politique surtout, la question de la propriété, sera mieux élaborée. Pour moi, je n'ai proprement d'intérêt que pour les idées religieuses qui n'avaient besoin que d'être exprimées pour être tôt ou tard réalisées. L'Allemagne luttera le plus énergiquement du monde pour son spiritualisme; *mais l'avenir est à nous.* — Écrivez-moi à H. H., *par adresse* du docteur Donndorf, rue Neuve-des-Bons-Enfants, hôtel de *Hollande.* — Je n'ai pas encore lu les deux derniers volumes du prince Puckler. Humboldt doit être maintenant ici. — Saluez Chamisso; je ne lui enverrai rien, mais je lui écrirai. — Vous n'avez pas besoin de rien dire à madame de Varnhagen. Elle sait ce que je sens, c'est-à-dire ce que je souffre. — Adieu; aimez toujours votre dévoué.

CXXXIV

A X. X.

Dieppe, le 24 août 1832.

Cher ami et patron,

Bien que perclus d'une main et souffrant de l'autre, j'éprouve tout à coup le besoin de t'écrire. Voilà

longtemps que j'en avais envie, surtout depuis que le docteur Christiani est devenu le Mirabeau de la lande de Lunebourg. C'est là une plaisanterie par laquelle le bon Dieu a voulu me montrer qu'il était, encore mieux que moi, passé maître en ironie. — Comme je te connais, très-cher ami, tu te figureras à coup sûr que, si je t'écris, c'est parce que j'ai l'idée de publier quelques livre, et que je désire, en conséquence, te voir mettre en mouvement tes yeux de critique.

Toutefois, autant que je sache, l'intention essentielle de ces lignes est de te prier de m'écrire parfois comment vont les choses en Allemagne, oui, de m'écrire toujours aussi nettement que possible ce qui s'y passe, surtout au point de vue politique. Tu feras en même temps une œuvre patriotique, car je suis plus actif que tu ne penses, et souvent je ne puis que tâtonner. — Si, pendant cette dernière année, les journaux que je ne vois pas ici, ont publié quelque chose qui touche particulièrement à mon honneur, je te prie de me le signaler : je veux dire quelque chose de tout cela dans la préface de mon premier ouvrage. — Je suis sur le point de retourner à Paris, où je conserve mon quartier général, et où

j'attends tes lettres. — J'assiste à beaucoup de grandes choses à Paris; je vois de mes propres yeux l'histoire du monde; je converse *amicalement* avec ses plus grands héros, et deviendrai un jour, si Dieu me prête vie, un grand historien. En fait de production littéraire, j'ai eu peu de bonheur ces derniers temps. J'étais trop emporté par le tourbillon pour pouvoir faire librement de la poésie. Un roman commencé ne m'a pas réussi; je donnerai pourtant quelques fragments de roman dans un recueil que je prépare pour l'hiver, et où j'enchasserai aussi *le Rabbin*. J'ai écrit peu de poésies; pourtant ce peu entrera dans une réimpression à part du *Nouveau Printemps*, afin que celui-ci prenne l'air d'un volume. — D'ailleurs, je suis plus appliqué qu'autrefois, et cela, par le simple motif qu'il me faut six fois plus d'argent à Paris qu'en Allemagne. — Maintenant, adieu; dis-moi bientôt ce qui t'arrive, écris beaucoup, et ne sois pas entêté. — Si je t'écris peu, la seule cause en est que j'aurais beaucoup à te dire. — *Je suis, monsieur l'ami, votre dévoué.*

CXXXV

A CHARLES IMMERMANN

Paris, le 19 décembre 1832.

Très-cher Immermann,

Voilà beau temps que je renvoie de vous écrire, et maintenant il faut que tout à coup je vous adresse, avant le départ de la poste, une lettre d'affaires. Il s'agit d'un journal français, *l'Europe littéraire*, dont les rédacteurs vous écrivent de leur côté, en vous envoyant un prospectus. Ce journal, qui paraîtra trois fois la semaine, format in-folio, complétement étranger à la politique, et qui ne s'occupera que de science et de beaux-arts, est une entreprise considérable. Les écrivains les plus importants d'Europe y prendront part, et moi tout particulièrement. Dans ce moment déjà, j'écris pour le nouveau journal une suite d'articles sur la littérature allemande *contemporaine*, et j'espère que ce tableau aura aussi son importance pour l'Allemagne. Entre nous, il faut réagir contre la *mauvaise foi* de l'Allemagne méridionale, et Paris est une bonne tribune pour cela. Je suis très-actif ici, et j'espère vous faire bientôt

connaître, vous aussi, aux Français, et éclairer, de Paris, vos lauriers d'une lumière assez éblouissante pour arracher des larmes à vos ennemis. Les intrigues systématiques contre vous, les calomnies dénigrantes et perfides, m'ont inspiré dans ces derniers temps le plus profond dégoût. Mais il faut que vous me veniez en aide. A part la *Tragédie dans le Tyrol*, et le *Frédéric*, je n'ai rien de vous ici ; j'aurais besoin des trois tragédies qui ont paru chez Schultz à Hamm; plus, de *Cardenio et Célinde*, et de *Périandre*. Il faut que j'aie bientôt tout cela...

Mais ce n'est pas là ce qui me pousse à vous écrire aujourd'hui. Je désire que vous fassiez pour *l'Europe littéraire* un travail sur l'état de la peinture en Allemagne. Comme je connais vos relations avec Schadow, j'ai pensé qu'il vous importerait que la peinture allemande tombât entre bonnes mains, et que vous êtes suffisamment en mesure de caractériser les écoles actuelles.

Voici quelques détails :

1° Le travail doit être divisé en deux articles, ayant chacun à peu près deux feuilles du format des *Reisebilder;* l'impression du journal sera telle, que ces deux feuilles contiendront à peine autant de matière

qu'une feuille des revues françaises, de la *Revue de Paris*, par exemple. Or, comme les éditeurs payeront deux cent cinquante francs pour une semblable feuille, vos honoraires, pour une feuille du format des *Reisebilder*, seront de la moitié.

2° Il faut que je reçoive sans faute l'article avant le 20 janvier.

3° Comme l'affaire est fort pressante, je vous prie de me répondre immédiatement si vous acceptez mon offre, et si je puis compter sur vous.

Il faudra que j'ai du temps devant moi pour faire traduire, aussi bien que possible, votre travail en français. — Ainsi, en tout cas, prompte réponse, s'il vous plaît.

Il vous sera facile à Dusseldorf d'obtenir des renseignements sur ce qui se fait maintenant à Berlin et à Munich. Si vous condamnez comme moi les tendances de l'école de Munich, je vous prie, en châtiant ces gens-là, de n'y pas aller de main morte. C'est là qu'est l'officine de tout mal dans l'art comme dans la science. Schelling a trahi la philosophie au profit de l'Église catholique. Le Parnasse bavarois, notre ami Beer compris... — Mais ce n'est que de bouche que je vous parlerai de ce dernier, si

tant est que des êtres si infimes méritent qu'on s'occupe d'eux. — Faites que je reçoive bientôt vos tragédies. Je ne vois point ici de journaux allemands. Quand vous m'écrirez, parlez-moi des commérages d'Allemagne qui peuvent m'intéresser. — Je suis en dehors de toute politique. Les démagogues me détestent. La préface du volume *De la France*, que vous recevrez bientôt, a un seul but : montrer que je ne suis pas un homme vendu.

Mais, au nom du ciel, ne me prenez pas non plus pour un sauveur de la patrie. — Je vous embrasse.

P.-S. — Vous pourrez, dans votre travail sur la peinture moderne en Allemagne, parler autant que vous le voudrez de la littérature moderne allemande. Vous me comprenez ; la littérature, c'est nous et nos ennemis.

CXXXVI

A J. CAMPE

Paris, le 28 décembre 1832.

Campe marié,

Je reçois à l'instant la préface où j'apparaitrai, aux yeux de toute l'Allemagne, comme un misérable

flatteur du roi de Prusse; ce serait à n'y pas tenir si le professeur Raumer n'y était pas nommé en toutes lettres le premier des écrivains. (N. B. Il y avait dans le manuscrit : « De tous les mauvais écrivains, c'est encore le meilleur. » Je suis tout abasourdi de ce contre-temps, et ce n'est que par le prochain courrier que vous recevrez les injures qui vous reviennent. La poste va partir.)

C'est précisément parce que les choses vont si mal pour le libéralisme qu'il faut redoubler d'efforts. Je sais que je me ferme l'Allemagne à tout jamais si la préface est publiée : mais il faut qu'elle le soit, conforme de tout point au manuscrit, et avec la *préface de la préface* que vous avez reçue il y a déjà plusieurs semaines. Elle aurait dû paraître en même temps que le livre. — C'est un grand ennui pour moi. Elle ne doit pas coûter grand'chose. Mais ne perdez pas de temps. J'attends par chaque courrier le manuscrit de G. sous l'adresse du *docteur Donndorff*. Il n'est pas besoin que mon nom soit sur la lettre. — Envoyez en même temps à Heideloff, quelques douzaines d'exemplaires de mon livre et ajoutez-en douze pour moi. Il faut que je les aie aussi vite que possible, parce qu'il paraîtra ici,

dans les meilleurs journaux, des articles sur mon livre qui réagiront favorablement en Allemagne. — Je ne pourrai pas dormir comme un honnête homme, sachez-le bien, aussi longtemps que la préface n'aura pas été lancée. Tâchez d'obtenir, malgré l'asservissement de la presse, que ce ne soient pas les obscurantistes seuls qui rendent compte de mon livre. — Aussitôt que vous serez délivré de votre besogne du nouvel an, il faut que j'aie mon compte; je dépense énormément d'argent; mes finances doivent être réglées, et mon budget établi pour l'année prochaine. Dites-moi sans retard la somme dont je puis disposer sur vous.

Je ne crois pas que les lettres soient ouvertes. Nos despotes n'ont pas encore besoin d'être si madrés. Écrivez-moi donc directement ou indirectement, — mais tout de suite, car je suis furieux contre vous. — G. aura reçu ma lettre, et peut-être vous aura dit un mot de mes autres travaux.

Adieu, et que le diable vous emporte ! je ne puis réellement pas dormir avant que la préface soit imprimée. Il aurait mieux valu qu'on en eût supprimé encore davantage. Que de vexations, pour une bagatelle dont il ne me revient qu'ennuis et persécu-

tions ! En moins de temps que ne m'en a coûté cette préface, j'ai écrit presque la moitié d'un livre, je veux dire une histoire de la littérature allemande depuis la décadence des Schlegel. — Le diable vous emporte ! — Votre ami.

RÉCLAMATION

« Obligé maintenant de vivre pour longtemps, peut-être même pour toujours, loin de ma patrie, j'éprouve un chagrin d'autant plus profond de tout ce qui pourrait induire le public allemand à se méprendre sur mes opinions. C'est ce qui peut avoir lieu par la publication de mon livre sur *la France*, recueil d'articles politiques écrits antérieurement pour la *Gazette d'Ausbourg*, et qui devait être précédé d'une préface complétant l'ouvrage.

» Je n'aurais jamais publié le livre sans cette préface, où je pouvais présenter dans toute leur force les opinions qui ne sont qu'indiquées dans l'ouvrage et accomplir en même temps, en me prononçant sur d'autres sujets, un grand acte de civisme. Comment dire le sentiment de dégoût dont je fus saisi en recevant par lettre une épreuve de cette préface

où je pus me convaincre qu'on en avait supprimé plus de la moitié, et, chose plus fatale encore, que ces suppressions ne défiguraient pas seulement mes paroles, mais les travertissaient en un langage servile! Je proteste préalablement ici contre toute interprétation erronée qu'on pourrait tirer de cette préface, et prie tous les journaux honnêtes de reproduire ces lignes.

« Paris, le 1er janvier 1833. »

CXXXVII

À VARNHAGEN

Paris, le 28 mars 1833.

Je ne puis toujours pas vous écrire. Aussitôt que je veux le faire, ma tête est comme prise de stupeur et mon cœur agité des mouvements les plus douloureux. Et je suis pourtant d'ordinaire si calme, si maître de moi!

Mais aussi il se passe en ce moment dans ma vie des choses qui attendriraient les pierres mêmes. Ce matin, je reçois la nouvelle de la mort de mon oncle de Geldern, à Dusseldorf, — et je le perds dans un moment où je sens plus profondément que jamais

ce malheur. Ah! cher Varnhagen, je comprends maintenant le sens de ces paroles romaines : «La vie est un combat ! » Je suis maintenant sur la brèche, et je vois les amis tomber tout autour de moi. Notre amie [1] aussi a toujours bravement combattu, et elle a bien mérité un laurier. Les larmes dans ce moment m'empêchent d'écrire. — Ah! pauvres malheureux que nous sommes, il nous faut combattre avec les pleurs dans les yeux! Quel champ de bataille que cette terre!

Aujourd'hui a paru ici, chez Heideloff, un livre de moi, en langue allemande (un travail que j'ai fait pour *l'Europe littéraire*). Je vous enverrai les deux versions. Il y a là de bons coups d'épée, et j'ai fait rudement mon métier de soldat.

Cher Varnhagen, je sais que je vous console mal. Mais personne ne peut consoler un homme, il n'y a que le temps qui y parvienne. Oui, le temps, le rusé Saturne, sait guérir toute blessure, — afin de pouvoir bientôt avec sa faux nous en faire une nouvelle dans le cœur.

Vous aurez bien compris pourquoi je ne vous ai pas écrit à la mort de Robert, et de sa femme.

1. Rahel (madame Varnhagen d'Ense) mourut le 7 mars 1833.

Adieu; écrivez-moi bientôt *rue des Petits-Augustins*, 4, *hôtel d'Espagne*. — Je souffre toujours d'une main paralysée. Koreff est mon médecin. J'ai été fort malade. Toutefois, je suis resté actif. Jusqu'à ce que je tombe moi-même, je ne laisserai pas tomber le glaive de mes mains. Je reste jusqu'alors votre ami.

CXXXVIII

A HENRI LAUBE [1]

Paris, le 8 avril 1833.

Cher nouvel ami,

Vous ne m'êtes pas tout à fait inconnu; M. Campe vous avait déjà annoncé. Votre lettre m'a été une consolation dans un moment où la mort me causait beaucoup de chagrins, et la vie de plus grands

1. L'un des écrivains dits de la Jeune Allemagne. — Emprisonné en 1834 et 1836, en Prusse, pour délit de société secrète, il fut, en 1848, député au parlement de Francfort, dont il a écrit l'histoire (il siégait au centre). Depuis lors, il a été directeur du Grand-Théâtre de Vienne. Il a écrit de nombreux romans, des drames, une histoire de la littérature allemande, dont il est question dans la correspondance de Heine, et des *Nouvelles de Voyage*, évidemment inspirées par les *Reisebilder*. Il rédigea pendant de longues années la *Gazette du monde élégant*, organe principal de la nouvelle littérature. Depuis longtemps, il n'écrit plus. — Laube est né en 1806.

encore. Ces mauvais jours m'ont empêché de vous répondre plus tôt. Je vous ai envoyé mon programme pour la littérature allemande, et, aujourd'hui seulement, j'apprends par hasard qu'il n'a pu être affranchi que jusqu'à la frontière; de sorte que, sans le vouloir, je vous coûte un port considérable. Mais j'estime que ce petit livre est remarquable. Il était nécessaire, après la mort de Gœthe, de soumettre au peuple allemand un compte de liquidation littéraire. Puisqu'une nouvelle littérature commence, ce petit livre est en même temps son programme, et, plus qu'à tout autre, c'était à moi de le tracer.

Je vous enverrai dans un mois mon portrait; dans six semaines, une autobiographie. Quant à des *Lieder*, je ne sais pas encore. Je suis surchargé d'occupations. — Ce que vous avez écrit sur moi m'intéresse fort. Envoyez-moi donc le numéro de *l'Élégante* où cela se trouve. Mon adresse est *H. H. rue des Petits-Augustins, 4, hôtel d'Espagne.* — Je ne comprends pas ce que vous me dites au sujet de poésies de moi qui doivent être dans *le Franc Parleur*. Je ne vois pas ce journal ici. Schlesinger (celui de Paris, frère du Berlinois qui

est l'éditeur du *Franc Parleur*) m'a demandé une fois, l'an dernier, quelque manuscrit, mais je ne sais plus quoi, et j'ignore si cela est arrivé à ce journal. D'ailleurs, j'étais en fort bons termes, autant qu'il m'en souvient, avec Willibald Alexis, et je lui écrirai à ce sujet, puisque M. Schlesinger n'est plus ici. Ou plutôt, écrivez-moi vous-même avec détail de quoi il s'agit; je ne sais absolument rien d'un débat littéraire relatif à tout cela, et dont vous me dites un mot. Oui, dans ce moment, j'ai tout à fait l'air sot de quelqu'un qui ne sait pas pourquoi les autres rient. — Écrivez-moi bientôt un mot d'amitié. Et, si je puis vous être ici littérairement de quelque utilité, disposez tout à fait de moi[1].

CXXXIX

AU MÊME

Paris, le 10 juillet 1833.

Mon vieil ami,

Je vous ai, en effet, traité déjà comme un ancien ami en vous laissant jusqu'ici sans réponse, et me croyant pourtant à l'abri de tout malentendu de

1. La fin de la lettre manque.

votre part. Ayez seulement patience avec moi; pour moi, je suis tout à fait content de vous. Dans ces temps fâcheux, votre appui inattendu a été pour moi un événement des plus heureux.

Vous n'avez pas idée de l'orage qui gronde tout autour de moi. J'ai ici sur les bras le juste milieu, le parti cafard, catholique, carliste, — et les espions prussiens. Mon livre sur la France a paru en français, accompagné de ma préface dans toute son intégrité. Elle a été publiée aussi en allemand chez Heideloff, et doit se trouver maintenant à Leipzig, où vous la verrez. Je vous l'enverrais si je ne craignais de vous compromettre. Prenez garde ! Ici même, on n'est pas en sûreté. Samedi dernier, plusieurs Allemands ont été arrêtés ici, et, à chaque instant, je crains moi-même de l'être.

Qui sait si ma prochaine lettre ne sera pas datée de Londres ? Je vous informe de tout cela afin de vous engager vous-même à la prudence et à la modération. Tenez-vous aussi tranquille que possible. Conservez-nous pour l'avenir l'importante citadelle de la *Gazette élégante*. Dissimulez. Ne craignez pas d'être méconnu. Moi non plus,

je ne l'ai jamais craint. La publication de la préface, dans ce moment même, au milieu de l'anxiété générale, convaincra bien le public qu'il peut à l'avenir se fier à moi, même quand je jouerai trop doucement de la flûte. Quand le moment sera venu, on m'entendra suffisamment sonner du trombone, et je m'occupe déjà à composer pour cet instrument un petit air de bravoure. — Quant à mon portrait et aux brimborions poétiques que je vous ai promis, je vous tiendrai parole très-prochainement; mais ne voulez-vous pas renvoyer le tout à l'année prochaine ? Alors, on sera peut-être plus tranquille.

Je vous remercie de toute mon âme de tout ce que vous m'avez écrit, ou avez publié d'affectueux pour moi. Soyez convaincu que je vous comprends et vous estime du fond du cœur. Vous êtes plus haut que tous les autres qui ne comprennent que le côté extérieur de la Révolution, et non point ses questions les plus profondes. Celles-ci ne concernent ni les formes, ni les personnes, ni l'établissement d'une république ou les limites d'une monarchie, mais le bien-être matériel du peuple. L'ancienne religion spiri-

tualiste a été salutaire et nécessaire aussi longtemps que la majorité des hommes a vécu dans la misère, et n'avait d'autres consolations que celles de la religion du ciel. Mais les progrès de l'industrie et des sciences économiques permettent désormais de tirer les hommes de leur misère matérielle et de les rendre heureux sur la terre... Vous me comprenez...

CXL

A VARNHAGEN

Paris, le 16 juillet 1833.

Très-cher Varnhagen,

J'espère que vous savez toujours à quelles causes il faut attribuer un long silence; aussi, je n'excuse pas le mien. — Extérieurement, tout va très-bien pour moi, mieux que jamais même; mon malaise physique a aussi été moins pénible ces derniers temps. J'ai toujours à lutter pourtant contre mon mal nerveux, bien que je sois très-occupé, — mais d'une besogne sans importance. Ma vie est devenue une véritable affaire, un maussade commerce de détail.

Je n'ai pu envoyer les lettres demandées : elles sont restées en Allemagne. J'en avais pris une seule avec moi, parce que l'un des sentiments les plus douloureux qui m'aient jamais ému s'y trouvait exprimé avec une singulière profondeur. Mon plus grand chagrin, en effet, il y a deux ans, a été de devoir quitter ma petite famille, surtout le plus jeune enfant de ma sœur. Et cependant le devoir et la prudence me conseillaient de partir. Il s'agissait pour moi ou bien de mettre bas les armes, ou bien de combattre toute ma vie; je me suis décidé pour la lutte, et vraiment ce n'a pas été à la légère. Quand la première fois j'ai mis les armes à la main, c'est que j'y ai été contraint par le dédain, par l'insolent orgueil de la naissance; — dans mon berceau se trouvait déjà ma feuille de route pour ma vie tout entière.

Un second petit volume de mon histoire littéraire paraîtra ces jours-ci, en allemand, chez Heideloff, et vous sera envoyé tout de suite, bien que vous ayez déjà lu les articles français. Je compte en écrire encore autant sur la littérature allemande, mais probablement pas dans *l'Europe*. D'abord ce journal est très-chancelant, ensuite j'y suis exposé

à trop de mauvais vouloir. La plupart de ses fondateurs sont des légitimistes, et le parti catholique y a surtout la main. Ce dernier devient chaque jour plus puissant; ses ramifications sont formidables, et il faudra que j'entreprenne encore avec cette hydre un combat effrayant. C'est pour cela que je rassemble des forces; — mais ce n'est pas moi qui commencerai.

La traduction française de mon livre sur la France a un succès général. Je suis redevable au traducteur de ce que la préface ait pu paraître dans son intégrité.

Cette préface, produit passionné de ma mauvaise humeur contre les décrets de la Diète germanique, me barre peut-être à tout jamais le retour en Allemagne; mais, d'autre part, dans la prochaine insurrection, elle me sauvera peut-être de la lanterne; car mes gracieux compatriotes ne pourront plus m'accuser d'intelligence avec la Prusse. Des gueux comme Boerne et consorts sont désormais incapables de nuire, au moins à moi.

Mon libraire de Hambourg avait fait imprimer cette préface à part, avec des intercalations étrangères. Bien que je lui eusse défendu de la ré-

pandre, il en avait envoyé quelques exemplaires en Pologne, et c'est à l'aide d'un de ces exemplaires et de l'édition française, qu'un libraire allemand, de Paris, l'a complétée et publiée pour son compte. Je vous raconte ceci pour que vous ne m'accusiez pas de plus grandes folies. — Vraiment, je n'ai point l'idée, *pour le moment,* d'agir en démagogue; je ne crois pas même à la possibilité d'une action momentanée sur les Allemands. Je me retire d'ailleurs de la politique du jour, et m'occupe surtout d'art, de religion et de philosophie.

J'ai lu la critique de Weisse, — avec un grand plaisir; car, de tous ses reproches, pas un ne m'atteint. — P... est ici, pour dettes, à Sainte-Pélagie. — J'ai de longues conférences sur la religion avec Michel Chevalier; il vous salue du plus profond de son cœur. — Je partirai dans trois semaines pour les bains. — L'année prochaine, j'irai peut-être en Orient. Les obélisques que l'on m'envoie à Paris ne me suffisent pas. — Adieu; gardez-moi toute votre amitié.

DÉCLARATION

« Après avoir toujours opposé dans ma jeunesse un imperturbable silence aux fréquentes attaques des feuilles publiques contre ma personne, on peut facilement penser qu'aujourd'hui, endurci et refroidi par l'âge viril, je suis devenu fort indifférent à ces choses, et que les intérêts généraux que je défends peuvent seuls m'engager à réfuter certains mensonges anonymes des journaux. Je déclare donc, relativement à l'article daté de Paris, et publié dans la *Gazette de Leipzig* du 12 novembre, que je n'ai jamais sollicité une place du gouvernement prussien, et que mes jugements sur la Prusse n'ont eu nullement jusqu'ici, pas

1. La *Gazette de Leipzig*, du 12 novembre 1833, contenait un article de Paris qui rapportait comment Heine avait été cruellement mystifié, par une lettre anonyme. Il était question dans cette lettre (qu'on lui avait envoyée à Boulogne, où il prenait les bains de mer) d'une mission d'officiers prussiens qui devaient venir à Paris pour lui brûler la cervelle ; sur quoi, Heine, effaré, aurait invoqué la protection du préfet de police Gisquet, et du chargé d'affaires de Prusse. C'est à cette occasion que Heine publia, dans la *Gazette d'Augsbourg*, la déclaration ci-dessus.

plus qu'ils ne l'auront dans la suite, leur point de départ dans un refus que j'aurais essuyé à cette occasion. Je déclare, en outre, que jamais la folie ne m'est venue de dire que je n'aurais qu'à me montrer en Allemagne pour y faire éclater une révolution. Je déclare fausse aussi une assertion non moins niaise : à savoir que j'ai sollicité ou voulu solliciter la protection de M. le préfet de police Gisquet, ou de Son Excellence. M. de Werther, contre les menaces d'officiers et de nobles prussiens. Je déclare que j'ai envisagé ces menaces comme des fanfaronnades, et que j'ai seulement engagé mes amis à faire en sorte avec moi que les chercheurs d'affaires prussiens, cas échéant, reçussent la satisfaction méritée. Je déclare aussi que je n'aurais point produit une lettre confirmant ces menaces, si mes adversaires n'avaient pas prétendu que cette lettre était une invention de ma part; elle sera, d'ailleurs, publiée dans mon plus prochain ouvrage, ce qui ne serait guère en place si elle ne portait pas avec elle la marque de l'authenticité et si je ne savais fort bien aussi par qui elle m'est parvenue. Quant à l'insinuation anonyme qu'on a voulu me mystifier au moyen d'une lettre

supposée, qui m'aurait été envoyée à Boulogne, ce grossier subterfuge n'a pas besoin d'explication.

» Paris, le 19 novembre 1833. »

NOTE

« L'auteur de la seconde partie du *Salon de H. Heine*, qui vient de paraître chez Hoffmann et Campe, à Hambourg, avertit le public que ce livre, écourté et remanié de leur chef par ces éditeurs, a été publié dans une forme tronquée. Les rédactions de journaux, disposées à défendre la dignité des écrivains contre l'arbitraire des libraires, sont invitées à publier ces lignes.

» Paris, le 19 mars 1835. »

CXLI

A HELMINA DE CHÉZY[1]

Paris, le 9 janvier 1835.

Avant-hier, par le froid le plus vif, j'ai voulu visiter le rossignol dans son nid du Cherche-

1. Wilhelmine de Chézy, écrivain allemand, auteur de romans, de poésies et de drames lyriques (son *Eurianthe* a été mis en musique par Weber). Elle avait épousé l'orientaliste français A.-L. de Chézy, dont elle a écrit les Mémoires. —

Midi [1]; mais il avait pris son vol. Par un froid de 99 degrés! — J'ai laissé les Varnhagen en trois volumes; je demande avec instance que l'article en question soit bientôt terminé.

Vous m'avez dit que vous possédiez Hoelty. Si c'est le cas, et que ce soit l'édition où se trouve la préface de Voss, je vous prie, chantre aux doux accords, de me prêter le livre, et, si vous l'aviez sous la main, de le remettre au porteur.

CXLII

A J. CAMPE.

Paris, le 7 avril 1835.

Cher Campe,

Je réponds aussi vite que possible à votre lettre du 1er avril. C'est surtout pour vous assurer que, dans toutes les complications qui peuvent survenir entre nous, je fais une distinction très-nette entre mes éditeurs Hoffmann et Campe, et la personne de mon ancien ami J. Campe. Quant aux susdits

Madame de Chézy, morte il y a une vingtaine d'années, a laissé un fils, Guillaume de Chézy (né en 1806), journaliste, écrivain dramatique, et romancier fécond.

1. Madame de Chézy demeurait alors rue du Cherche-Midi.

éditeurs, j'étais bien en droit de perdre patience. J'avais écrit à Hoffmann et Campe de m'envoyer ici, par la poste, un certain nombre d'exemplaires de mon second volume du *Salon*. L'ouvrage avait paru depuis deux mois, et je n'avais rien reçu. Et, à cette heure même, je n'ai pas reçu un seul exemplaire, et, quand ce volume est tombé sous mes yeux dans la librairie Heideloff et Campe, j'ai compris pourquoi. Rien qu'en feuilletant ce volume, j'ai vu partout des lacunes et des suppressions, et je n'ai rien eu de plus pressé, comme l'exigeait mon devoir d'écrivain, que de protester, dans la *Gazette d'Augsbourg*, contre cette façon d'agir. J'ai dû croire qu'on ne m'avait pas envoyé le livre, afin que je n'apprisse que tard ce scandale, et que la paresse me fît renoncer à toute réclamation. Il n'y avait aucune barre de la censure, et les passages supprimés étaient précisément ceux qui avaient pour moi le plus d'importance; ces passages, d'ailleurs, n'étaient nullement dangereux, et l'éditeur des lettres de Boerne n'avait vraiment pas de quoi s'effrayer. En général, je ne suis nullement décrié comme démagogue; j'ai donné au gouvernement des preuves de ma modération, et, dans un livre philosophique,

on peut bien laisser passer quelques boutades révolutionnaires. Un jour, après l'envoi de ma *Note*, j'ai reçu la lettre où vous m'annonciez que la censure avait rayé nombre de choses. Et pourquoi me dire cela deux mois après la publication du livre? Cela est d'autant plus blâmable que, le livre ayant plus de vingt feuilles, je devais croire qu'il ne serait point censuré. Pour le cas où le manuscrit n'aurait pas atteint vingt feuilles, je vous avais prié d'y ajouter le *Nouveau Printemps* (sauf le dernier morceau), en y joignant une note sur ce cycle de poésies déjà publié. Au lieu de cela, je vois que cette note, destinée à justifier la réimpression, n'existe pas, et qu'en outre, il manque six poésies de ce cycle... et que la dédicace elle-même a été supprimée! Eh bien, je passe sur tout cela. Mais il me vient pourtant de désagréables pensées. Je ne puis me laisser traiter comme un apprenti qui doit se taire. J'étais peut-être un petit garçon quand vous m'avez vu la première fois; mais il y a dix ans de cela, et j'ai terriblement grandi depuis lors, — dans ces quatre dernières années même. Vous n'avez pas d'idée combien je suis devenu grand. Je dépasse de toute la tête une foule d'écrivains auxquels leurs éditeurs,

qui ne sont pas même leurs amis, payent des honoraires doubles de ceux que vous me donnez. Oui, de tout petits écrivains reçoivent autant d'honoraires que moi; mais cela ne devrait pas vous induire à mettre en ligne de compte, quand il s'agit des procédés, ma grandeur réelle; car vraiment, tout comme une honnête cuisinière, j'ai toujours moins tenu au salaire qu'aux bons traitements.

Et, à cette heure encore, je n'ai pas reçu mes exemplaires du *Salon*, et j'ai dû pour mon pauvre argent en acheter un chez Heideloff!

Donc, j'étais en plein droit de publier ma note dans la *Gazette d'Augsbourg*. La maison Hoffmann et Campe est libre de répondre ce qu'elle voudra : je ne dirai plus rien là-dessus dans ce journal... Que cette histoire vous ait été désagréable, que vous soyez vexé contre moi, je le comprends et ne vous en veux pas. Cela fait plutôt honneur à votre caractère, pour lequel j'ai toujours eu de l'estime. Franchement, les passages affectueux de votre avant-dernière lettre, votre désir de rester avec moi en relations amicales, l'espoir que vous exprimez gaiement d'un prochain compérage, tout cela, le lendemain du jour où j'avais envoyé mon avis à la

Gazette d'Augsbourg, m'a fait une très-douloureuse impression. Vous pouvez en croire ma parole d'honneur : *jusqu'aujourd'hui,* j'ai laissé sans réponse les offres les plus brillantes de vos confrères. Sans cette maudite histoire des exemplaires attendus, et le dépit de la mutilation de mon livre, je vous aurais déjà fait des propositions nouvelles, je vous aurais exprimé comme toujours mes espérances et mes désirs, et dit avec certitude ce que je puis et voudrais faire dans le courant de l'été et de l'automne. Aujourd'hui même, je vous dirais là-dessus quelque chose de précis; mais toute sorte de contrariétés bourdonnent à mes oreilles. En tout cas, d'ici à huit jours, vous saurez quelque chose. — Je pense que, si vous offrez bientôt au public un nouveau livre de moi, ce sera une réparation suffisante à ses yeux. — Adieu; faites ce que vous voudrez. Mon dépit s'est évaporé, et pourtant je ne saurais blâmer ce que j'ai fait. Fiez-vous toujours à ma loyauté, et *punctum.* — Votre ami, toujours le même.

CXLIII

A AUGUSTE LEWALD [1]

Paris, le 11 avril 1835.

Comment excuser mon silence? Et vous avez encore l'amitié de me souffler cette bonne excuse que votre lettre s'est égarée! Non, je veux confesser toute la vérité, je l'ai reçue, mais dans un moment où j'étais enfoncé jusqu'au cou dans une histoire d'amour dont je ne suis point sorti encore. Depuis octobre, rien de ce qui ne s'y rattache pas immédiatement n'a pour moi la moindre importance. Je néglige tout depuis lors, je ne vois personne, et tout au plus il m'échappe un soupir quand je pense aux amis... et c'est ainsi que j'ai soupiré en pensant que vous pourriez mal interpréter mon silence; mais écrire, je n'ai pu m'y résoudre. Et voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, car les flots rosés

1. A. Lewald, polygraphe fécond, après avoir été négociant, militaire, et directeur de théâtre. Il a rédigé à Stuttgart une revue littéraire, *l'Europe*, dont Heine fut, vers ce temps, l'actif collaborateur. Cet écrivain, né à Kœnigsberg, en 1795, est proche parent de mademoiselle Fanny Lewald (aujourd'hui madame Adolphe Stahr), auteur de romans estimés.

bruissent toujours si puissamment autour de moi, et j'ai la tête si bruyamment étourdie encore du parfum des fleurs, que je suis incapable de causer raisonnablement avec vous.

Avez-vous lu le *Cantique des cantiques* du roi Salomon? Eh bien, relisez-le encore, et vous y trouverez tout ce que je n'ai pu vous dire aujourd'hui.

Attendez seulement un peu; bientôt il se fera un changement en moi, et alors, j'écrirai volontiers, selon votre désir, pour les comédiens; et mes pièces pourront certainement être jouées, pourvu qu'on ait la précaution d'annoncer sur l'affiche mes tragédies comme des comédies, et *vice versa*.

Lisez le *Cantique des cantiques* du roi Salomon; je vous rends attentif à cet homme.

CXLIV

A ROSA-MARIA ASSING [1]

La Jonchère, le 30 juin 1835.

Je viens de recevoir, ma digne amie, la lettre qui m'annonce votre arrivée à Paris. J'ai quitté cette

1. Sœur de Varnhagen d'Ense. On a d'elle un volume de poésies, publié après sa mort. — Morte en 1840.

ville depuis quelques semaines, et suis dans le voisinage de Saint-Germain, où une belle amie me donne l'hospitalité dans son château; j'y resterai encore huit jours avant de partir pour Boulogne-sur-Mer. D'ici là, je ne pourrai aller à Paris qu'une fois, mais je ne sais ni le jour ni l'heure; j'espère bien vous y trouver encore. Je serais singulièrement affligé de vous manquer. J'irai probablement jeudi: dans ce cas, ce serait bien aimable à vous de m'attendre vers une heure.

Je suis des plus avides de vous voir et de causer avec vous. Voilà un temps infini que je suis sans nouvelles directes de votre frère, mon ami si cher. Je ne lui ai jamais écrit, de crainte que mes lettres ne pussent le compromettre; car on m'a mis aussi en garde de ce côté. Ces temps absurdes avaient si désagréablement et inconfortablement dérangé toutes relations et liaisons! — Tout à vous.

CXLV

A J. CAMPE

Paris, le 2 juillet 1835.

« Avant de chanter, avant de mourir,
Il faut que le poëte vive ! »

J'ai grand besoin de ces paroles, cher ami, pour me justifier aujourd'hui. Depuis quatre mois, mon existence a été si orageusement agitée, et — depuis trois mois surtout — les vagues de la vie se sont si puissamment brisées sur ma tête, que c'est à peine si j'ai pu penser à vous, et moins encore vous écrire. Insensé! j'avais cru que l'âge de la passion avait passé, que je ne serais jamais plus entraîné dans le gouffre d'une humanité délirante, que j'étais parvenu à un repos, à une sagesse, à une modération dignes des dieux éternels, — et voici, j'ai fait rage de nouveau comme un homme. Aujourd'hui, grâce à ma force d'âme indestructible, je suis de nouveau apaisé, mes sens révoltés sont encore une fois domptés, et je vis tranquille et gai dans le château d'une belle amie, près de Saint-Germain, au milieu d'un cercle aimable de gens distingués et de personnalités remarquables.

Je crois que mon âme est enfin purifiée de toutes scories; mes vers seront désormais plus beaux, mes livres plus harmonieux. Je sais bien au moins que, dans ce moment, tout ce qui est impur et vulgaire m'inspire un véritable dégoût.

Vous ne vous étonnerez donc pas que, pour le moment du moins, maint travail interrompu reste inachevé. J'espère toutefois, cette année encore, composer et écrire beaucoup de bonnes choses, meilleures, en tout cas, que mes travaux passés. Je partirai très-prochainement pour Boulogne-sur-Mer : vous savez que cette charmante petite ville est ma meilleure chambre de travail. Il faut que j'y écrive quelque chose d'exquis, et de bienvenu au monde. Je me suis mis à l'abri des persécutions des journalistes, et, malgré les énormes dépenses que j'ai déjà faites cette année, j'espère que mon repos ne sera pas troublé par des embarras d'argent. A cet effet, je veux aujourd'hui m'entendre avec vous, et, comme vous me l'avez toujours instamment demandé, vous dire exactement ce que vous pouvez attendre de moi, ce que je désire de vous, sur quoi je cempte et sur quoi vous pouvez compter, et tout cela franchement et sans réticences, selon mon ha-

bitude. Je vous ai dit la cause de mon long silence, afin que vous ne puissiez l'attribuer à de faux motifs. Ni les libraires d'ici, comme vous le croyez à tort, ni ceux de l'étranger, qui, dans les derniers temps, depuis que mon nom est devenu européen, me tourmentent de leurs offres, ne m'ont ébranlé dans ma résolution de supporter vos piqûres les plus incommodes. Je ne me fais aucune illusion sur le caractère de messieurs vos confrères; en changeant d'éditeur, je pourrai, tout au plus, gagner un ou deux louis de plus; aucun ne m'épargnerait les ennuis habituels; bien plus, je ne ferais que me heurter contre de nouvelles contrariétés. Avec vous, je crois, j'ai passé le plus difficile : les pains d'épices[1],

1. Pendant l'été de 1826, à Hambourg, M. Campe et un autre ami de Heine, Frédéric Merckel (c'est à lui que Heine a dédié ses *Poésies de la mer du Nord*), après une longue promenade nocturne, avaient pris congé du poëte, à la porte de sa maison, sur la place Valentin; puis, se rappelant que Heine aimait les pâtisseries, ils étaient revenus; quelques instants après, avec un paquet de pain d'épices. Sa chambre était encore éclairée; mais, au moment où ils l'appelaient de la rue, la lumière s'éteignit. M. Campe sonna et remit les pains d'épices pour Heine, en disant au portier que c'était « de la part du professeur Hugo de Gœttingue. » — « Eh bien, comment avez-vous trouvé les pains d'épices? » demanda-t-il quelques jours après à Heine, en le rencontrant au pavillon d'Alster. — Comment! s'écria Heine en se frappant le front, ils venaient de vous?... Et moi qui les ai

les affiches de librairie côte à côte avec des renommées de ruisseau, les joies mal dissimulées à propos des critiques méchantes, les éternelles plaintes, les fortes éditions, les petites gausseries, — bref les julius-campéides. Si vous pouvez à l'avenir brider un peu votre naturel, faites-le, je vous en prie : ces grandes augmentations d'honoraires que vous paraissiez redouter, ne vous feront pas un cheveu gris. Je n'ai jamais songé à me faire une fortune avec ma plume ; je ne demande que d'avoir de quoi vivre. Vos lésineries ont toujours eu pour résultat de me faire accepter des occupations plus lucratives. C'était peu habile de votre part. Il me faut, cette année encore, deux mille marcs banco ; je veux les avoir, et voici comment.

Pendant mon séjour à Boulogne, je compte écrire une vingtaine de feuilles, dont vous me donnerez mille marcs; si le livre est plus ou moins fort, nous calculerons la différence. Ce sera un écrit amusant,

stupidement jetés au feu! Comme j'avais entendu crier mon nom dans la rue, et qu'on me remit le paquet au nom du professeur Hugo, j'ai cru que mes ennemis de Gœttingue, pour se venger du mauvais tour que je leur ai joué dans le *Voyage du Hartz*, m'envoyaient des bonbons empoisonnés! » — On peut croire que l'éditeur de Heine, et ses amis de Hambourg, lui rappelaient un peu trop souvent l'histoire des pains d'épices.

et pas un censeur au monde ne pourra y mordre. Quant au moment où il sera terminé, je ne peux m'engager à rien; mais je ne disposerai pas des honoraires avant que vous ayez le manuscrit.

Je vous offre, en outre, mon histoire de la poésie romantique, comprenant les deux petits volumes publiés chez Heideloff et Campe, plus six à sept feuilles environ. Vous savez que j'avais vendu ces deux volumes à ces messieurs, pour six mois seulement, quatre cents francs chacun. En juillet 1834, j'avais déjà, depuis un an et demi, le droit de réimpression, que je leur ai cédé, si je ne me trompe, pour cent louis. Mon ami Heideloff ne put se décider à accepter, à cause de l'absence du grand Napoléon[1], et celui-ci écrivit enfin qu'il ne pouvait rien publier de moi, vu les poursuites du moment de la part des gouvernements allemands, et qu'il me conseillait plutôt de faire paraître le livre chez *vous*. Le premier volume était épuisé, et, malgré la maladresse des envois en Allemagne, il ne restait qu'un certain nombre d'exemplaires du second. Tout autre aurait fait usage depuis longtemps du droit de publier une

1. Napoléon Campe, associé de Heideloff.

édition nouvelle; mais, soit parce que je n'avais pas grand besoin d'argent, soit parce que, plus tard, je me trouvai avec vous en désaccord passager, j'ai tardé jusqu'à aujourd'hui à vous offrir ce livre, pour lequel vous me donnerez aussi mille marcs banco. J'avoue que votre cousin, en me proposant de vous prendre pour éditeur, a éveillé en moi les idées les plus contradictoires. Soyez certain de ceci, c'est que le livre, dans sa forme naturelle, est un vrai manuel; chacun l'acceptera pour les honoraires ci-dessus, ne fût-ce que pour entrer en affaires avec moi. Je vous adjure, au nom du ciel, de ne pas aller vous plaindre que je vous demande trop, parce que le livre a déjà été publié une fois. Cette édition n'était que de mille exemplaires; comme je l'ai dit, il y aura six à sept feuilles de plus, et, ne fût-ce que pour *honoris causa*, l'éditeur qui publie tous mes autres écrits ne peut se passer de celui-là. Soyez convaincu que je ne vous demanderai jamais rien que d'équitable, et songez que, si vous retirez moins d'un de mes ouvrages, vous pouvez retirer d'autant plus de l'autre. Suffit; je crois pouvoir vous pronostiquer avec certitude pour mon prochain livre une vogue des plus extraordinaires; — et, si vous n'étiez pas

un babillard, je vous en dirais le titre. Maintenant, adieu; je vous ai suffisamment instruit de mes plus récents déboires, et de mon ardeur actuelle au travail, et j'espère qu'après que je vous ai ainsi exprimé à cœur ouvert mes désirs et mes vœux, vous me répondrez en ami et vous garderez bien, par quelque chicherie nouvelle, de me mettre de mauvaise humeur et de me forcer, contre mon gré, à entrer en négociation avec d'autres gens. Je compte avant tout sur votre vieille amitié.

P.-S. — Écrivez-moi sous l'adresse du comte de Breza, *rue Traversière-Saint-Honoré, hôtel de Bristol.* Il m'enverra mes lettres à Boulogne.

CXLVI

AU MÊME

Paris, le 26 juillet 1835.

Mon très-honorable ami, tout particulièrement estimable éditeur et patron, maître et seigneur, — très-cher Campe!

Pardonnez-moi de ne répondre qu'aujourd'hui à votre lettre du 9 juillet. C'est à vous la faute, car

vous savez que rien ne m'est plus désagréable que de répéter longuement ce qui a déjà été dit, et qu'alors je renvoie d'un jour à l'autre d'écrire. Et pourtant il faut que je vous écrive aujourd'hui, car votre lettre ne répond pas suffisamment à mes propositions, et je ne voudrais pas vous donner jamais l'occasion de vous plaindre d'un abandon prématuré de ma part. Si vous ne pouvez pas vous arranger du livre sur la *Littérature*, il faut, cela va de soi, que je le donne à quelque autre, et il est à prévoir que cet autre voudra aussi mon plus prochain ouvrage. Je voudrais m'épargner ce dilemme, et abréger la négociation en vous les offrant ensemble l'un et l'autre. Il y a longtemps que j'aurais pu vous donner la *Littérature;* mais j'attendais de vous proposer en même temps quelque chose de tout à fait nouveau, en vous donnant ainsi la certitude d'obtenir, avec ce second livre, un avantage plus considérable que vous n'en espérez peut-être du premier. Celui-ci (la *Littérature*) sera pourtant l'un de mes meilleurs écrits, et, dans sa nouvelle forme, grâce à *votre* savoir-faire, il prendra un nouvel essor. Vous êtes habitué, cher Campe, à publier des nouveautés, et vous ne cal-

culez jamais le succès d'un livre que d'après la première année. Je suis votre seul classique, le seul qui soit devenu un article permanent, toujours imprimable; — mais à quoi bon vous seriner toujours le vieil air que vous connaissez? Vous savez aussi bien que moi que mes écrits — n'importe lesquels — seront souvent réédités, et, je vous le demande une fois encore, agissez chrétiennement pour le nombre des exemplaires tirés. O très-cher Campe, je donnerais bien quelque chose pour que vous eussiez plus de religion! Mais la lecture de mes écrits a grandement nui à votre âme; ce sentiment délicat de confiance que vous aviez autrefois a disparu; vous ne croyez plus faire votre salut par de bonnes œuvres, c'est la matière seule qui vous agrée, vous êtes devenu un pharisien qui ne voit dans les livres que la lettre et non plus l'esprit, un sadducéen qui ne croit pas à la résurrection des livres, à des éditions à venir, un athée qui blasphème mon saint nom! — oh! faites pénitence, amendez-vous!

Je n'ai guère de temps aujourd'hui; autrement, je vous raconterais une vilaine histoire : à savoir comment, pour avoir refusé les offres d'un éditeur,

je me suis attiré des désagréments de la pire espèce. La chose est très-remarquable; peut-être vous l'écrirai-je ces jours-ci, car je sais que vous me gardez au fond beaucoup d'amitié, et que vous êtes trop honnête pour n'être pas profondément révolté de cette aventure. — Tout à vous.

CXLVII

AU COMTE EUGÈNE DE BREZA[1]

Boulogne-sur-Mer, le 30 août 1835.

Mes remercîments les plus sentis, moderne Pylade, pour ta dernière lettre. Mais, depuis lors, j'attends en vain quelques lignes de toi. Dis-moi donc, n'est-il rien arrivé qui m'intéresse? Es-tu allé quelquefois à la librairie allemande, passer en revue livres et journaux?

Je t'en prie, va donc au bureau de poste de la *rue de Beaune* (*quai Voltaire*), et informe-toi si une lettre à mon adresse qui s'est égarée (cachetée de noir, avec une tête de mort), ne se trouve pas là depuis deux mois?

1. Polonais, ami de jeunesse de Heine, qui s'était lié avec lui, pendant son séjour en Pologne, en 1822.

Je te prie, sous quelques jours, de t'enquérir encore au *carrefour de l'Odéon*. — Y a-t-il quelque chose dans la *Revue des Deux Mondes?* — Je suis bien, et reste, avec estime et dévouement, de M. le comte le très-humble serviteur.

CXLVIII

A HENRI LAUBE

Boulogne-sur-Mer, le 27 septembre 1835.

Cher Laube,

Merci, le plus cordial merci pour votre infatigable amitié. Si je vous donne rarement signe de vie, au nom du ciel ne croyez pas que ce soit indifférence. Vous êtes le seul homme en Allemagne qui m'intéresse à *tous* les points de vue : c'est pour cela que je vous écris si peu. Je me sens trop ému quand je prends la plume pour vous écrire, et je suis de ceux — vous l'aurez remarqué, à coup sûr, — qui redoutent les émotions, et, autant que possible, voudraient y échapper. Hélas ! en dépit de toutes les précautions, nous ne sommes que trop souvent saisis d'un sentiment plus fort que nous,

qui nous ôte cette clarté d'intuition et de pensée à laquelle je ne renonce qu'à grand peine. Aussitôt nos sens troublés et notre esprit ébranlé, nous ne sommes plus les compagnons des dieux. Je me suis longtemps félicité de l'être, — je puis l'avouer maintenant; je marchais dans la paix et la lumière; — mais, depuis neuf lunes, de grands orages ont grondé de nouveau, et de longues ombres se sont étendues à perte de vue autour de moi. Ceci vous expliquera mon inaction actuelle; je suis occupé encore à apaiser mon âme agitée, et, sinon à revenir au grand jour, du moins à me dégager d'une épaisse nuit.

J'ai bien reçu la lettre que vous m'avez envoyée par un homœopathe; mais, malheureusement, je n'ai pu parvenir à le voir, parce que j'étais à la campagne, près de Saint-Germain, dans le château de la plus belle, de la plus noble et de la plus spirituelle des femmes, — dont je ne suis pourtant point amoureux. Je suis condamné à n'aimer que ce qu'il y a de plus bas et de plus fou... Comprenez-vous combien cela doit tourmenter un homme fier, et de beaucoup d'esprit?

Je n'ai pas été médiocrement inquiet pendant

votre emprisonnement; votre lettre, quelque douloureusement qu'elle m'ait ému, a été un soulagement pour moi. Tout ira bien, je l'espère, quoique je craigne plus tard pour vous le destin qui s'attache aux hommes de notre espèce. Vous êtes aussi de ces gladiateurs qui ne meurent que dans l'arène.

Proprement, je vous en veux : je pense si peu volontiers à l'Allemagne, et vous êtes cause que je dois y penser, car vous y êtes, et c'est même là que je dois vous écrire! Depuis deux ans, rien de bien gai ne me vient de la patrie, et les Allemands que je rencontre à Paris m'ont préservé du mal du pays. Canailles, mendiants qui vous menacent quand on ne leur donne rien, j... f... qui parlent continuellement d'honneur et de patrie, menteurs, larrons... Mais je n'ai pas besoin de vous dire tout cela, j'ai vu par votre lettre que vous me plaigniez d'avoir affaire à ce digne personnel qui vient à moi sous le nom de compatriotes allemands. Je n'ai jamais pu donner des *poignées de main* à ces sales compagnons, et maintenant je leur refuse même la vue de ma personne.

Aujourd'hui, je suis triste et amer, je vis au bord

de l'Océan, et mes pensées en portent toujours la couleur; aujourd'hui, la mer est d'un jaune sombre, rayé de noir. — Je resterai ici encore quelque temps; si vous avez à m'écrire, adressez à M. H. H., aux soins de *M. Mangin, à Boulogne-sur-Mer.*

Je n'ai pas dans ce moment la moindre bribe de manuscrit, et je ne puis vous offrir pour l'Almanach que les quatre poésies incluses. Ce n'est malheureusement pas ce que j'ai fait de mieux. Je vous en prie, jugez-les vous-même avec un sang-froid impartial, et, si vous trouvez comme moi qu'elles ne sont pas de premier ordre, au nom du ciel ne les publiez pas. — La dernière est celle que je préfère, et peut-être protégera-t-elle les autres. Si le ton libre de ce morceau ne permet pas de l'imprimer, je demande instamment que les autres ne le soient pas.

Je n'ai jamais pu me procurer vos *Nouvelles de voyage*. Je ne connais que votre roman. J'ai pu lire, mais seulement l'année dernière, les quatre ou cinq derniers mois de la *Gazette élégante*. Cela m'a restauré. — Ici, en France, ce n'est que par hasard que je mets la main sur un journal esthétique. Y a-t-il de ce côté-là, dans ce moment, quelque chose d'in-

téressant pour moi? — Menzel[1] est vraiment un composé de populacerie et de coquinerie. — Adieu; je vous écrirai bientôt. — Votre ami.

CXLIX

A J. CAMPE

Boulogne-sur-Mer, le 11 octobre 1835.

Au plus noble citoyen de la république de Hambourg.

J'ai bien reçu en leur temps les deux lettres que

1. W. Menzel, critique et historien, acquit, depuis 1825, grâce à la feuille littéraire du *Morgenblatt*, dont il était le rédacteur, et à ses écrits sur l'histoire d'Allemagne et la littérature allemande, un renom considérable, justifié par la vivacité piquante de son talent, mais que lui firent perdre plus tard les inconséquences passionnées et partiales de sa critique. Il s'attaqua avec virulence à l'influence française et au culte de Gœthe; les mesures que prit la Diète, en 1835, contre la Jeune Allemagne, suivirent de si près les attaques de Menzel, qu'il n'y eut qu'une voix, en quelque sorte, pour en faire remonter jusqu'à lui la véritable cause; et ce qu'il y avait d'odieux dans des mesures de police prises contre des idées, et de ridicule dans la proscription de livres qui n'étaient pas écrits encore, retomba sur Menzel, nommé désormais le *Dénonciateur*, plutôt que sur la Diète elle-même. Il fut pris à partie tour à tour par Boerne, Heine, Gutzkow, Strauss, et bien d'autres encore; les écrits des deux premiers eurent un grand retentissement; mais Menzel ne se laissa pas déconcerter, et tint longtemps tête à l'orage. Depuis 1848, son influence littéraire est à peu près tombée. Cet écrivain est né en Prusse, en 1798.

vous m'avez écrites ici. Je n'ai jamais douté que, si nous le voulions, nous ne vinssions à nous entendre. Je vous ai adressé, il y a un mois par le bateau à vapeur du Havre, le manuscrit de *l'École romantique.* Je ne doute pas que vous ne l'ayez reçu, — mais c'est par négligence que je ne vous ai pas prié de m'en accuser réception sans retard. Vous aurez vu vous-même que j'ai dû écrire un fort supplément aux deux petits volumes, pour faire un tout, et pouvoir donner au livre son nouveau titre. Je suis maintenant satisfait de cet ouvrage, je crois qu'il n'y a pas une seule partie faible, et que ce livre utile, instructif, et en même temps d'un intérêt divertissant, vivra plus que son auteur et son éditeur, bien que je souhaite longue vie à tous deux. Vous aurez complété, cela va sans dire, certains passages du manuscrit que j'ai laissées en blanc pour la date de la naissance ou de la mort des écrivains. Vous aurez vu que, çà et là, j'ai fait moi-même le censeur; et je compte qu'on ne me rayera pas un mot dans tout le livre. S'il ne m'est pas possible d'être imprimé sans mutilation, je préfère renoncer à écrire en allemand. Toutefois, si vous la trouvez trop rude, vous pouvez biffer la

dernière ligne de la préface [1]. J'espère que le titre d'*École romantique* vous plaît. Quant à mon prochain livre, je n'ai pas encore de titre, et je ne sais si je ne préférerai pas le publier comme troisième partie du *Salon*. Mais nous avons du temps, et vous savez que, pour ces choses extérieures, je suis volontiers de votre avis. Bien que je sois très-appliqué, mes travaux n'avancent que lentement. J'ai fait la sottise de travailler en même temps à deux thèmes très-hétérogènes. Avant janvier, je n'aurai probablement rien de prêt, ce qui me contrarie fort. — Pour travailler sans être dérangé, je me déciderai peut-être à rester encore deux mois loin de Paris : c'est de l'héroïsme. Aujourd'hui, je tirerai sur vous la somme que vous avez depuis trois mois à ma disposition. — Je vous remercie cordialement des nouvelles que vous me donnez ; comme je ne vois aucun journal, et ne corresponds avec *personne* en Allemagne, je vous saurai toujours gré de m'écrire des choses intéressantes. Si l'on a publié quelque chose où il soit question, en bien ou en mal, de ma

1. « Je recommande à la compassion des dieux éternels, le salut de la patrie, et les pensées sans défense de ses écrivains. »

petite personne, je vous prie de me l'envoyer. — Votre ami.

CL

A HENRI LAUBE

Boulogne-sur-Mer, le 23 novembre 1835.

Très-cher Laube,

Je me hâte de répondre à votre lettre, qui m'a fait une véritable peine. Je vois combien la situation en Allemagne est peu réjouissante, et dans quels embarras et quelles inquiétudes vous êtes vous-même. Depuis trois mois et demi que j'ai quitté Paris, il ne m'est pas tombé sous les yeux un journal allemand, et, sauf quelques détails dans une lettre de mon éditeur il y a un mois, je n'ai rien appris du scandale littéraire qui a éclaté. — Je vous conjure, par tout ce que vous aimez, sinon de ne pas prendre parti dans la guerre que soutient maintenant la Jeune Allemagne, au moins de garder une neutralité prudente. — Faites une distinction exacte entre les questions politiques et religieuses. Quant aux premières, vous pouvez faire autant de concessions que vous voudrez, puisque les formes politiques et les gouvernements ne sont que des moyens : mo-

narchie ou république, institutions démocratiques ou aristocratiques, sont choses indifférentes, aussi longtemps que la lutte pour les premiers principes de la vie, pour son idée même, n'a pas eu de résultat décisif. Plus tard seulement vient la question des moyens par lesquels cette idée peut être réalisée, que ce soit monarchie ou république, aristocratie ou même absolutisme. (je n'ai aucune aversion pour ce dernier). En scindant ainsi les questions, on peut aussi calmer les scrupules de la censure; car on ne saurait empêcher la discussion des principes religieux et moraux, sans annuler la liberté protestante de pensée et de jugement : ici, l'on peut compter sur l'assentiment des philistins... Vous me comprenez; je dis le principe religieux et moral, bien que ce soit une seule et même chose. La morale n'est que la religion qui a passé dans les mœurs. Si la religion du passé est à l'état putride, la morale sentira aussi mauvais. Nous voulons une religion saine, afin que les mœurs s'assainissent aussi, et soient mieux fondées que maintenant, où elles n'ont d'autre base que l'incrédulité, et une hypocrisie vermoulue.

Vous aurez compris peut-être, sans ces indica-

tions, pourquoi je me suis toujours retranché dans le droit du protestantime, et vous aurez deviné la ruse grossière de mes ennemis qui me renvoyaient volontiers, dans la synagogue, moi l'ennemi né du déisme juif-mahométan-chrétien. Vous n'avez pas d'idée de la pitié avec laquelle j'abaisse mes yeux sur ces vers de terre. Les escamoteurs du temps actuel sont impuissants contre ceux qui connaissent le mot d'ordre de l'avenir. Je sais qui je suis. Dernièrement, un de mes amis saint-simoniens, a dit en Égypte un mot qui m'a fait rire et qui pourtant a un sens fort sérieux : c'est que j'étais le premier Père de l'Église des Allemands.

Ce Père de l'Église a pour le moment en France de la besogne jusque par-dessus la tête, et il lui est impossible d'aller défendre en Allemagne la cause du nouvel Évangile. S'il y a péril en la demeure, je prendrai pourtant mes armes de combat. Mais il est dégoûtant d'avoir justement affaire à M. Menzel. C'est un teigneux avec lequel on ne peut que se salir.

Nous attaquer maintenant! maintenant que nos adversaires ont le pied sur notre gorge, il n'y a qu'un Menzel qui en fût capable; car il n'a jamais été sérieusement notre allié, et ne s'est joint à nous

qu'après la révolution de juillet, quand il y avait à l'arrière-plan des avantages positifs... Mettez vos gants, mon très-cher, prenez une bonne canne, et châtiez-moi comme il le mérite ce sale individu, personnellement, c'est-à-dire dans son histoire personnelle qui donne tant de prise. C'est votre affaire.

J'ai à Paris pour le moment des ennuis de toute espèce qui m'absorberont bien jusqu'au printemps. Aussi ne puis-je promettre grand'chose au journal que vous ressuscitez aujourd'hui : toutefois, je donnerai volontiers mon nom, et vous pouvez imprimer les poésies que vous avez de moi. — Je n'ai pas la moindre liaison avec le reste de la Jeune Allemagne; j'apprends qu'ils ont inscrit mon nom parmi ceux des rédacteurs de la nouvelle Revue, ce à quoi je ne les ai jamais autorisés. Toutefois, ces jeunes gens trouveront toujours en moi un point d'appui, et je serais désolé qu'il y eût des froissements entre eux et vous.

Votre question, touchant mon retour possible en Allemagne, m'a serré le cœur, car je ne conviens qu'à regret que cet exil volontaire est l'un des sacrifices les plus grands que je dois faire *à la pensée.*

Revenu en Allemagne, ma position m'exposerait à tous les malentendus possibles. Je veux éviter l'apparence même de ce qui serait indigne de moi. — Je n'ai donné prise, que je sache, à aucun gouvernement; je suis resté étranger à toutes les menées du jacobinisme; la fameuse préface, que j'ai su mettre à néant chez Campe, quand elle était déjà imprimée, ne s'est répandue que plus tard par les soins de l'espion prussien Klaproth; l'ambassade le savait, de sorte qu'on ne pourrait pas même m'intenter un procès de presse tant soit peu sérieux; de tous côtés arrivent à mes oreilles des paroles amies de la part des diplomates, avec lesquels je suis à Paris sur un très-bon pied. Mais ce sont précisément là des raisons qui me détournent de ce projet de retour en Allemagne, beaucoup plus qu'elles ne m'y encouragent. — A cela s'ajoute l'irritation des jacobins allemands, à Paris, qui ne manqueraient pas, si je retournais manger dans mon pays de la choucroute allemande, de crier à la trahison. Je n'ai donné jusqu'ici aucune arme à la calomnie. Vous voyez que mon voyage à Vienne doit être pour longtemps différé. — Je retournerai dans quelques semaines à Paris. Si vous avez quelque chose à me

mander avant ce moment-là, écrivez-moi seulement ici. — Votre ami.

CLI

A J. CAMPE

Boulogne-sur-Mer, le 4 décembre 1835.

Très-cher Campe,

Cordial merci pour les amicales communications de votre lettre du 23 octobre. Depuis quatre mois, à part cette lettre, je n'ai rien appris de ce qui se passait dans la presse allemande. D'ici à trois ou quatre semaines, je serai à Paris, où je m'informerai de plus près des incidents de la guerre civile littéraire. Je sais depuis longtemps que M. Menzel est un g..., et qu'il abusera toujours de la petite puissance que le hasard a mise dans sa main, je veux dire la *Feuille littéraire*. Il a aussi parfois aboyé contre moi, mais je ne lui ai jamais accordé la gloire d'être flagellé de ma main pour l'immortalité.

J'ai fait ici de très-mauvaises affaires, surtout en fait de pêche. Nous n'avons pris que peu de poisson cette année dans la mer du Nord ; je vous souhaite d'avoir eu plus de bonheur à la chasse. Chose

singulière, l'éditeur est chasseur et l'écrivain pêcheur; — ce qui n'empêche pas ce dernier d'avoir fait souvent long feu cette année, et l'autre de n'avoir à offrir pour tout gibier que des cancres. Depuis six semaines, je suis enchifrené, et, malgré cela, j'écris deux livres à la fois. J'exerce maintenant la littérature en partie double : c'est un essai. Un des livres sera prêt ces jours-ci, je le transcrirai à Paris, et vous aurez sans doute le manuscrit vers la fin du mois prochain. Je ne sais pas encore si je le ferai paraître à part, ou comme troisième partie du *Salon;* comme il est amusant au plus haut degré, populaire, et en même temps calculé pour toutes les classes de lecteurs, je finirai peut-être par faire *remorquer* par ce volume les deux premiers tomes du *Salon.* Remarquez, sire chasseur, cette expression maritime.

Dans quelques semaines, je lèverai l'ancre et mettrai le cap sur Paris. Adressez, s'il vous plaît, lettres et paquets au *grand hôtel de Bristol, rue Traversière-Saint-Honoré.* Je compte habiter cet hiver le quartier le plus animé, et me trouver au centre même de la vie sociale. — Le 15 de ce mois, je tirerai sur vous pour la même somme que la dernière fois : cordial

merci du bon accueil fait à mes dernières traites. — N'oubliez pas d'envoyer à ma mère *l'École romantique*. — Adieu; saluez pour moi mes bonnes connaissances. J'espère que votre famille est bien. Bonne chasse; *que le bon Dieu vous prenne dans sa sainte et digne garde!*

CLII

AU MÊME

Paris, le 12 janvier 1836.

Très-cher Campe,

J'ai bien reçu vos lettres, la première adressée à l'*hôtel d'Espagne*, la seconde *rue Traversière*. Je ne suis maintenant ni à l'une ni à l'autre adresse. Je ne suis descendu que pour quelques jours *rue Traversière*, en attendant que mon nouvel appartement fût prêt. Me voilà chaudement et voluptueusement installé dans un vrai lieu de délices, *cité Bergère*, 3. Notez cette adresse.

J'ai reçu les exemplaires de *l'École romantique*, et je vous laisse à penser ce que j'ai éprouvé en voyant le livre ainsi mutilé. C'est à bon droit que vous vous excusez en disant que le livre est tombé entre les

mains du censeur au moment où les dénonciations du journal de Menzel avaient mis les autorités sur leurs gardes. Je n'ai pu à cette occasion publier une note dans les journaux, ce qui eût été pourtant nécessaire, puisque mes amis pensent que c'est moi-même qui ai effacé du livre les passages mordants...

Quant à l'article de la *Gazette de Nuremberg*, d'après lequel mes écrits seraient prohibés en Prusse, en même temps que ceux des autres écrivains de la Jeune Allemagne[1], je ne sais encore qu'en dire.

1. Le 10 décembre 1835, la Confédération germanique promulgua son arrêt contre la Jeune Allemagne, « à laquelle appartiennent nommément Henri Heine, Charles Gutzkow, Henri Laube, Ludolf Wienbarg et Théodore Mundt. » — Cette école littéraire était accusée, dans le décret de la Diète, d'attaquer la religion chrétienne, et d'ébranler les bases de l'ordre social ; les gouvernements allemands étaient sommés de procéder contre elle avec toute la rigueur qu'autoriseraient leurs législations respectives. Les autorités de la ville libre de Hambourg devaient particulièrement avoir l'œil sur la librairie Hoffmann et Campe.

Peu de temps auparavant avaient paru, dans la *Feuille littéraire* de Stuttgart, les articles de W. Menzel contre les écrivains de la Jeune Allemagne, et particulièrement Heine et Gutzkow. Cette coïncidence tourna contre Menzel les rancunes de tout le parti libéral allemand. L'épithète de *dénonciateur* resta longtemps attachée à son nom.

Parmi les trois écrivains survivants de la Jeune Allemagne, Ch. Gutzkow, est demeuré le plus considérable (et même l'un

J'attends que vous me confirmiez et m'éclaircissiez cette nouvelle. Je pense que vous ne vous laisserez pas trop facilement intimider. Je ne prends pas très-au sérieux toute cette persécution de la Jeune Allemagne. Beaucoup de caquet et peu d'effet, — vous verrez bien. Si mon nom se trouvait réellement sur une liste de proscription, je pense que l'on n'attend qu'une démarche de ma part pour me libérer de toute poursuite. On veut seulement nous humilier. Le fait inouï de proscrire des livres qui ne sont pas encore écrits ne ferait qu'ajouter le ri-

des plus considérables de toute la littérature allemande), par la hardiesse de ses vues et sa fécondité. Ses principaux ouvrages sont des romans et des pièces de théâtre. Parmi celles-ci, *Queue et Glaive*, — *le Modèle de Tartufe*, — *Uriel Acosta*; parmi ses romans, *les Chevaliers de l'esprit*, tableau de l'Allemagne après les déceptions de la révolution de 1848, — sont les principaux ouvrages de ce génie incomplet mais brillant, de cet écrivain incorrect mais disposant de ressources infinies, et d'une culture singulièrement étendue. Gutzow, né à Berlin en 1811, est atteint depuis deux ans d'une maladie grave qui l'empêche d'écrire.

Théodore Mundt, né en 1808, est mort il y a peu d'années. Il a écrit de très-nombreux ouvrages, romans, nouvelles, travaux de critique et d'histoire littéraires. De même que Gutzkow par son roman de *Wally*, il donna prise, par sa *Madone*, aux mesures de la Diète germanique. Il y prêchait quelques-unes des idées saint-simoniennes; sa femme, Clara Mundt, a écrit, au point de vue des mêmes idées, une quantité de romans, aujourd'hui oubliés.

dicule au mécontentement général, et la Prusse ne peut s'y exposer. Je ne me laisse point décontenancer, et je pense que plus on leur offre un front hardi, plus les gens se montrent maniables. L'angoisse dans le danger est ce qu'il y a de plus maladroit. Sachant n'avoir rien écrit depuis quatre ans contre les gouvernements, et rompu, ce qui est un fait notoire, avec le jacobinisme; bref, dans le sentiment d'une bonne, loyale et royale conscience, je n'aurai pas la lâcheté de désavouer des jeunes gens politiquement innocents : tout au contraire, je viens d'envoyer à la *Gazette d'Augsbourg*, qui l'a peut-être déjà imprimée à cette heure, une note où je déclare que je n'aurais nullement hésité à prendre part à la rédaction de la *Revue allemande*. Chose assez drôle, sans les derniers incidents, il ne me serait jamais venu à l'esprit d'accepter une semblable collaboration, et, jusqu'à cette heure, je n'avais pas répondu une syllabe à l'appel de Gutzkow et de Wienbarg (j'ai de plus importantes choses dans la tête). Où est maintenant Wienbarg [1]? Donnez-moi son adresse.

1. Ludolf Wienbarg, le dernier des écrivains dits de la Jeune Allemagne, auteur des *Campagnes esthétiques*, où le culte de

Si le gouvernement prussien se laissait réellement entrainer à cette folie de proscription, il me serait plus facile qu'à personne d'éluder ses décrets. Je crois écrire d'une manière assez distinguée pour pouvoir, au besoin, supprimer mon nom sur le titre de mes ouvrages. En tout cas, dans mon prochain livre, il n'y aura rien qui puisse déplaire politiquement ou religieusement, et je l'accommoderai de telle sorte qu'un censeur ne trouvera rien à y effacer. Il est vrai que cela me donnera fort à faire, et qu'il me faudra mettre de côté toute une portion de manuscrit déjà prête. Vous savez que je ne vois ici que peu de journaux, je vous prie donc de me tenir au courant.

Maintenant, adieu ! et montrons, dans ces temps difficiles, autant de sang-froid que nos ennemis. — Je suis mieux portant et plus gai que jamais, et je jouis à pleine âme de toutes les douceurs de cette saison de plaisir. Grâces soient rendues aux dieux éternels !

Gœthe apparaissait avec ferveur en même temps que Menzel ouvrait sa campagne contre le *grand païen*. Dès lors, il s'est voué surtout au journalisme, et a pris part, comme volontaire, en 1848, à la guerre des duchés contre le Danemark, guerre dont il a écrit l'histoire.

CLIII

A LA HAUTE DIÈTE DE LA CONFÉDÉRATION GERMANIQUE [1]

Messeigneurs,

Le décret que vous avez émis, dans votre trente et unième séance de 1835, me pénètre d'une affliction profonde.

A cette affliction vient se mêler, je dois l'avouer, un sentiment d'étonnement extrême. Vous m'avez accusé, jugé, condamné sans m'avoir entendu, sans que nul ait été chargé de ma défense, sans que j'aie été cité à comparaître. Ce n'est pas ainsi que procédait, en pareil cas, le Saint-Empire dont la Confédération germanique a pris la place. Le docteur Martin Luther, de glorieuse mémoire, put, avec un sauf-conduit, se présenter devant la Diète de l'Empire, et s'y défendre publiquement et en toute liberté. Loin de moi la présomption de me comparer à l'homme qui nous a conquis la liberté de discussion en matière religieuse ; mais il est naturel au disciple de se

1. Cette lettre a été publiée en français par Heine, dans le *Journal des Débats*, du 30 janvier 1836.

prévaloir de l'exemple du maître. Si vous ne daignez pas m'octroyer un sauf-conduit pour aller plaider ma cause en personne devant Vos Seigneuries, rendez-moi du moins la faculté de me défendre par la presse allemande, en levant momentanément l'interdit dont vous avez frappé mes écrits présents et à venir.

La démarche que je fais près de vous n'est pas une protestation; c'est simplement une supplique. Il m'est impossible de m'abstenir, car l'opinion publique interpréterait mon silence contre moi. Elle y verrait l'aveu des tendances coupables qu'on m'impute et le désaveu de mes écrits. Je me flatte, au contraire, qu'aussitôt que vous m'aurez permis de me défendre, il me sera aisé de démontrer péremptoirement que ma plume a été guidée, non par une pensée irréligieuse et immorale, mais par une synthèse hautement morale et religieuse, à laquelle depuis longtemps ont rendu hommage, non-seulement quelques écrivains de telle ou telle école littéraire désignée sous le nom de *Jeune Allemagne*, mais la plupart de nos plus illustres auteurs, tant poëtes que philosophes. Quelle que soit, d'ailleurs, votre décision, messeigneurs, au sujet de la présente suppli-

que, soyez persuadés que j'obéirai toujours aux lois de ma patrie.

Ne croyez pas, messeigneurs, que je songe à me prévaloir, pour vous braver, de ce que je suis hors de votre atteinte; j'honore et honorerai toujours en vous l'autorité suprême de notre chère Allemagne. La sécurité personnelle que me garantit mon séjour à l'étranger, m'est précieuse relativement à vous, en ce qu'elle doit vous être un gage de la sincérité des sentiments de considération parfaite et de profond respect que je professe pour Vos Seigneuries.

CLIV

A J. CAMPE

Paris, le 4 février 1836.

Très-cher Campe,

J'ai bien reçu votre dernière lettre par laquelle vous me communiquiez les bravades de la Diète, et je suis charmé de vous les voir accueillir avec un front serein. Toute l'affaire me semble un coup tiré en l'air pour faire peur. Mais, à tout hasard, j'ai cru nécessaire de passer doucement la main sur les vieilles perruques, et ma lettre enfantine, sucrée, et

respectueuses, n'aura pas manqué de faire bon effet. La Diète sera touchée. Chacun la traite comme un chien, et ma politesse, mes fines manières seront d'autant plus agréables. *Messeigneurs! Vos Seigneuries!* On ne lui avait pas encore offert cela. « Voyez, dira-t-elle, c'est pourtant un homme qui a des sentiments humains, qui ne nous traite pas comme des chiens! Et c'est ce noble écrivain que nous avons voulu poursuivre! Nous l'avons déclaré irréligieux et immoral! » — Et trente-six mouchoirs de poche seront baignés de larmes confédérées.

La Prusse aussi semble revenir à la raison, et la représentante de l'intelligence s'aperçoit du parfait ridicule qu'elle s'attire en proscrivant des livres qui ne sont pas encore écrits. Je n'attends pas encore de Berlin l'ordre de l'Aigle rouge, mais une sage prudence.

Il reste maintenant à publier un livre tout ensemble aimable et des plus intéressants, et qui ne touche ni à la politique ni à la religion. Pourrez-vous imprimer ce livre maintenant, et *avec mon nom?* Croyez-vous que l'innocence de son contenu le protége contre l'interdit de la Diète, et l'ordonnance de police prussienne? Ou bien n'osez-vous

pas hasarder mon nom? Voulez-vous mettre simplement le titre : *Salon, troisième partie?*

Je crois qu'il serait fort opportun, pour les publications suivantes, de montrer au public que les menaces ne sont point suivies d'effet, et qu'on pourrait ainsi imprimer bientôt, avec le nom de l'auteur, quelque chose de plus épicé. Si on ne le fait pas maintenant, plus tard ce sera peut-être impossible. Prendre un nouveau nom a aussi ses inconvénients; c'est une concession humiliante. En ce cas, j'aurais recours à celui de ma mère; mais, comme il sonne un peu plus aristocratiquement, cela pourrait être interprété de la manière la plus désagréable[1]. J'attends là-dessus une prompte réponse. Je crois que Julius Campe donnera au monde le spectacle d'un livre publié sous mon nom, comme s'il ne s'était rien passé. Ajourner la publication ne serait point habile non plus; je crois que le public, précisément aujourd'hui, attend un livre de moi, et sera charmé de voir que nous n'avons pas la peur dans nos culottes. — Je suis content de mon livre, bien qu'il ait perdu beaucoup par l'exclusion de

1. La mère de Heine était née *de Geldern.*

tout ce qui touchait à la religion et à la politique. — Votre ami.

CLV

AU MÊME

Paris, le 8 mars 1836.

Je vous ai envoyé un paquet dont vous avez sans doute aujourd'hui déjà lu le contenu. C'est le manuscrit du livre qui doit paraître maintenant. Selon votre désir, je veux lui donner un titre particulier. Comment trouvez-vous celui-ci : *le Livre pacifique?* S'il ne vous va pas, nous pourrions l'intituler : *Contes*. Il a trois parties :

1° *Les Esprits élémentaires*, — remaniement libre d'un morceau de mon livre français sur l'Allemagne; tout ce qui était politique et antireligieux a été jeté par-dessus bord, et l'ensemble est intéressant.

2° Première partie des *Nuits florentines*, où vous verrez que je n'oublie pas les trois tours [1].

3° *Seconde Nuit florentine*.

Imprimer le livre aussi richement que possible,

1. Armes de la ville de Hambourg.

afin qu'il dépasse les vingt feuilles; si vous ne croyez pas qu'il y arrive, dites-le-moi tout de suite, et j'ajouterai quelque chose encore à une préface que je vous enverrai sitôt votre réponse reçue.

Mais l'essentiel est que ce livre ne soit soumis à aucune censure, et, moins qu'à toute autre, à la censure prussienne. Je ne me soumettrai jamais à celle-ci pour pouvoir publier un ouvrage : c'est une vente indirecte; ce gouvernement ladre veut m'acheter avec mon propre argent, avec les honoraires de mon éditeur. Ceci est affaire d'honneur. Si donc vous ne pouvez imprimer le livre sans qu'il passe à la censure, qu'il reste inédit; mais, si vous êtes persuadé qu'il n'a pas besoin de cette ignoble précaution, faites-le mettre immédiatement sous presse : alors, il pourra paraître dans cinq ou six semaines.

Il faut que je laisse maintenant au fond de mon bureau mes travaux les plus importants, et pourtant l'argent me manque. N'est-ce pas assez de sacrifices? Vous voyez que mon servilisme n'est pas d'une dangereuse espèce?

CLVI

AU MÊME

Paris, le 14 mars 1836.

Très-cher Campe,

Je vous avise par ces lignes d'une somme dont j'ai disposé sur vous. En m'en référant à ma dernière, où je vous annonçais que je préfère, en tout cas, ne rien publier plutôt que de me soumettre bassement à la censure prussienne, je vous prie de ne pas accepter ma traite d'aujourd'hui, au cas où vous ne pourriez imprimer qu'avec le bon plaisir des censeurs prussiens. Les Prussiens ont écrit ici, à la *Revue des Deux Mondes*, qu'elle serait interdite en Allemagne si elle renfermait quelque chose de moi qui ne fût pas dans leur sens; ils cherchent encore par d'autres petitesses à me contrecarrer dans mon activité littéraire; ce qu'ils veulent, c'est ou me ruiner, ou faire de moi un coquin : pour ce qui est du coquin, ils n'y parviendront pas.

Je vous réitère donc ma demande de ne pas accepter ma traite si vous ne pouvez pas imprimer mon livre aux conditions indiquées; autrement,

vous seriez à découvert avec moi, ce que ma position critique en ce moment ne me permet pas d'accepter.

Vous pouvez maintenant m'envoyer les livres par le bateau à vapeur; ajoutez-y les deux volumes du *Salon;* car j'ai besoin des poésies qui s'y trouvent, pour préparer l'édition nouvelle du *Livre des chants;* mais je renoncerais à cette édition, ainsi qu'à la troisième des *Reisebilder*, au cas où la censure prussienne voudrait s'en mêler. Je représente en ce moment le dernier lambeau de la liberté intellectuelle en Allemagne.

Lisez dans la *Quarterly Review* la critique de mon *Allemagne;* vous ne pourrez douter que la persécution contre moi ne soit concertée. Adieu. Votre ami.

CLVII

AU MÊME

Paris, le 22 mars 1836.

Cher Campe,

Votre lettre du 15, que j'ai trouvée chez moi cette nuit, m'a consterné. Une chose pourtant reste claire pour moi : je ne trahirai point pour la Prusse la

presse allemande, je ne vendrai pas mon honneur pour les honoraires d'un livre, je ne laisserai pas s'attacher la moindre tâche à mon nom resté pur et beau jusqu'ici, je ne me soumettrai pas à la censure prussienne! Et vous qui, dans votre avant-dernière lettre, m'accusiez de céder trop humblement, vous pourriez me conseiller une telle honte? Le contraste de cette lettre avec la suivante est inexplicable. J'ai fait ce que pouvait faire un homme dont la conscience est nette; je ne ferai pas davantage : je veux garder pure ma conscience.

Je vous avais offert d'imprimer le livre sous un nom supposé. J'avais pris cette idée dans la lettre d'un libraire qui s'offrait à publier sous ce nom nouveau, mais destiné à devenir célèbre dans les vingt-quatre heures, une série de mes écrits, quels que fussent les honoraires que je pusse lui demander! Pour rien au monde, en vérité, je n'aurais accepté cette offre, et vous me sacrifiez!

Je ne veux rien faire. Le livre, si vous ne l'imprimez pas, restera à l'état de manuscrit, et, quelque dur que cela soit pour moi, je me passerai des honoraires que j'avais déjà inscrits dans mon budget.

Dégoutante année, année prussienne !

D'ailleurs, je vous confirme ma dernière lettre, où je vous disais expressément que vous ne deviez point accepter ma traite, dans le cas où vous ne pourriez imprimer mon livre qu'avec l'agrément de la censure prussienne. Et moi, pauvrissime, qui pensais déjà à vous faire l'agréable surprise d'une traite nouvelle, car je suis dans une disette d'argent dont vous n'avez pas d'idée ! Mais en aucun cas je ne veux être maintenant votre débiteur, puisque j'ignore jusqu'à quel point la réaction de la peur fait rage dans dans votre âme.

Je suis malade de chagrin. Je vois bien que le parti des modérés est aussi un parti battu. Je veux... Je ne sais vraiment pas encore ce que je ferai ! Mais tout d'abord, je sauvegarderai mon honneur. Ici pas de plaisanteries, Campe, et j'espère avoir bientôt mon manuscrit. Jusque-là, je ne dormirai pas. Votre ami.

CLVIII

A HENRI LAUBE

Paris, le 31 mars 1836.

Très cher Laube,

Au nom du ciel, n'allez pas croire que je pense rarement à vous. Mais écrire m'est plus pénible que vous ne pensez.

Combien j'envie votre solitude [1], moi qui suis condamné à vivre dans le plus grand tourbillon, et qui n'ai pas le temps de respirer au milieu des nécessités criantes de chaque jour, et qui suis surmené comme un taureau (j'allais dire comme un chien) poursuivi par une meute! Comme je soupire après une honnête forteresse allemande où une sentinelle se tiendra devant ma porte, ne laissant entrer personne, ni ma maîtresse ni mes autres tourments! Oh! quelle soif ardente de repos!

J'ai reçu par M. Savoye (que je n'aime pas) [2] votre

1. Cette solitude était celle de la prison. Laube avait été condamné à une détention de plusieurs mois, à la suite des mesures prises contre la Jeune Allemagne. Il s'était marié, dans cette même année 1836, et sa femme voulut partager sa prison.

2. Démocrate et littérateur allemand, né en 1808. Réfugié et

dernière lettre. Ce que vous me dites de votre *Histoire de la littérature* (voilà bien longtemps que j'en entends parler) me fait plaisir. Vous avez raison, nous devons nous défendre vigoureusement, et, pour ma part, j'entonnerai bientôt un grand air satirique. Toutefois, les rassemblements de nos ennemis ne me donnent pas la moindre crainte; les uns après les autres, ils couleront à fond. Voyez où en sont Menzel, Tieck et consorts? Nous vivons. C'est chose triste que les scissions entre alliés. J'aime tout à fait Mundt et Gutzkow; mais je ne pourrais avoir avec eux comme avec vous une liaison sans nuages, vous êtes le seul avec qui je sympathise complétement, et me trouve dans la plus parfaite harmonie. Voilà Gutzkow et Mundt qui se chicanent. Le premier est un *mauvais coucheur*, — mais le plus fort des deux.

Je veux vous faire une proposition. Envoyez-moi (si vous croyez être bientôt prêt) une copie de votre *Histoire de la littérature*[1], lisible, écrite si possible en

naturalisé en France, depuis 1830; il fut, en 1848, chargé d'affaires de la République, à Francfort, et membre de l'Assemblé législative française, où il siégea parmi les montagnards.

1. *Histoire de la Littérature allemande*, par H. Laube. Ce ouvrage (livre de tendance, au premier chef) n'a pas été traduit,

lettres *latines*; je la ferai traduire *sous mes yeux* à Paris, de manière que l'ouvrage puisse paraître en même temps en Allemagne et en France. Cela vous va-t-il? Le livre acquerrait ainsi une importance européenne, et atteindrait mieux son but. Je veillerais à ce qu'il fût traduit de main de maître (la plupart des translateurs d'ici sont des gâcheurs), et je ferais tambouriner comme il faut l'édition française dans les journaux de Paris. Mon adresse est *rue Cadet*, 18. Votre ami.

CLIX

A AUG. LEWALD

Coudry, près le Plessis, route de Fontainebleau, le 3 mai 1836.

Depuis hier à midi, je suis à la campagne et je jouis du doux mois de mai!... Il est tombé, en effet, ce matin, une douce neige, et les doigts me tremblent de froid. Nous sommes assis, Mathilde et moi, devant une grande cheminée où elle travaille à mes chemises neuves; le feu ne s'empresse pas de brûler, et ne trahit sa présence que par une agréable fu-

que je sache, comme le projetait Heine, et n'a paru qu'en allemand.

mée. — J'ai vécu, ces derniers temps, très-agréablement à Paris, et Mathilde égaye ma vie par l'invariable variabilité de son humeur; il est bien rare que je songe à m'empoisonner ou à m'asphyxier; il est probable que nous nous ferons mourir d'une autre manière, qui sait? par une lecture où l'on meurt d'ennui.

M. N*** lui avait dit tant de choses glorieuses sur mes écrits, qu'elle n'a pas eu de repos que je ne sois allé chez Renduel[1], lui chercher l'édition française des *Reisebilder*. A peine en avait-elle lu une page, qu'elle devint pâle comme la mort, et, toute tremblante, me pria au nom de Dieu de fermer le livre. Elle était précisément tombée sur un passage amoureux, et, jalouse comme elle l'est, elle ne veut pas même qu'avant son avénement j'aie pu prêter serment de fidélité à un autre régime; il me fallut lui promettre qu'à l'avenir je n'adresserais pas un mot d'amour à des figures idéales de mon invention.

Je vous remercie du fond du cœur de toutes les peines que vous vous donnez pour moi. Mes finances, grâce aux misérables circonstances du temps

1. Premier éditeur français de Heine.

sont dans un état assez triste pour que je sois reconnaissant de tout ce qui sera fait de ce côté là!

(En ce moment arrive une vieille paysanne qui doit me raser. Je tremble devant son couteau! — Priez pour moi, mon ami!)

Je suis rasé, mais comment! et au prix de quelles souffrances! Que ne doit pas souffrir un poëte dans ce rude monde! surtout quand il ne sait pas se raser lui-même! Il faut que je fasse enfin mon apprentissage. Mes bottes ont aussi une odeur horrible; au lieu de cirage, on les a enduites de saindoux. O délices de la campagne! Quel contraste avec Paris, où, avant-hier encore, j'entendais pour la dixième fois le chef-d'œuvre de Giacomo[1]! Levasseur crie toujours comme un onagre. Quel chef-d'œuvre! Je ne pourrai jamais le louer assez. Quel chef-d'œuvre!

Je vous demande instamment de poursuivre la grande entreprise de publication dont nous avons parlé. Je ne serai pas toujours en si mauvais termes avec les gouvernements allemands; ils s'apercevront à la fin qu'ils me font positivement tort; que, sans

1. *Robert le Diable*, de Meyerbeer.

enquête et sans jugement, ils touchent à ma pauvre propriété, et sont directement cause que certaines gens me détroussent sans merci.

J'ai jeté au feu un long mémoire, et écrit à la place une apologie que la *Gazette d'Augsbourg* publiera, je l'espère.[1] J'ai dû sauvegarder ainsi ma dignité et mon honneur. Je n'ai aucunes relations avec l'Allemagne; quand il y aura dans les journaux quelque chose de relatif à mes intérêts réels, je vous prie de m'en donner avis. Je ne lis plus même la *Gazette d'Augsbourg*, ni le *Morgenblatt*.

J'espère que cette dernière feuille commence à publier ma seconde *Nuit florentine* : elle a paru dimanche, en français, dans la *Revue*. Vous verrez en la lisant qu'au besoin, — quand la politique et la religion me sont interdites, — je pourrais gagner ma vie en écrivant des Nouvelles. A vrai dire, cela ne m'amuserait guère, et j'y trouve peu de charme.

1. Cet article de Heine ne fut pas publié, et la *Gazette d'Augsbourg* se contenta d'en indiquer sommairement le but, qui était de faire connaître les motifs qu'avait l'écrivain de ne pas se soumettre à la censure prussienne, et qui n'étaient ni une idée de résistance politique, ni un caprice. Il avait tenté dans cette note de discuter le décret de la Diète, et les mesures du gouvernement prussien, — et c'est précisément là ce qui en empêcha la publication.

Mais il faut se mettre à tout dans les mauvais jours.

Mignet ne m'a pas encore envoyé la préface. Impossible de compter sur les Français, même les plus solides. Votre départ de Paris a été pour moi une perte sensible.

CLX

A J. CAMPE

Coudry, le 28 juillet 1836.

Je n'avais réellement rien à répondre à votre lettre du 20 mai. — Je n'ai appris que par celle du 11 juillet que mon livre était enfin sous presse; il est sans doute complétement imprimé à l'heure qu'il est... Je n'ai absolument rien compris à tout ce que vous me dites relativement aux tracasseries de la censure. Si le livre dépasse vingt feuilles, la censure n'a rien à y voir; autrement, qu'importe si le manuscrit n'atteint pas les vingt feuilles? — Me voici à dix lieues de Paris, à la campagne, au sein d'une solitude profonde, dans un repos d'âme favorable à la production, et que je suis décidé à ne pas troubler; — sans cela, je vous détaillerais tous les chagrins et les embarras qui me sont survenus pré-

cisément à cause de vous, et de votre manière de procéder avec mes derniers écrits. Vous m'avez causé beaucoup de traverses et de soucis ; — mais je vous écrirai tout cela de Paris, et, en tout cas, de Boulogne, où je compte me rendre encore cette année. Je suis si fatigué de travail, que je languis plus que jamais après la mer. Aujourd'hui, je me hâte de tirer sur vous afin que la remise me trouve encore à Paris.

Vous m'obligeriez beaucoup en m'envoyant les deux livres où Gutzkow a parlé contre Menzel. Adressez-les à *Hermann Heine*, chez MM. Albrecht et Cᵉ, au Havre. Où que je sois, mon cousin me les enverra. J'ai de grands projets de voyage ; je suis resté trop longtemps enterré à Paris, et il faut que je voie beaucoup de choses. Je suis très-fatigué et desséché par le travail, je veux me retremper par de longs voyages.

Excusez-moi auprès du docteur Schiff, de ne lui avoir pas écrit. La mort de Carrel me dispense de répondre. Je n'avais aucune relation avec lui. Même il m'était hostile, à cause de mes principes monarchiques ; tous les républicains m'en veulent pour cela, — et, chose assez amusante, mes gra-

cieux roitelets allemands, souverainement bornés, me poursuivent pour mes principes dangereux. D'ailleurs, il faut que je vous le dise, puisqu'on me l'affirme du haut en bas, c'est la maison Hoffmann et Ce, qui est cause de la sévérité dont on use avec moi. Il faudra que vous me donniez bientôt un nom fictif de librairie pour les titres de mes écrits (mais pas Brunet[1] au nom du ciel!...) Mais je ne saurais écrire davantage aujourd'hui. Adieu; soyez heureux et comptez sur ma plus loyale amitié.

CLXI

AU MÊME

Amiens, le 1er septembre 1836.

Très-cher Campe,

Je suis dans ce moment comme un chien aux abois; des événements imprévus et des plus pénibles m'assiégent de toutes parts, et tous mes intérêts littéraires en souffrent. Je suis arrivé cette nuit à Amiens, et partirai dans la journée pour Paris, d'où je vous écrirai aussitôt. J'y suis déjà allé la semaine

1. Plusieurs volumes des *Lettres de Paris*, de Boerne, avaient été publiés sous le nom de ce libraire imaginaire.

dernière, mais sans avoir le temps de faire autre chose que de m'entendre avec mon banquier pour régler ma caisse de voyage; et, comme je ne voulais rien rester devoir à personne, j'ai encore tiré une petite somme sur vous. Vous voyez que je ne vous oublie pas, et, quand je *tire* sur vous, le bon à *tirer* pour l'imprimerie n'est pas loin. J'ai reçu les deux premières feuilles de la troisième partie du *Salon*. Je suis dans le plus terrible embarras pour compléter ce volume, non pas que je manque de manuscrits (la copie s'accumule, au contraire, chez moi jusqu'à me mettre dans la plus agréable aisance) : — mais la peur de la censure fait de moi le plus infortuné des écrivains. Les plus innocentes choses ne sont-elles pas dangereuses maintenant? Trois fois j'ai écrit jusqu'à plus de moitié la préface du *Salon*, et trois fois je l'ai détruite : à quoi bon écrire si l'on ne m'imprime pas? Je songe à quelque moyen extraordinaire de m'entendre là-dessus avec le public. Je suis précisément à l'âge où les doigts d'un écrivain sont encore agiles. Je n'ai jamais fait de la littérature un métier; c'est pour cela que je publie peu; mais ce peu est bon, et je crois avoir le droit d'être jugé en conséquence.

CLXII

AU MÊME

Marseille, le 7 octobre 1836.

Très-cher Campe,

Sacrifiez un coq à Esculape! J'étais aux portes de l'empire des morts, mais les dieux éternels, par une grâce signalée, m'ont laissé encore pour quelque temps en vie. En vous écrivant d'Amiens, je sentais déjà le germe de la maladie qui m'a atteint à peine arrivé à Paris; c'était une épouvantable jaunisse, avec accompagnement de choléra ou de toute autre maladie fabuleusement horrible. Huit jours de suite, je n'ai ni mangé ni dormi; rien que crampes et vomissements. On m'a donc envoyé ici, à Marseille, où je suis arrivé avant-hier, assez bien, mais les nerfs très-irrités : j'ai peine à tenir ma plume. Je ne resterai ici que quelques jours : le tapage de cette ville maritime et trafiquante agit péniblement sur moi. Marseille, c'est Hambourg traduite en français, et je ne puis supporter Hambourg, même dans la meilleure des traductions.

Je regrette profondément que ce nouveau mal-

heur amène à sa suite un retard, et le plus inattendu, pour le troisième volume du *Salon*. Je voulais, de Paris, vous envoyer de la copie, et j'étais parfaitement sûr, même dans le cas où du vieux manuscrit n'eût pas été votre affaire, d'en pouvoir écrire en peu de jours quelques pages de nouveau. En effet, par ce temps de censure furibonde qui s'en prend à mes pensées les plus innocentes, je ne puis imprimer que de purs travaux de fantaisie, et malheureusement je n'ai rien de prêt en ce genre. Mais, les plus prochains jours de soleil, aussitôt que quelques rayons de santé pénétreront dans mon âme, j'écrirai les feuilles nécessaires pour compléter le volume, et je vous demande de patienter jusque-là. — En vérité, je suis innocent de ces retards; et peu s'en est fallu que tous mes travaux d'écrivain n'aient pris fin avant le temps. Pardonnez-moi d'avoir pensé d'abord à ma vie, puis au *Salon*. Je vous écrirai dans huit jours.

CLXIII

AU MÊME

Je vous écris, bien cher Campe, de l'ancienne capitale de la Provence, d'Aix, où je me trouve aujourd'hui, en route pour Paris ; il m'est impossible, comme j'en avais fait le plan, d'hiverner ici ; les médecins du pays ne valent rien ; mon médecin de Paris est le seul en qui j'aie confiance. Je passerai un mauvais hiver, parce que je n'ai pu prendre les bains de mer cette année ; j'avais encore à Marseille un reste de jaunisse, et ce n'est qu'à présent que j'en suis tout à fait débarrassé. Ci-jointe la conclusion du livre qui fait suite sans interruption, et séparée seulement par quelques astérisques, aux *Esprits élémentaires*. Le volume sera assez fort, parce que je veux y ajouter encore une préface de quelques feuilles... Vous voyez que, même dans un voyage où la santé est mon premier but, je n'oublie pas de satisfaire à mes engagements. Soyez tranquille, vous aurez bientôt la préface. — Non loin de ma fenêtre est la statue du roi René, qui n'avait jamais un sou vaillant, et était toujours dans la débine comm

moi. Adieu; je vous dirai dans huit jours quand vous recevrez la préface. Dans quinze jours, ou trois semaines au plus, je serai à Paris, maudissant ce voyage inutile. La seule pensée que je n'ai pu prendre les bains de mer cette année me rend malheureux. — Votre ami.

Aix, le 5 novembre 1836.

CLXIV

A AUG. LEWALD

Aix, le 5 novembre 1836.

Cette lettre vous arrive d'Aix, ancienne résidence des comtes de Provence, très-remarquable à cause de toute sorte d'événements historiques qui s'y sont passés. J'y suis depuis huit jours, après avoir naufragé dans le port de Marseille en partant pour l'Italie. Il y a trois semaines, je voulais me rendre sur la côte d'Espagne, et il se fit une voie d'eau dans le navire. Il est écrit là-haut que je passerai cet hiver à Paris; ce qui me contrarie beaucoup, car j'ai souffert il y a quelque temps de la jaunisse, et ma santé demande un climat plus doux. Sur la Seine aussi, j'ai été récemment en danger de périr:

le bateau à vapeur toucha; les dames sur le pont criaient comme des possédées, mais je les calmai en disant : « Ne craignez rien, mesdames, nous sommes tous sous la protection de la loi ! » — Et comment oserais-je périr avant d'avoir reçu, de la Diète germanique, une réponse à ma requête? La simple politesse exige que je reste encore en vie.

Très-cher ami, j'ai été fort malade, et pas du tout d'un mal imaginaire, selon ma coutume, mais fort réel. C'est pourquoi je n'ai pu tenir ma promesse. Mais venez à Paris pour le carnaval, et je vous expliquerai tout. Dans quinze jours ou trois semaines, j'y serai. Je ne vois et n'entends rien d'Allemagne, et l'on pourrait me tuer là-bas, que je n'en saurais rien. Je n'ai pas prononcé un mot d'allemand depuis trois mois !

CLXV

A M. MOSER

Avignon, le 8 novembre 1836.

Bien que le sujet de ma lettre ne soit rien moins que gai, auras-tu pourtant du plaisir à la recevoir? Comprendras-tu que ces lignes sont la preuve la plus forte que je puisse te donner de ma confiance

et de mon amitié? Y verras-tu même le témoignage d'un sentiment grand? Je le crois, et c'est pour cela que je t'écris, le cœur attristé, oui, mais sans hésitation, et même avec une joie mélancolique de me retrouver enfin avec toi, t'écrivant une vraie lettre, aujourd'hui que ma souveraine maîtresse, la déesse de la paresse, ne saurait m'en empêcher. Il est vrai que j'ai pensé bien souvent à toi; et, lorsque (il n'y a pas longtemps), à Paris, malade à la mort, dans une nuit de fièvre, d'insomnie, je passais en revue les amis auxquels je pourrais remettre avec confiance, l'exécution d'une volonté dernière, je trouvai que je n'en avais que deux semblables au monde: toi et peut-être mon frère Max. Et voilà pourquoi je reviens à toi, et comment l'ami négligé pendant des années reçoit aujourd'hui une lettre où je lui demande de l'argent.

Par suite d'un événement des plus tragiques, éloigné du peu de ressources qui me restent après avoir été honteusement volé par gouvernements et particuliers, je me trouve dans un embarras d'argent dont tu ne peux te faire aucune idée. Je t'aime trop pour t'affliger du récit de ce qui m'arrive, et, si tu n'étais pas en état d'accueillir ma demande, je

ne veux pas te causer un double chagrin. Tu peux me rendre maintenant, — dans le moment le plus douloureux de ma vie, — un service important en me prêtant quatre cents thalers. C'est tout ce que je veux te dire aujourd'hui. Si tu peux te passer de cette somme, envoie-la-moi en une traite sur Paris, et adresse ta lettre à H. H., *cité Bergère*, 4; on me l'enverra tout de suite. Quant à ma solvabilité, je dois te dire que ma situation est si mauvaise, qu'il n'y a dans ce moment qu'un fou ou un ami capable de me prêter de l'argent. Il n'y a pas longtemps que je me suis brouillé à mort avec mon oncle le millionnaire; je ne pouvais plus supporter ses dédains. Mes amis de France, avec leur aimable légèreté, m'ont fait perdre beaucoup d'argent. D'autres m'ont exploité. En Allemagne, je ne puis imprimer à cette heure que des poésies à l'eau de rose, ou des contes innocents, et pourtant j'ai dans mon bureau de tout autres choses. Sans accusation ni jugement, on a confisqué en quelque sorte ma plume, violant ainsi, par un vol éhonté, les droits de la propriété la plus incontestable, la propriété littéraire. Mais ces gens-là ne sont parvenus à me ruiner que financièrement.

Je ne sais pas, cher Moser, si je suis encore pour toi ce que je fus jadis; je sais seulement que je n'ai rien perdu de ma valeur réelle. S'il en était autrement, je ne serais pas aujourd'hui dans cette cruelle détresse, ou du moins aurais-je recours à de tout autres gens que toi. Ne crois pas à ce que l'on dit de moi; ne me juge que sur des faits. Ne prête foi à aucun écrit qui ne porte pas mon nom. Je suis attaqué, calomnié par chrétiens et juifs en même temps; ceux-ci ne peuvent me pardonner de ne pas tirer l'épée pour leur émancipation dans les pays de Baden, Nassau, et autres États microscopiques. Oh! les myopes! Ce n'est qu'aux portes de Rome qu'on peut défendre Carthage. Et toi aussi, t'es-tu mépris sur moi?

Je t'écris ces lignes d'Avignon, l'ancienne résidence des papes, et de la muse de Pétrarque; j'aime aussi peu celui-ci que ceux-là; je hais le mensonge chrétien dans la poésie tout autant que dans la vie. Adieu; viens en aide à ton ami!

CLXVI

A AUG. LEWALD

Lyon, le 21 novembre 1836.

J'attends avec la plus vive impatience des nouvelles du pays ; je vous en prie, écrivez-moi bientôt, d'autant plus que je ne sais pas combien de temps je resterai à Paris. Je crains presque de devoir y séjourner jusqu'au printemps, parce que Mathilde se désole, et que, par faiblesse, je me laisse volontiers endoctriner. Mais l'Espagne ne me sort pas de la tête, et quelque chose m'attire irrésistiblement vers Madrid. Il faut que je lise un jour *Don Quichotte* dans la Manche. D'ailleurs, j'espère m'y perfectionner dans la construction des assonances.

Quand vous verrez le baron Cotta, rappelez-moi très-affectueusement à son souvenir ; j'ai en lui la plus grande confiance, et j'estime que c'est un grand bonheur pour nous tous qu'il continue si dignement son père. Je compte, d'ailleurs, lui écrire bientôt de Paris, dans le cas où je me déciderais à y rester. Ce n'est pas ma faute, mais celle de malheureuses cir-

constances politiques et dramatiques, si je ne l'ai pas fait dans ces derniers temps.

CLXVII

AU MÊME

Paris, le 13 décembre 1836.

Mathilde vous salue de tout son cœur. Pendant mon absence, elle a passé son temps de veuvage chez sa mère. J'ai appris comme on l'a calomniée en Allemagne; la manière dont on s'y est pris pour cela fait le plus grand honneur au peuple allemand. Je n'ai jamais désespéré de ma patrie. Nous sommes un grand peuple; nous ne criblons pas nos ennemis d'épigrammes mordantes, nous leur jetons à la tête les saletés les plus allemandes.

CLXVIII

A J. CAMPE

Paris, le 20 décembre 1836.

Ce n'est vraiment pas ma faute, très-cher Campe, si je mets, cette année, votre patience à une rude épreuve. Vous ne recevrez que dans huit jours la

grande préface complétant le volume. Je suis arrivé malade de Lyon; les plus pénibles affaires m'ont tout de suite accaparé, et puis, dans la situation que vous m'avez faite, écrire est pour moi un infernal tourment. Je dis *vous*, car, tandis qu'on m'assure de toute part que l'irritation des gouvernements s'est calmée, et qu'on imprime de nouveau en Allemagne des choses assez fortes, vous avez trouvé bon de soumettre à la censure même ce que j'écris de plus innocent... Mon Dieu! je ne sais pas pourquoi c'est moi précisément que vous avez choisi pour bouc émissaire, et que vous sacrifiez à la colère des dieux assis sur les trônes d'Allemagne. De tous côtés, des hommes même les plus haut placés, m'arrive l'assurance que c'est plutôt pour les péchés de la librairie Campe que pour les miens que je dois pâtir; — et, en effet, je frémis chaque fois que je songe dans quelle société je suis parmi les auteurs de vos publications! Je ne nomme personne, parce que je ne veux pas que cette canaille puisse croire un instant que je prends garde à elle. Quand on m'a dit le nom de votre dernier auteur, je me suis voilé la face.

Vous ne savez pas, très-cher Campe, tout ce que

j'éprouve d'amertume en me voyant obligé de soumettre dans ma tête, à une censure préventive, toutes les pensées qui me viennent, — d'écrire, tandis que le glaive de la censure est suspendu sur ma tête à un cheveu près : c'est à en devenir fou ! J'attends impatiemment les épreuves du manuscrit que je vous ai envoyé d'Aix. — Souvent, la nuit, je ne puis dormir en songeant comme *l'École romantique* et le second volume du *Salon* ont été massacrés, et comment j'en suis réduit à balbutier ma pensée, moi qui ai toujours parlé comme un homme. J'ai perdu dans les derniers temps, par malheur, des mille et mille francs; — mais cela ne m'a pas chagriné si fort que ces infortunes littéraires. — Ma mère écrit que je vais publier un livre avec une épigraphe blessante pour Salomon Heine. Qui peut donc inventer de pareils mensonges ? Je suis déjà assez mal avec mon oncle, qui me laisse embourbé jusqu'au cou dans des difficultés d'argent; mais je ne suis pas homme à me venger, même par une seule ligne, de semblables misères. Grâce à Dieu, quand j'écrivis mes Mémoires, où il est souvent question de Salomon Heine, j'étais encore avec lui en excellents termes, et je l'ai vraiment dessiné *con amore*.

... Vos détails sur Héligoland m'ont fait plaisir ; combien j'aurais voulu y être, heureux et tranquille! Pendant ce temps, je me traînais mélancoliquement en Provenee. Et précisément, cette année où j'avais tant besoin de forces, je n'ai pu prendre les bains de mer à cause de ma maladie.

Je vous souhaite le plus gai Noël.

Votre ami très-tourmenté.

CLXIX

AU MÊME

Paris, le 23 janvier 1837.

Très-cher Campe,

J'allais vous écrire une longue lettre, mais une nouvelle de mort qui m'arrive à l'instant (celle de ma tante) me préoccupe trop pour que je puisse aujourd'hui vous démontrer jusqu'à l'évidence combien vos dernières lignes étaient erronées. Dans quelques semaines, je serai peut-être en état de vous prouver combien je suis peu enclin à prêter l'oreille, pour ce qui vous concerne, à des insinuations étrangères, et avec quel plaisir je continuerais avec vous des relations amicales. Si nous ne vieil-

lissons pas ensemble, ce ne sera pas ma faute. Il n'y a que peu de choses qui me mette de mauvaise humeur contre vous, et même, quand j'y songe, me cause de l'amertume. L'une est le reproche mérité de livrer mes ouvrages aux plus cruelles mutilations d'une main étrangère, tandis que vous publiez les plus grandes hardiesses d'autres écrivains, et, dans ce moment même, le quinzième volume de M. Boerne (nous savons tout)... De désespoir, j'ai dû me résoudre à écrire des choses qu'il me faudra garder plusieurs années dans mon bureau; et c'est ainsi qu'au milieu des plus pressants besoins d'argent, je ne puis recueillir le fruit de mon travail. Dans la mauvaise fortune, on donne plus volontiers la faute à d'autres qu'à soi-même, et c'est ainsi que lorsque ma détresse financière est au comble, j'ai coutume d'accuser très-vivement Julius Campe. A la suite de circonstances incroyables, je me trouve écrasé sous un fardeau de dettes qui se montent à vingt mille francs, et, aussi vrai que Dieu me soit en aide, j'éteindrai ces dettes en très-peu de temps. Si, au lieu de J. Campe, Cotta était mon éditeur, je le ferais très-vite avec ma plume. Mais vous, Campe, avec vos chicheries. vous m'avez plutôt retenu que

pressé d'écrire, et vous avez cru faire merveille en me faisant accepter des honoraires tels qu'aujourd'hui on les offrirait à peine à ceux qui voient en moi leur maître, et ne jouissent pas du dixième de ma popularité. Voilà le second point; et, dans les chagrins d'un ordre plus relevé qui m'affligent aujourd'hui, j'ai pu l'exprimer avec plus de calme qu'en d'autres temps.

Ci-jointe, la préface de la troisième partie du *Salon* [1]. Quand vous l'aurez lue attentivement, vous comprendrez que de peine il m'a fallu pour écrire de si délicates choses de façon à désarmer le mauvais vouloir des gouvernements... En Prusse, les hommes les plus considérables s'intéressent maintenant à mon retour dans mon pays; je n'y songe guère, il est vrai, mais leur intervention me met à l'abri pour l'avenir des vexations littéraires. En Autriche, le prince de Metternich me veut du bien, et désapprouve l'injustice qui m'a été faite. Sans être servile, je gagne la confiance des hommes d'État, qui s'aperçoivent bien que mon esprit révolutionnaire n'a pas pour visée l'action grossière des mas-

1. *Le Dénonciateur*, — attaque très-virulente contre W. Menzel.

ses, mais la conversion des hommes les plus haut placés. Le désintéressement que j'ai montré depuis six ans, à l'occasion des offres les plus séduisantes, parle mieux en ma faveur que tout le servilisme de nos teutomanes. Bien cher Campe, quand vous aurez lu la préface, vous verrez qu'il s'agit des intérêts les plus personnels, et que pas un iota ne doit être supprimé. J'y compte entièrement, et j'ai à peine besoin de dire que le maintien de nos relations est tout entier à ce prix. Je vous propose en même temps de faire tirer la préface à part, et de la mettre en vente à un prix dérisoire. Vous devez cela à la jeune littérature, qui veut faire un éclatant exemple dans la personne de son dénonciateur. Vous me comprenez. Je vous donne encore ici un gage de mon entière confiance. Si je n'avais pas surtout à cœur vos intérêts pour ce troisième volume du *Salon*, j'aurais publié moi-même à part cette préface chez le premier libraire venu, ce qui m'eût valu un bénéfice considérable. Mais j'ajoute ce morceau au volume, et je ne vous demande rien pour le tirage spécial. — Je prends seulement la précaution de garder par devers moi une copie du manuscrit, et, si un seul mot manque dans le livre, la préface pa-

raîtra immédiatement à part, avec l'explication nécessaire. — N'est-il pas assez pénible de devoir répondre aux calomnies sans mesure de Menzel de la façon la plus mesurée? J'espère qu'il comprendra, cette fois, ce qui vaut le mieux pour lui, la lâcheté ou le courage, et qu'il me sera possible de l'amener sur le terrain. Il doit y être poussé de tous côtés; pour moi, je me battrai avec le plus grand plaisir; ne s'agit-il pas de punir un traître, au moins en lui faisant peur? — Je vous en conjure, ne laissez voir ces feuilles à personne, afin que Menzel n'apprenne le danger que lors de la publication du livre, quand le grand public commencera à faire entendre sa voix, — et qu'il ne puisse pas d'avance se mettre en garde. Ame au monde ne connaît ces feuilles, et Menzel ne pourrait en apprendre prématurément quelque chose que par quelque imprévoyant de votre part. Répondez-moi tout de suite, et envoyez-moi aussi les épreuves du manuscrit que je vous ai adressé d'Aix; je les attends tous les jours. Ne me sacrifiez pas; bien plus, venez-moi en aide dans ces jours mauvais.

Si vous êtes en fonds, n'attendez pas que je tire sur vous, mais envoyez-moi de l'argent de votre

chef; car, dans ce moment, je suis du matin au soir dans de continuels soucis d'argent, et ce n'est que la nuit, en rêve, que je pense à mes autres tribulations. Le fait seul que je vous prie de m'envoyer des fonds vous prouve à quel point vous vous êtes trompé dans votre dernière lettre, et combien peu je désire voir nos relations se rompre. — Adieu; gardez pour moi un cœur d'ami. Je prie instamment le bon Dieu de vous donner longue vie, santé, générosité et richesse; je le prie aussi de renouveler votre caractère, non pas votre caractère personnel, dont je n'ai jamais douté, mais votre caractère d'éditeur. Quel courageux jeune homme vous étiez autrefois, quand vous jetiez un regard intrépide dans les noires cavernes où des manants de la presse dans un mouvement d'effroi.... Et maintenant je ferai faire votre portrait avec un bonnet de nuit, en épreuves d'imprimerie, où tous les mots hardis sont rayés au crayon rouge! — Votre ami.

CLXX

A AUG. LEWALD

Paris, le 25 janvier 1837.

Quand on a trop à écrire aux gens, on ne leur écrit pas du tout; mais la nécessité me met la plume à la main. — Il faut que je paye à votre style le plus grand tribut d'éloges. Je suis compétent en fait de style. Seulement, de par le ciel, ne vous négligez pas, et continuez à étudier les tournures de langage et le lexique de Lessing, Luther, Gœthe, Varnhagen et Henri Heine; que Dieu conserve ce dernier classique!

Vous aurez reçu par M.*** le beau tapis que Mathilde a brodé pour vous. Ce long et pénible travail m'a montré que, pendant mon absence, elle avait été très-diligente, et, par conséquent, fidèle. Dans l'intervalle, elle n'aura certainement pas plus manqué de poursuivants que feu Pénélope, qui a dû remettre à son époux rentrant au logis un témoignage beaucoup plus équivoque de sa fidélité. Ou bien croyez-vous réellement que cette madame Ulysse défaisait, la nuit, le tissu qu'elle avait ourdi le jour? Elle a

sans doute fait croire cela à son vieux, quand celui-ci s'étonna de ne trouver aucun ouvrage de sa main; la drôlesse passait jours et nuits avec ses soupirants, et n'ourdissait autre chose que des intrigues. — Vous croirez à peine avec quelle activité Mathilde a travaillé à ce tapis quand elle a su que je vous le destinais. Nous sommes très-heureux, c'est-à-dire que, ni jour ni nuit, je n'ai un instant de repos... J'ai toujours été d'avis qu'il fallait posséder en amour, et j'ai fait une opposition constante à la poésie du renoncement; mais l'amour platonique a du bon, il n'empêche personne de rêver le jour et de dormir la nuit, et, en tout cas, il n'est pas coûteux.

Je vous remercie de votre intérêt amical, et de la peine que vous vous donnez pour mes intérêts. Le projet de gagner, dans ce moment difficile, une somme considérable, en publiant une édition complète de mes écrits, est à coup sûr assez important, et il faut absolument que je l'exécute; jusqu'ici, j'avais moins besoin d'argent, et j'ajournais la chose; mais maintenant j'ai le plus pressant besoin d'une forte somme, si je ne veux pas renoncer à un plan dont je vous parlerai plus tard, et qui vaut bien la peine que je hasarde quelques milliers de florins.

Il y a deux mois, la librairie *** m'écrivit à ce sujet; je ne répondis pas, croyant que c'était l'ancienne librairie de ce nom. Arrive maintenant M***, qui m'apporte une lettre de recommandation de votre part, et m'explique que c'est une maison tout à fait nouvelle. Votre seconde lettre est parvenue un peu tard.

Avant-hier, cher ami, je reçus donc une lettre de la librairie***, qui me pressait de lui faire savoir mes conditions les plus précises pour la publication de mes œuvres complètes, me promettant que, si ces conditions n'étaient pas exorbitantes et qu'elles fussent acceptées, une grande partie des honoraires me serait payée à l'avance.

Et maintenant, adieu, mon ami, et répondez-moi bientôt. Si vous pouvez, pour cette publication, me transmettre des offres positives, cela me serait fort agréable; car, je vous l'ai dit, j'ai de grands et coûteux projets de voyage, et il me faut beaucoup d'argent. De jour en jour, je suis en termes plus pacifiques avec les gouvernements allemands, et, en Prusse même, les hommes d'État les plus hauts placés, les plus influents même, se sont prononcés pour moi. J'apprends qu'en Autriche, le prince de

Metternich s'emploie pour moi, et me montre une faveur particulière. Sans que j'aie eu besoin de dire un mot contre mes convictions, les gens reviennent de leur mauvais vouloir... Dites-moi ce qu'il y a de nouveau en littérature ; je n'entends rien, — et, quand j'ouvre les yeux, je ne vois que des Français, et, quand je les ferme, je ne vois plus rien.

CLXXI

AU MÊME

Paris, le 11 février 1837.

Si vous n'avez pas la grippe, je vous conseille d'en remercier les dieux. Je me sens atteint aussi de ce mal sans caractère, vraie maladie juste milieu, que Louis-Philippe semble avoir inventée, où l'on ne peut ni vivre ni mourir, sorte de choléra sans danger ni poésie. Dans cette période maussade, la part que vous avez prise à mes intérêts les plus importants m'a été doublement précieuse. J'écrirai avant tout à Hambourg, à mon ami Campe, une lettre pleine de tendresse, où je l'informerai le plus délicatement possible de l'état des choses, afin qu'il ne se tourne pas complétement contre moi ; ce qui,

dans le moment actuel, ne me serait pas fort agréable. — Vous connaissez l'homme et vous me comprenez. Je n'ai avec lui aucun engagement; peut-être lui dois-je quelques centaines de francs. Il est pour moi de la plus haute importance que l'affaire soit conclue aussi vite que possible, afin que je puisse exécuter sans retard mes grands projets de voyage... La lettre loyale, honorable, précise, de *** m'a beaucoup plu, et j'espère terminer bientôt l'affaire avec lui, à notre satisfaction réciproque. Jusque-là, je le prie de n'en pas parler, afin que la modération, qu'on ne manquera pas de remarquer dans tout ce que j'écris maintenant, ne puisse être mal comprise.

CLXXII

A HVAS [1]

Paris, le 24 février 1837.

Très-digne monsieur Hvas,

J'espère que ces lignes vous trouveront tout à fait rétabli, et je regrette fort que vous ne m'ayez pas dit, dans votre dernière lettre, l'effet produit par le voyage dans votre état de maladie. Voilà un mois

1. Chef de bureau de la librairie Brodhag, à Stuttgart.

que je souffre de la grippe, et je crains que le travail ci-joint, la préface de *Don Quichotte* ne s'en soit ressenti. Vous l'auriez reçu depuis longtemps si votre lettre, par la sottise du facteur ou du portier, ne m'était arrivée si tard; et puis j'ai dû complétement refondre le commencement quand j'eus reçu votre seconde lettre, où vous m'annonciez que le traducteur donnerait aussi la notice de Viardot sur la vie de Cervantes. En général, j'ai été contrarié de ne pas connaître les notes et autres explications dont le traducteur accompagnait le texte et de n'avoir vu jusqu'ici qu'un petit nombre de gravures sur bois. Et pourtant, il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Si vous voulez donner quelques notes à la fin du livre (mais, au nom du ciel, pas au bas des pages), je pourrais vous envoyer encore quelques mots de conclusion, une petite postface à *Don Quichotte*, et comme, si je ne me trompe, vous publiez l'ouvrage en livraisons, cela serait favorable à la vente. Il va sans dire que je ne réclame rien pour cela.

M. Lewald vous expliquera pourquoi je n'ai pas répondu à la lettre par laquelle la librairie Brodhag me réitère sa demande de connaître mes conditions

pour une publication complète, et pourquoi je traiterai vraisemblablement avec une autre librairie qui me fait des offres fort au-dessous de mon attente, mais me les fait d'une manière tout à fait positive ; — et vous aussi, vous comprendrez tout cela, pour peu que vous vous souveniez de nos conversations à Paris sur ce sujet. J'ai été surpris que, dans la lettre de la librairie Brodhag, il ne fût pas fait mention du *Don Quichotte*, — et, comme c'est de vous seul que j'ai reçu à cette occasion des détails et une remise, c'est aussi à vous que j'envoie mon travail, et non pas à la librairie, dont le personnel m'est inconnu ; je vous prie, mon cher monsieur Hvas, de m'envoyer au plus tôt, à Paris, le restant des honoraires, cinq cents francs. Je dis : aussi vite que possible, parce que je ne suis pas très en fonds.

Comme je crois avoir découvert en vous une sagacité peu commune pour les affaires de librairie, et que vous m'inspirez, d'ailleurs, la plus grande confiance, je désire que vous songiez à moi quand l'occasion s'offrira d'utiliser mon travail et mon nom dans quelque grande entreprise littéraire. Soyez sûr qu'on sera bien vite d'accord avec moi. Je vous écrirai prochainement au sujet d'une affaire pour la-

quelle votre habileté me sera peut-être fort utile. Je resterai volontiers en relations d'affaires avec *vous*. La librairie Brodhag est pour moi une grandeur inconnue, et je ne puis, sans connaître les personnes, m'engager dans aucune affaire, surtout pas dans une affaire où les intérêts les plus considérables sont en jeu. Je vous prie, en tout cas, aussitôt que vous voudrez ou pourrez me dire quelque chose d'exact sur cette librairie, de n'y pas manquer; vous pouvez compter sur ma discrétion. — Votre très-dévoué.

CLXXIII

A J. CAMPE

Paris, le 1er mars 1837.

Très-cher Campe,

J'ai bien reçu vos lettres du 20 et du 21 février; je m'empresse de répondre, à la dernière surtout. — Je m'attendais bien de votre part à de la mauvaise humeur, et même à de grandes criailleries, mais non pas à une injustice manifeste. En dépit d'un mal de tête à me rendre fou, je veux vous montrer aujourd'hui combien je n'ai cessé d'agir amicalement avec vous.

Je n'ai pas fait de réponse aux propositions réitérées de la librairie Brodhag. Seulement, le chef de bureau de cette maison se trouvant à Paris, et ayant fait avec lui une petite affaire (c'est-à-dire une préface à *Don Quichotte* qu'il acheta de moi pour mille francs, et que je lui ai envoyée ces jours-ci), je lui parlai en ces termes de la proposition de cette librairie, relativement à une édition complète de mes écrits : « Je n'ai jamais contracté avec J. Campe pour une édition de mes œuvres complètes; je ne lui ai vendu que des ouvrages à part, pour une seule édition; je ne me suis engagé le moins du monde ni par contrat, ni par promesse verbale, à lui offrir une publication complète, avant de traiter pour cela avec tout autre libraire; j'ai même sujet d'être mécontent de lui comme éditeur, à cause d'histoires de censure, et de mesquineries d'honoraires; pourtant, je suis très-attaché à lui personnellement, et je serais très-fâché qu'il pût avoir le moins du monde à se plaindre de mes procédés; aussi, avant d'accepter l'offre que me ferait un autre libraire pour cette publication complète, je proposerais d'abord à J. Campe de la faire aux mêmes conditions. » Je vous dirai plus tard le motif pour lequel

j'avais de la répugnance à traiter avec la librairie Brodhag, meme pour le cas où vous n'eussiez pas accepté cette publication; assurément, ce n'était pas pour un motif d'argent, car il est très-vraisemblable que cette maison ne m'aurait pas offert beaucoup moins de vingt mille florins, la moitié payable comtant, l'autre en rente annuelle (ce qui, il est vrai, ne m'aurait pas beaucoup avancé). Il n'est pas seulement vraisemblable, mais il est certain pour moi que, n'étaient les circonstances actuelles, la censure, etc., je pourrais compter surplus de vingt mille florins; je vous certifie que Cotta a dit à l'un de mes amis que, dans un temps moins difficile, cette somme serait fort acceptable pour un éditeur (il disait cela il y a un an). Sur l'honneur, je n'ai fait aucune proposition de ce genre ni à Cotta, ni à tout autre. Je n'attendais en aucune façon la lettre de Scheible[1]. Pendant huit jours, je la laissai sur ma table; mécontent de l'insuffisance de la somme, dépité de mes embarras d'argent, que je n'avais pas cachés à M. Hvas, et dont Scheible avait eu sans doute connaissance par les commé-

1. Libraire de Stuttgart.

rages des libraires de Stuttgart. Lewald m'écrivit aussi que je pourrais obtenir plus tard des sommes plus considérables, mais que, maintenant, j'avais au moins l'avantage, en traitant avec Scheible, de recevoir dix mille francs comptant par le prochain courrier. Et je résolus d'écrire à ma mère et de vous offrir pour dix ans, aux mêmes conditions que j'aurais consenties pour Scheible, la propriété de mes œuvres complètes. Ce n'est qu'au milieu de la semaine dernière que j'ai répondu à Scheible, afin qu'il ne se trompât sur mon silence, se figurant que je cherchais à obtenir une somme plus considérable d'un autre éditeur, et que, pour cela, je ne lui écrivais pas. Je lui écrivis alors pour la première fois de ma vie, lui répétant ce que j'avais dit déjà à M. Hvas, à savoir qu'avant de rien conclure, je vous écrirais d'abord pour vous proposer l'affaire, bien que je n'eusse malheureusement aucun espoir de succès; que j'agissais ainsi pour rester avec vous en bonne amitié, par courtoisie, — et qu'aussitôt votre réponse arrivée, — une réponse négative, bien entendu, — je terminerais immédiatement avec lui, à des conditions peu différentes de celles qui avaient été proposées, assuré que j'étais déjà par Lewald qu'elles seraient acceptées. Ces

différences concernaient : 1° l'abandon d'une certaine somme, pour le cas où le gouvernement prussien, dans un délai donné, ne se relâcherait pas des rigueurs de sa censure ; 2° la condition que je mettrais ma *biographie* en tête de l'édition complète. Je savais toutefois par Lewald que ce dernier point n'était pas une condition *sine qua non;* et je dis à M. Scheible que, si je l'acceptais, mon idée n'était pas de donner une sèche esquisse biographique, mais un livre étendu, peut-être plusieurs volumes qui formeraient la conclusion des œuvres complètes, et embrasseraient toute l'histoire contemporaine avec ses personnages les plus marquants, l'Europe entière, toute la vie moderne, l'Allemagne jusqu'à la révolution de Juillet, les résultats de mon séjour dans le foyer de la révolution politique et sociale, le fruit de mes études les plus coûteuses et les plus douloureuses, le livre qu'on attend tout particulièrement de moi, — et que, pour ce livre, je demanderais des honoraires tout à fait hors ligne, et un terme indéterminé pour livrer le manuscrit.

Vous voyez donc, très-cher Campe, que, dans cette occasion, je mérite plutôt votre éloge que votre

blâme; que, pour conserver votre amitié, j'ai fait le plus grand des sacrifices — une perte de temps. Car, vous pouvez y compter, et vous le savez aussi bien que moi, j'ai le droit incontestable de publier une édition complète; de plus, je suis dans la nécessité de me procurer de l'argent dans un très-court délai; et pourtant c'est à vous d'abord que j'ai écrit. j'ai perdu ainsi quatre à cinq semaines, je vous ai accordé des facilités de payement qui me font perdre une bonne somme d'intérêts, — et tout cela dans l'espoir que nous resterions peut-être ensemble! — Si maintenant vous avez trouvé un expédient, mon Dieu! j'en suis charmé jusqu'au fond de l'âme, et, comme vous devrez convenir, en examinant de plus près ma manière d'agir, que je n'ai rien fait que de loyal et d'amical, vous verrez aussi que je consens à de réels sacrifices pour vous contenter, pour aplanir tout malentendu, et écarter pour la suite tout sujet de contestation. Si mon mal de tête me le permet, je vous enverrai aujourd'hui même un contrat où je vous concéderai plus encore que vous n'attendez sans doute; je compte sur votre acceptation. Je n'ai pas de temps à perdre, et, le mois prochain, c'est-à-dire dans quatre semaines, j'ai à faire de grands payements.

... Sans cet affreux mal de tête, je vous parlerais avec détail du prochain livre que je compte publier. J'ai réellement commencé déjà à écrire ma vie; ce n'est qu'à cause des circonstances du temps que je retarde cette publication, à laquelle aussi je voudrais donner le plus grand éclat, et travailler longtemps; mais je traiterai volontiers dès maintenant avec vous pour cet ouvrage, comme je l'ai toujours fait longtemps à l'avance pour mes écrits; et je crois que, si celui-ci forme la conclusion de l'édition complète, la valeur en sera incalculablement augmentée pour vous. Je pourrais l'ouvrir par une belle préface, et, pour cela, il me faudrait exactement savoir quand l'impression commencerait. Nous la nommerions une « édition complète, revue, corrigée et augmentée. » Et, en effet, une fois pour toutes, j'aimerais à revoir mes écrits... En grapillant ce qui est encore dispersé dans les journaux, et inédit, il y aurait bien de quoi faire un volume. Je ne vous demanderai rien pour ce volume, que vous ne pourrez, en aucun cas, faire paraître à part.

Ma tête me fait trop grand mal pour que je puisse vous écrire davantage aujourd'hui; l'essentiel était d'éloigner de moi tout soupçon d'improbité et de

duplicité. Demain, j'enverrai à ma mère la formule du contrat, et j'éviterai avec soin, en la rédigeant, tout ce qui pourrait vous paraître obscur ou déplaisant, de façon que vous puissiez me renvoyer tout de suite le duplicata signé, et que je ne perde pas de temps. — Souvenez-vous que je donne toujours volontiers plus que je ne promets. Fiez-vous à moi, comme vous l'avez fait jusqu'ici, et sachez bien que, du moment où mes intérêts matériels ne seront pas lesés, je ne démentirai jamais, même en affaires, mon amitié pour vous.

CLXXIV

AU MÊME

Paris, le 17 mars 1837.

Cher Campe,

J'ai bien reçu, dans une lettre de ma mère, la vôtre du 9 courant. Je n'ai pas douté un instant de la *bonne foi* qu'elle respire, et je regarde notre affaire comme conclue dès maintenant. Je vous accorde volontiers le délai de huit jours que vous me demandez encore. Il est seulement fâcheux pour moi que les Stuttgartois se figurent, en attendant, que je les mène

par le nez pour obtenir plus d'argent d'autres éditeurs (ce qui me serait assurément facile). Je me réjouissais déjà de pouvoir écrire à Stuttgart que mon ami Campe, aussitôt que je lui eûs proposé l'affaire, m'avait envoyé immédiatement toute la somme en écus, c'est-à-dire en lettres de change. En tout cas, je leur dirai cela plus tard, aussitôt que j'aurai reçu, — vers le milieu de la semaine prochaine — le contrat signé par vous.

Je suis encore dans un grand embarras au sujet de la préface du *Salon;* je n'ai point reçu les épreuves, et je vous prie instamment d'écrire à l'imprimeur qu'il me les adresse tout de suite. Comme je n'irai point maintenant à Strasbourg, et bien moins encore à Stuttgart ou à Baden-Baden, mais à Boulogne-sur-Mer, aussitôt que possible, je vous prie d'envoyer la préface, du moment qu'elle sera publiée, au docteur Menzel, à Stuttgart, en lui transmettant mon adresse.

Vous savez mieux que personne que j'ai tardé longtemps à écrire cette préface; mais c'était mon devoir de l'écrire. Je suis curieux de voir si les Allemands, à propos de scandale, seront une fois encore injustes pour moi.

Jour et nuit, je m'occupe de mon grand ouvrage, le roman de ma vie; c'est aujourd'hui seulement que je sens tout le prix de ce que j'ai perdu, en fait de papiers, par l'incendie dans la maison de ma mère. J'avais d'abord l'intention de ne publier ce livre que plus tard; mais je suis aiguillonné par l'idée de l'édition complète de mes écrits, et il faut que ce soit la première chose que le public reçoive de moi; d'ici là, je ne publierai rien autre chose. Je vous ai déjà dit dans ma dernière lettre que j'étais heureux de pouvoir vous offrir ce livre, qui dépasse en intérêt tous ceux qui l'ont précédé. Vous savez que je ne fais pas le fanfaron, et je puis dès à présent annoncer quelque chose de tout à fait extraordinaire; car je connais le public, et sais exactement à propos de quelles personnes, de quelles situations, et de quels événements, il aime à être éclairé et amusé. Je vous ai dit aussi que vous pouviez, tout de suite, traiter avec moi pour ce livre, mais que je ne pouvais rien vous dire encore de précis sur le moment où je vous livrerai le manuscrit, ni sur l'étendue de celui-ci; en effet, le sujet s'étend sous ma main, et ce que j'évalue aujourd'hui à deux volumes, pourrait plus tard ne pas tenir dans trois. Dites-moi loyalement ce que

vous pouvez me donner par feuille (format des *Reisebilder*, et *combien d'exemplaires vous ferez tirer?* Et, quand vous aurez réfléchi qu'on peut compter ici sur un débit tout autre que pour mes écrits antérieurs, quand vous prendrez en considération l'accroissement de ma renommée et mon droit à prétendre davantage, et que vous m'aurez fait des propositions équitables, vous pouvez compter recevoir immédiatement, signée de moi, la pièce qui vous assurera la propriété de ce livre. Soyez convaincu que je désire avant tout vous obliger, et vous donner la meilleure preuve du prix que j'attache à la durée de nos relations. Nous ne sommes pas deux vieillards, et nous pouvons faire encore beaucoup l'un pour l'autre. — Votre ami.

CLXXV

A AUG. LEWALD

Paris, le 10 avril 1837.

Très-cher Lewald,

Conformément à ma dernière lettre, je vous envoie quelques lignes pour ***; je pense qu'en acceptant déjà de l'argent, je lui montrerai qu'il peut at-

tendre avec confiance cette année mes envois de manuscrits. N'oubliez pas de me dire s'il m'autorise, et *volontiers*, à tirer sur sa maison la susdite somme. N'oubliez pas cela. — J'ai déjà mis la main au *Grabbe*[1] ; mais je n'écrirai plus rien avant d'avoir reçu la biographie de ce malheureux par Duller.

CLXXVI

A J. CAMPE

Paris, le 13 avril 1837.

Très-cher Campe,

J'ai bien reçu votre lettre du 5, avec le double du contrat signé; en voici une copie, munie de ma

1. Poëte dramatique, né en 1801, — ami de jeunesse de Heine à Berlin, mort misérablement à Detmold, sa ville natale, en 1836, après une vie de fantaisie et d'excentricités, abrégée par l'abus des boissons spiritueuses, où il croyait trouver les inspirations du génie. — Avec toute la différence qui sépare des esprits si différents, les *Tragédies* de la jeunesse de Heine, que le public français a récemment appris à connaître, peuvent donner quelque idée du drame romantique de Grabbe. — *Frédéric Barberousse*, — *Don Juan et Faust*, — *Napoléon, ou les Cent-Jours*, sont des drames sans ambition, représentant des idées plutôt que des hommes, et offrant çà et là le plus bizarre mélange des figures, des réminiscences et des aspirations du romantisme. La disproportion entre la puissance poétique et les visées, les intentions souvent géniales de Grabbe, explique peut-être les souffrances et les désordres de sa courte et malheureuse vie.

signature, et dont je vous prie de m'accuser réception. Vous n'avez pas d'idée combien je suis heureux d'être enfin débarrassé de cette affaire (entamée dans des circonstances si peu favorables). Au ton, au style, à l'éparpillement de mes dernières lettres, vous aurez pu remarquer déjà combien il m'était pénible de traiter avec un vieux ami de mes propres intérêts, sans consulter avant tout les siens. Mais j'aurai bientôt occasion de vous convaincre de tout le prix que j'attache à ceux-ci. Encore une prière : croyez à la parole que je vous donne d'avoir agi franchement dans toute cette affaire; si le temps ne me manquait, je vous le prouverais à un cheveu près.

Je ne sais pas encore si je ferai moi-même le prospectus de l'édition complète. Avant peu (mais ceci entre nous), j'écrirai à Varnhagen d'Ense, et, si sa position en Prusse lui permet de faire ce prospectus à ma place, cela sera *doublement* avantageux. Je pense me réconcilier avec la Prusse, autant que le permettra mon honneur. — Ces jours-ci, je rédigerai une annonce préalable au public, telle que vous la désirez, et je vous l'enverrai.— Je projetais, il y a quelque temps, de publier le *Livre des chants*,

avec une préface biographique écrite par un ami, d'y ajouter tout ce que j'ai composé depuis, en fait de vers, et de donner au tout le titre de *Poésies*. Mais la publication complète bouleverse tout ce plan : — d'abord, parce que je donnerai moi-même une biographie dans de grandes proportions, et que ce sera là mon plus prochain livre, — ensuite..., pour un motif qui, Dieu merci n'existe plus !

Il est heureux pour Menzel que je n'aille pas maintenant dans le midi de l'Allemagne ; à ce que j'apprends, il a déjà vent du danger qui le menace, et il racole des alliés ; on m'écrit qu'il a eu connaissance de mon *Antimenzéliade* par le catalogue de la foire de Leipzig. Comment cela ? Je ne le comprends pas. Recrutez aussi pour moi quelques champions, je veux dire des champions littéraires, car, *en tout cas, l'encre coulera*. Quant à lui, j'espère bien qu'il viendra sur le terrain, et je vous assure que je ne tirerai pas en l'air. — Votre ami.

CLXXVII

AU MÊME

Paris, le 3 mai 1837.

Très-cher Campe,

De jour en jour, j'attendais, avec une impatience inquiète, le résultat final de *la Menzéliade*; j'ai remis pour cela d'écrire, et c'est ainsi que vous n'avez pas reçu plus tôt les corrections au *Livre des chants*. Je vous prie de soigner l'impression avec une exactitude diplomatique; c'est mon principal livre, et je pense que vous le populariserez maintenant comme il le mérite, au moyen d'une série d'éditions. Pour épargner du papier, j'ai laissé de côté les dédicaces; je les mentionnerai en passant dans un mot de préface. Désirez-vous que le *Nouveau Printemps* soit ajouté au *Livre des chants?* Alors, dites-le-moi, et je vous enverrai les corrections. — Mais Menzel? Menzel? Je suis sur le point de partir de Paris pour aller visiter l'antique Bretagne; je ne serai plus que huit jours ici, et je voudrais savoir d'ici là où en est l'affaire. — J'accède volontiers à votre désir de

publier une note pour annoncer que l'édition complète de mes écrits ne paraîtra pas de sitôt. A cet effet, j'ai écrit les lignes incluses, qui ont, à ce qu'il me semble, l'avantage de vous laisser la main libre pour le cas où vous voudrez avancer ou ajourner, selon vos convenances, cette publication. Le public pourra croire, grâce à cet avis, qu'elle est encore fort éloignée, et les libraires verront que le terme dépend uniquement de vous. — Je ne sais si je vous ai dit déjà que j'avais écrit, cet hiver, une introduction à *Don Quichotte*, pour M. Hvas, l'agent d'une maison qui m'est tout à fait inconnue; il m'a donné pour ce travail mille francs, et a reçu malheureusement en échange ce que j'ai jamais écrit de plus mauvais. — J'avais la grippe quand j'écrivis cela, et autres choses semblables, pour un temps fixé, sur commande, et par besoin d'argent. — J'écrirai incessamment à Varnhagen au sujet du prospectus en question; j'ai aussi à répondre à la demande pressante qu'il m'a faite de lui envoyer les lettres de Rahel. Il ignore que ces lettres — peut-être plus d'une cinquantaine — ont été brûlées dans un incendie, chez ma mère. Il m'en reste pourtant quelques-unes qu'elle m'a écrites ici sur le saint-simonisme, — ce

qui est sorti de plus important de sa plume. Je pense en faire usage pour le récit de ma vie, où je compte représenter en pied cette femme remarquable. — J'ai peu travaillé cette dernière quinzaine : histoires de femmes et histoires d'hommes, c'est-à-dire bavardages d'amour, et duels.

Je vous écrirai demain ou après-demain pour vous dire comment je m'y suis pris avec les lettres de change, que je n'ai pu envoyer pour l'acceptation à Hambourg, pendant que vous êtes à Leipzig. Je laisserai passer quelques jours encore avant de les négocier ; il m'a suffi de montrer notre convention pour trouver dans l'intervalle des ressources, et me mettre à l'abri de la détresse. Que de tourments ! que d'inquiétudes ! La vie n'est réellement que tracas continuels. — Je n'écris aujourd'hui que parce que je ne veux pas différer plus longtemps les corrections du *Livre des chants*.

Adieu. — Votre ami.

ANNONCE LITTÉRAIRE

« Sur le désir de mon ami J. Campe, propriétaire de la librairie Hoffmann et Campe, je porte à la connaissance du public qu'une édition complète de mes

écrits, corrigée et augmentée, qui doit paraître dans la susdite maison, ne sera livrée à l'impression que lorsque l'auteur et l'éditeur pourront compter, sans être exposés à des malentendus, sur l'impartialité bienveillante de la censure prussienne.

» Paris, mai 1837. »

CLXXVIII

A J. CAMPE

Paris, le 10 mai 1837.

Très-cher Campe,

Je vous écris dans une humeur très-sombre. Des contrariétés sans fin me gâtent tellement à cette heure mon beau Paris, que je suis heureux de pouvoir le quitter au plus prochain jour. Je serais déjà parti si je n'attendais d'heure en heure le résultat de ma préface; mais, jusqu'ici, vous ne m'écrivez pas un traître mot à ce sujet, et vous sentez bien que votre silence ne diminue pas mon malaise. Je compte être à Paris jusqu'à mardi, et recevoir d'ici là une de vos lettres. Je vais passer quelque temps, non pas en Normandie cette fois, mais en Bretagne, et, si je trouve là quelque endroit habitable au bord de la

mer, j'y prendrai les bains et y resterai jusqu'à l'hiver. J'ai besoin de solitude pour mes travaux; une foule d'aventures désagréables ne m'ont pas permis, pendant ces quatre dernières semaines, d'écrire une ligne *raisonnable*, et j'ai hâte de finir ma vie, je veux dire ma biographie.

Je suis en fort mauvais termes avec mon oncle Salomon Heine; l'année dernière, il m'a fait une sanglante injure, un de ces outrages plus difficiles à supporter dans l'âge mûr que dans la légère jeunesse. C'est chose vraiment triste que cet homme qui fonde, à ce que j'apprends, des établissements philanthropiques pour remettre sur leurs jambes des trafiquants juifs ruinés, laisse languir dans la détresse la plus imméritée son neveu, avec femme et enfant. — Je dis *femme* et enfant, mais j'entends par ce premier mot quelque chose de plus noble qu'une épouse légitime que vous ont procuré des courtiers et des prêtres.

Ma prochaine lettre vous arrivera sans doute du bord de la mer. — Vous savez que je suis absolument sans nouvelles littéraires; vous m'intéresserez donc beaucoup en m'écrivant souvent et longuement. — Je vous prie de démentir partout le bruit

de mon établissement à Stuttgart; cela m'importe. Cotta lui-même semble y croire, ainsi que je le vois par une lettre qui vient de m'arriver. — Adieu; je vous suis dévoué de toute mon âme.

CLXXIX

AU MÊME

Paris, le 17 mai 1837.

Et toujours, cher Campe, pas une ligne sur la préface du *Salon;* je meurs d'impatience! — Ci-jointe, celle du *Livre des chants;* je vous prie de veiller scrupuleusement à l'impression. — J'écrirai prochainement, au bord de la mer, la préface de l'édition complète, et j'espère qu'elle vous fera plaisir. Je ne puis, cette année, sortir des préfaces.

Ces jours-ci, décidément, je m'arrache de Paris; toutefois, il est possible que je retourne encore à Boulogne; c'est là que j'ai mon ancienne chambre de travail, bien tranquille. — Votre ami.

CLXXX

A AUG. LEWALD

Granville, le 2 juin 1837.

C'était pour mon cœur un poids énorme de penser que vous pourriez vous méprendre sur mon silence. Non, il ne se passe pas de jour que nous ne pensions à vous avec affection. Je dis *nous*. Vous m'avez montré, dans les derniers temps, une amitié trop active pour que je puisse vous oublier. Je vous aurais écrit depuis longtemps si je n'avais voulu vous dire où votre réponse *nous* trouverait; mais je remettais de jour en jour mon départ, et ce n'est qu'aujourd'hui que je puis vous donner mon adresse, *poste restante, à Granville, département de la Manche*. Depuis un mois, j'ai quitté Paris, et vagabondé en Bretagne, soit pour pêcher, soit pour apprendre à connaître les côtes, qui sont intéressantes au point de vue de l'histoire, particulièrement pour les guerres de la Vendée. J'étudie volontiers l'histoire sur place. — Mathilde a réussi, cette année, à faire le voyage avec moi, au lieu de

passer la belle saison au village, près de sa mère. Mais cette compagnie a ses difficultés à cause de la fougue de cette chère personne, qui me met dans de continuelles alarmes.

J'écris dans ce moment une série de lettres, adressées à Auguste Lewald, où je parle avec humeur des causes fondamentales de la différence entre les théâtres français et allemands.

Je n'entends et ne vois rien d'Allemagne. Je ne lis pas un journal, cela va de soi, et ne reçois aucune nouvelle littéraire. Mon troisième volume du *Salon*, avec la *préface*, a-t-il paru ? Que dit-on de cette dernière ? — Je vous en prie, écrivez-moi bientôt et longuement ! Vous me comprenez.

CLXXXI

A J. CAMPE

Paris, le 18 juillet 1837.

Très-cher Campe,

Je suis rentré ce matin à Paris, gai et bien portant, après deux mois passés en Bretagne. Je comptais trouver ici une lettre de vous au sujet de mon livre, et ne puis vous dire combien je suis affecté

de n'en avoir aucune nouvelle. Votre dernière lettre m'est arrivée il y a six semaines à la hauteur du mont Saint-Michel, et j'ai renvoyé ma réponse à mon retour ici, qui a tardé assez longtemps. La Bretagne est un très-remarquable pays, et je ne regrette pas le temps que j'y ai passé à observer la nature, les hommes et les antiquités. Malheureusement, cette année, je n'ai pu prendre les bains de mer à Granville et à Saint-Malo, à cause d'une indisposition légère, et il faudra que je retourne encore au bord de la mer, cette année. J'ai continué à écrire ma biographie. J'apprends, par une lettre qui m'attendait ici, que Lewald annonce, pour sa *Revue théâtrale*, un article de moi sous un titre des plus drolatiques; dans le fait, peu avant mon départ, j'ai écrit pour lui un grand travail (plus de douze feuilles, format des *Reisebilder*), mais qui doit paraître sous ce titre : *le Théâtre français*, et ne forme qu'une petite partie d'un plus grand ouvrage. Je suis aussi vexé des faux titres que d'une fausse ponctuation.

Ah! très-cher Campe, j'ai repris à Rennes le premier volume des *Reisebilder*, afin de préparer pour vous la troisième édition, et je vous envoie, ci-jointe, une liste d'*errata* qui vous montrera que,

depuis mon départ d'Allemagne, on imprime mes livres avec une ponctuation aussi éloignée que possible de l'original; je n'ai pu relever que le plus petit nombre des fautes; mais, je vous en prie, veillez à ce que ma ponctuation ne soit pas arbitrairement changée par les imprimeurs. — Peut-être ferai-je une petite pointe sur Londres, si je vais à Boulogne cette année. — J'ai voyagé trois jours et deux nuits; j'ai la tête brisée, vous vous en apercevrez à cette lettre. Pourtant j'ai voulu vous écrire tout de suite, et vous envoyer la liste incluse... La fatigue m'empêche de vous en dire davantage. — Votre ami.

CLXXXII

AU MÊME

Le Havre, le 5 septembre 1837.

Très-cher Campe,

Votre dernière lettre a beaucoup voyagé avant de m'atteindre ici. Cette circonstance et l'ajournement de mon départ sont cause que je ne vous écris qu'aujourd'hui. Demain, de bonne heure, je repars décidément pour Paris, et je vous dirai bientôt le nom du libraire français que vous pourrez faire

imprimer sur le titre de mes ouvrages, pour être à l'abri de la contrefaçon. Je verrai Dubochet (l'associé de Paulin, sous la raison Dubochet et compagnie, l'éditeur des classiques français illustrés, édition de luxe); — je puis me fier à lui. — Vous avez tort de croire que Heideloff ait fait une contrefaçon de la *Littérature;* il a simplement imprimé un nouveau titre pour les deux petits volumes, et l'a mis en tête des anciens exemplaires.

Depuis quelques jours, je souffre cruellement des yeux, et je ne puis écrire sans la plus extrême fatigue. Mais, aussitôt que je serai arrivé à Paris, vous recevrez une plus longue lettre. J'espère toujours que Menzel se battra; il faut l'y exciter de toute façon.

On m'écrit du midi de l'Allemagne que *le Dénonciateur* produit le plus grand effet. — Depuis trois semaines, je n'ai presque rien écrit. — Boerne[1] est

1. Louis Boerne (Loeb Baruch), né à Francfort, en 1786, mort à Paris, en 1837, l'auteur très-spirituel et très-mordant des *Feuilles dramaturgiques*, et de beaucoup de morceaux littéraires, récits de voyages, tableaux de Paris, fragments de journal, nouvelles, où il y a peu d'invention, mais où éclate un intarissable humour. Il vengea la France des attaques haineuses de Menzel, dans un écrit qui eut un immense succès en Allemagne: *Menzel, le mangeur de Français.* Préoccupé toute sa vie de politique, et voué, depuis 1830, au libéralisme le plus avancé,

fort apprécié comme homme depuis sa mort. L'Allemagne perd incontestablement en lui son plus grand patriote; la littérature perd peu de chose. — Votre ami.

CLXXXIII

AU MÊME

Paris, le 15 septembre 1837.

Très-cher Campe,

Depuis huit jours, j'ai quitté le Havre, tourmenté par un mal d'yeux qui augmentait presque d'heure en heure. Arrivé ici, je ne pouvais presque rien

il vint, comme Heine, se fixer vers ce temps à Paris, et c'est là qu'il écrivit son principal ouvrage, les *Lettres parisiennes*. Lié d'abord avec Heine, dont il admirait beaucoup le génie, des dissentiments politiques les séparèrent bientôt : le républicain morose, l'ami de la Mennais, ne pouvait se faire à ce qu'il y avait d'irremédiablement indisciplinable dans la nature de Heine, et l'incompatibilité de ces deux esprits devait amener une rupture ouverte. Heine eut le malheur d'attaquer Boerne après sa mort, dans un écrit dont ses lettres parleront bientôt; il se laissa entraîner par ce démon familier de la raillerie dont il semblait n'être plus le maître, jusqu'à travestir la vie privée de Boerne, et ses relations d'amitié avec la famille Strauss, de Francfort, qui était venue se fixer pour lui à Paris, et dans laquelle Boerne, célibataire et maladif, avait trouvé un asile. Il fallait indiquer ces détails pour expliquer à l'avance les incidents qui se produisirent plus tard, et qui tiennent une grande place dans la suite de cette correspondance.

voir avec l'œil droit, et peu de chose avec le gauche. Le meilleur oculiste d'ici, Sichel, m'a suffisamment rétabli pour que je puisse aujourd'hui sortir en voiture et écrire. Mais je ne vois pas encore exactement les lettres; je suis faible comme une mouche; on m'a saigné tous les jours, et, jusqu'à ce matin, je n'ai rien mangé. — Je suis allé aujourd'hui chez Renduel : il pense que, si vous mettiez son nom sur le titre de mes livres, aucun imprimeur d'ici n'oserait les contrefaire, et qu'en tout cas, il ferait saisir immédiatement l'édition. Il fera énergiquement tout ce qu'il est possible de faire en cas pareil.

Vous pouvez tout à fait vous fier à Renduel. Son caractère (le côté de la lumière comme celui de l'ombre) ressemble beaucoup au vôtre, et je l'appelle à bon droit mon Campe français. — Faites donc imprimer, sur le titre du *Livre des chants* et des *Reisebilder*, et en général sur tous mes livres, au-dessous de votre nom, celui d'*Eugène Renduel, rue Christine*, 3, *à Paris*.

Pensez à mon effroi en me sentant devenir aveugle! au milieu de mes plus grands travaux!

Donnez connaissance à mon frère de cet événement et de ma guérison; autrement, je lui écrirais.

Que cela lui montre comment tous les malheurs, en ce moment, fondent sur moi. — Votre fidèle ami.

CLXXXIV

A AUG. LEWALD

Paris, le 18 septembre 1837.

Bien cher Lewald,

Au moment de mon départ du Havre, j'ai reçu encore votre seconde lettre, et je vous remercie de l'intérêt amical qui y respire à chaque ligne. J'ai quitté le Havre plus tôt que je ne comptais pour consulter aussi vite que possible un oculiste à Paris. A Rouen, je n'y voyais presque plus; la pupille de l'œil droit était presque aussi grande que l'iris tout entier, et je craignais déjà le pire. Traité par le docteur Sichel, je suis assez bien remis, au bout de huit jours, pour y voir parfaitement bien; seulement, mes yeux sont encore faibles, je ne puis que peu lire, encore moins écrire. Quel épouvantable malheur que la cécité!

CLXXXV

A J. CAMPE

Paris, le 20 septembre 1837.

A vrai dire, cher Campe, je n'ai rien à vous mander aujourd'hui, si ce n'est que mes yeux vont mieux, et que la terreur de la cécité s'efface peu à peu de mon âme. Je viens seulement de voir chez Heideloff le troisième volume du *Salon*; envoyez m'en quatre exemplaires. — A propos de Heideloff, je me suis entendu avec lui; la crainte d'une contrefaçon, que votre dernière lettre avait éveillée en moi, n'existe plus. J'avais appris par hasard, en effet, que Heideloff imprimait ici Uhland sous un faux nom; une dizaine de feuilles d'épreuves m'étaient tombées sous la main, grâce à l'indiscrétion d'un correcteur, et je craignais naturellement que ce ne fût bientôt mon tour. Je m'en suis ouvert franchement avec Heideloff, et il m'a donné l'assurance que je n'avais rien à craindre, que nous ne pouvions l'un et l'autre que nous être utiles, sans nous nuire; et, en effet, ma position ici, et d'autres

circonstances dont je vous parlerai plus tard, me permettent d'être fort utile à Heideloff, ne fût-ce qu'en ne soutenant pas de mon nom les librairies d'opposition qui se forment ici, — ce qui ne peut que lui être fort agréable. Ainsi, par exemple, j'ai refusé formellement, ces jours-ci, la demande du Cercle de lecture allemand qui voulait avoir quelques lignes de moi pour une annonce d'éclat ; je me fais même ainsi des ennemis. Bref, vous pouvez vous rassurer pour la contrefaçon. En tout cas, je défendrai vos intérêts à la vie et à la mort. — Quant à Menzel, point de nouvelles ; c'est une sottise, à lui de se taire ; s'il est encore muet pendant trois mois, le voilà perdu pour toujours. Peut-être, à cause de la faiblesse qui me reste aux yeux, devrai-je passer plusieurs semaines encore sans travailler. — Adieu ; écrivez-moi ce qu'il y a de nouveau. Votre ami.

CLXXXVI

AU MÊME

Je vous prie, cher Campe, de faire paraître aussi vite que possible, dans *le Correspondant* de Hambourg, la lettre ci-jointe de Stuttgart ; il faut que

Runkel[1] s'y prête; autrement, que le diable l'emporte! Cet article, précisément à cause de sa modération, fera le meilleur effet. Je compte sur votre crédit et votre influence pour qu'il paraisse dans *le Correspondant*. Sinon, publiez-le dans quelque autre journal répandu. En tout cas, que personne ne sache que c'est moi qui vous l'ai communiqué. — Mes yeux vont bien, je suis presque complétement rétabli. — Votre ami.

« Stuttgart, le ... octobre.

» Wolfgang Menzel va nous quitter; il se rend à Waldenbourg, en Silésie, où le mari de sa mère, M. Elsner, qui écrit dans la *Gazette d'Augsbourg* de spirituelles correspondances sur le commerce de la laine et l'élève du bétail, est gérant d'une terre. Notre ville perd en lui un citoyen spirituel et actif qui a introduit un mouvement salutaire dans l'existence invégétative de la somnolente Souabe. Depuis

1. Le rédacteur du *Correspondant*; il était lié avec Heine, mais ne voulut pourtant pas accepter, pour son journal, la lettre qui lui arrivait ainsi de Stuttgart.

que le docteur Strauss [1] a mis en lumière l'érudition de Menzel, et même son caractère personnel, dans sa brochure *sur le dénonciateur*, la prolongation de son séjour ici était devenue impossible, à moins qu'il n'eût fini par se résoudre à profiter de l'offre de Heine pour démentir, autrement que par des mots, la plus outrageante des accusations; c'est ce que réclament très-positivement le petit nombre d'amis qui ne l'ont pas encore abandonné. M. Menzel finira peut-être — nous voulons l'espérer — par surmonter sa répugnance naturelle pour le moyen de salut qu'on lui propose. »

CLXXXVII

A AUG. LEWARD

Paris, le jour anniversaire de la bataille de Leipzig, en l'an de grâce 1837.

Très-cher ami,

J'ai vu avec chagrin, par votre dernière lettre, que vous étiez souffrant : j'espère apprendre bientôt que vous êtes rétabli.

Envoyez-moi donc ce qu'on a écrit sur notre

1. L'auteur de la *Vie de Jésus.*

pauvre D., le plus honnête menteur et le hâbleur le plus loyal qui ait jamais vécu. Sa mort m'a vraiment affligé. — Ce matin, j'apprends avec surprise que M. Wihl publie avec moi un Almanach des Muses; démentez partout cette nouvelle, mais de manière à ce que ce monsieur-là ne remarque pas que le démenti vient de moi, — car je ne voudrais pas me brouiller avec ce jeune homme; il ne m'a fait que quelques visites. — Mathilde s'est réjouie comme une enfant en apprenant que vous viendriez ici en janvier. Je suis impatient de vous voir. — Nous vivons retirés, et à demi heureux.

CLXXXVIII

AU MÊME

Paris, le 4 décembre 1837.

Le premier objet de ces lignes est de vous envoyer l'article, ci-joint qui a paru dans *la Presse* du 30 novembre, et qui est peut-être ce qu'un Français a jamais écrit de mieux sur un livre allemand [2]; même

1. Né en 1808, dans le voisinage de Dusseldorf. D'abord poëte lyrique, puis journaliste libéral, M. Wihl, après la réaction de 1849, quitta l'Allemagne, et vint se fixer à Paris.

2. Un article de M. Théophile Gautier sur les *Reisebilder*.

en Allemagne, je ne crois pas qu'on ait rien dit de plus spirituel sur les *Reisebilder*. Un des Allemands d'ici voulait le traduire pour un journal d'outre-Rhin; mais il entend si peu de chose à l'esprit français qu'il n'aurait pu que l'estropier; je lui ai promis l'exemplaire, mais je ne le lui remettrai qu'après que vous l'aurez fait traduire pour le mieux, et qu'il sera publié. — Merci pour l'envoi des épreuves. Il s'y trouve d'horribles fautes d'impression. A la fin de l'une des premières lettres, *** a supprimé la prière du chien, de sorte que toute la finesse d'esprit de ce passage a disparu. Le tout se termine par une faute de langue, un datif au lieu d'un accusatif, vraie bévue de petit écolier; — mais n'est-ce pas beau à moi de rester jeune de tous points? Je demeure jeune tandis que les autres vieillissent, et, comme des pédants, mettent exactement le datif.

Ici il n'y a rien de bien distingué au théâtre, sauf peut-être *Rita l'Espagnole*, qui est une pièce amusante.

J'ai reçu le *Spinoza* [1] et je vous en remercie. Le premier volume m'a extraordinairement plu; le second, moins. L'auteur a beaucoup d'esprit, un grand

1. Roman de Berthold Auerbach.

talent d'exposition, peu de poésie. — Écrivez-moi bientôt, et force nouvelles. Depuis que le cabinet de lecture allemand est ouvert, j'apprends pourtant un peu plus de choses du pays qu'autrefois. — Saluez très-particulièrement madame ***. Elle serait étonnée de voir combien je suis devenu gras. — Ne savez-vous aucune entreprise littéraire où je puisse, sans trop de peine, gagner quelques centimes? J'aimerais à entretenir décemment mon embonpoint.

CLXXXIX

A J. CAMPE

Paris, le 19 décembre 1837.

Très-cher Campe,

La nouvelle année est à la porte; recevez à l'avance mes souhaits. Que le ciel vous conserve, heureux et en parfait bien-être, vous et les vôtres, parmi lesquels je compte les auteurs que vous éditez. Le plus fâcheux des maux est la maladie; je l'ai bien remarqué dans les derniers temps, surtout à l'occasion de mes yeux, qui, depuis quelques jours, s'obscurcissent de nouveau. Je suis scrupu-

leusement les prescriptions du médecin, et je laisse le reste à la garde du dieu de la littérature allemande. — A part une sombre tristesse, je suis du reste bien portant et actif. Je livre vaillamment le combat de la vie, mais sans joie. Beaucoup d'événements inattendus fondent sur moi, et la lutte incessante me devient enfin à charge, horriblement à charge!

Ce que vous me dites de Gutzkow me fait plaisir. *Le Télégraphe* est, en tout cas, une acquisition utile. Vous avez maintenant votre journal, et pour rédacteur le meilleur des journalistes. Gutzkow est le plus grand talent qui se soit produit depuis la révolution de Juillet; il a toutes les qualités que réclame le jour actuel, et semble fait exprès pour notre temps; il me procurera encore bien des joies, mais indirectement, c'est-à-dire en faisant tout le chagrin possible à mes ennemis. Je voudrais faire aux dieux un sacrifice d'actions de grâces pour avoir inventé Gutzkow. Si seulement il n'était pas si irréligieux! si seulement le frisson sacré que nous font éprouver les grands hommes, les représentants du Saint-Esprit, ne lui était pas complétement étranger! Il n'a pas même de respect pour moi! Mais il

faut qu'il soit ainsi fait ; autrement, il ne pourrait accomplir son œuvre de chaque jour.

J'ai bien ri de votre histoire de la plume d'or [1]. C'en est fait de la poésie lyrique, et ce n'est pas vous, cher Campe, qui la remettrez sur pied.

Il est mort, l'oiseau chanteur,
Et tu ne le réveilleras pas !
Tranquillement sur ton oreille
Tu peux mettre la plume d'or.

(J'ai été souffrant plusieurs jours, et, aujourd'hui 23, je veux coudre encore quelques lignes à ma lettre commencée.)

Si vous êtes disposé à entreprendre l'édition complète, cela me sera fort agréable pour plusieurs motifs, par exemple, pour le plus grand bien de ma gloire. Je ne répondrai pas une syllabe à vos remarques sur les prohibitions prussiennes ; je sais trop bien que, si cela convenait à votre boutique, les interdictions de la Prusse n'empêcheraient pas J. Campe

1. Une plume d'or avait été proposée en prix, dans *le Télégraphe*, pour la meilleure poésie lyrique. Plus tard, ce journal publia une lettre par laquelle la librairie Hoffmann et Campe, ainsi que M. Gutzkow, annonçaient que le concours n'aurait pas lieu, et (pour montrer qu'aucun intérêt d'argent n'était en jeu) qu'ils enverraient douze ducats au comité formé, à Brunswick, pour élever un monument à Lessing.

d'imprimer. On m'annonce de Berlin que c'est contre Campe seul que l'on est de mauvaise humeur, et que l'on n'attend de moi que le moindre signe pour me montrer combien l'on serait heureux de virer de bord. Vous trouverez très-politique de ma part que je ne me presse pas de faire ce signe, avant de savoir au juste quand vous imprimerez l'édition complète. Plus je tarderai, plus les autorités prussiennes seront maniables, et moins je puis être soupçonné de notifier mon modérantisme dans mon propre intérêt. L'animosité politique s'est si fort calmée à mon endroit, depuis trois ans, que je n'ai vraiment nul besoin de faire des concessions, et qu'il s'agit seulement de me mettre à l'abri du soupçon d'avoir été converti du dehors, c'est-à-dire gagné par de l'argent ou des flatteries : Dieu sait que je ne pourrais être amené là ni par l'un ni par les autres, et que je n'écrirai jamais une syllabe contre mes convictions. Il ne suffit pas d'être loyal, il faut encore se garer du soupçon de déloyauté.

Je suis dans les meilleurs termes avec Heideloff, et vous n'avez rien à craindre de sa part. Aussi je voudrais que, de votre côté, vous fussiez aimable pour lui. L'essentiel est qu'il ne porte pas préjudice

à vos intérêts. — Quant à ce qui regarde les intérêts d'autrui, sachons un peu fermer les yeux. Me comprenez-vous?

J'ai interrompu mon grand travail, et me suis mis à un joli petit livre intérimaire, que je compte vous envoyer fin février ; — mais je ne dis pas ce que c'est, ou bien je ne le dirai que fin janvier. Savoir se taire est un grand talent, et, après savoir parler le plus utile de tous. — A vous.

Je vois souvent ici Auersperg [1]; avez-vous quelque chose à lui dire?

CXC

A AUG. LEWALD

Le 1er janvier 1838, à huit heures.

Pressé par quelques jeunes Allemands, voici deux mois déjà que je m'occupe d'un projet d'Almanach

1. Le comte Auersperg, plus connu sous le nom d'Anastasius Grun, né en 1806, — le chef de l'école lyrique autrichienne, le chantre encensé d'abord des *Promenades d'un poëte viennois*, et de plusieurs autres recueils poétiques. Doué d'une imagination brillante et riche en symboles, il fut le premier poëte allemand qui chercha, dans les réalités du monde moderne et même de notre civilisation industrielle, les sources d'inspiration que la poésie s'obstinait à demander au passé. Ses aspirations libérales lui valurent une popularité qui, depuis longtemps déjà, n'est plus attachée à son nom.

et c'était d'abord avec la maison Rittner que je croyais pouvoir traiter; mais, depuis quinze jours, j'ai trouvé un entrepreneur beaucoup plus considérable pour ce *Keepsake*, le plus brillant qu'aura jamais vu l'Allemagne, et pour lequel on a déjà mis de fortes sommes à ma disposition. — Comme ce livre sera d'un contenu et d'une tendance purement littéraires, je ne pense pas qu'il soit prohibé en Prusse, si mon nom figure sur le titre. Dans le cas contraire, cette défense importerait peu, puisque la Prusse n'achète guère de livres coûteux; l'Autriche, ma chère Autriche, en achète d'autant plus; et, depuis que je suis parvenu à une popularité si grande en Angleterre, en France, en Russie et en Amérique, tous pays où l'on achète beaucoup de livres allemands, la Prusse me devient beaucoup plus indifférente; — d'ailleurs, il ne m'en coûtera qu'un mot pour changer la chose. Jusqu'à présent, soit paresse, soit principe du *laisser venir*, soit crainte qu'on ne vît du servilisme dans la démarche la plus innocente, je n'ai pu me décider à apaiser les Prussiens. Cela soit dit en courant; à la fin de la semaine, je vous en dirai davantage, car je suis pour le moment en courses continuelles; tous les jours, il faut que je

m'absente plusieurs heures pour faire visite à Mathilde, qui a été dernièrement si malade, et si entêtée contre les prescriptions du médecin, que j'ai dû l'enfermer dans une *maison de santé*, à la barrière Saint-Jacques. Ce qu'il faut supporter! Je lui ai fait vos salutations, et elle se réjouit comme un enfant de vous revoir à Paris. Elle a été atteinte d'une inflammation des intestins, et, si je n'avais pris des mesures énergiques, elle me serait morte dans les bras, et il m'aurait fallu écrire un nouveau volume d'élégies. — Chose singulière! L'amour heureux ne fait pas de vers, à peine use-t-il de la prose en écrivant à l'objet aimé.

M. B. s'est permis envers moi une infamie sans pareille; — mais patience! Ces petits roquets qui se donnent l'air de me lécher la main, et pourtant me mordent les mollets, recevront les coups de pied qu'ils méritent.

CXCI

A VARNHAGEN

Paris, le 12 février 1838.

Cher Varnhagen,

Il s'est passé tant d'événements intellectuels qui nous touchaient tous deux, qu'une correspondance à ce sujet était impossible, à supposer même qu'elle n'eût pas été imprudente. Aujourd'hui, l'occasion de ma lettre est de la nature la plus positive et ne concerne que des intérêts matériels.

Je vous prie de lire l'incluse, de la cacheter, et de la faire tenir au baron de Werther [1]. — Si vous le voulez, vous pouvez faire davantage encore, et c'est pour cela que je vous ai envoyé la lettre ouverte, afin que vous en preniez connaissance.

Lorsque je lui fis visite il y a cinq ans et demi (comme vous le verrez par ma lettre), pour lui donner l'assurance que je n'avais pas, à l'endroit de la Prusse des desseins aussi hostiles qu'on me le prêtait, le baron de Werther me conseilla, cher Warn-

1. Ministre de Prusse, à Paris.

hagen, de vous écrire une lettre à cœur ouvert, ajoutant qu'il vous serait facile de ménager une loyale entente entre moi et le gouvernement prussien. Il s'exprima très-avantageusement sur vous à cette occasion et me donna l'assurance qu'une intervention de ce genre, avec la confiance qu'on avait en vous, ne pouvait nullement vous compromettre. Pour moi, cher Varnhagen, je craignais le contraire, et, comme presque toujours, j'observai la règle du silence. — Ce système a son bon côté, et j'y gagnai de ne pas être compromis *en bas*; mais, en haut lieu, il me fut préjudiciable, et le décret de la Diète contre la Jeune Allemagne me causa bien des ennuis, et paralysa beaucoup d'entreprises littéraires que j'avais projetées. Entre plusieurs exemples, je mentionne seulement que je fus contraint de vendre à mon libraire le droit de publier une édition complète de mes écrits, pour une somme dérisoire, et qui n'était pas le quart de ce que j'eusse reçu dans un temps où l'interdiction prussienne n'aurait pas pesé sur moi. Ce n'est là qu'*un* exemple. Vous n'avez aucune idée de tous les dégoûts qu'il me fallut subir.

Si tous les symptômes ne me trompent, il semble

que le moment soit venu où les malentendus peuvent disparaître, et où le gouvernement prussien ne mettra nul obstacle à ce que j'exécute un vieux projet, c'est-à-dire l'établissement d'un journal allemand à Paris. Si vous étiez disposé, cher Varnhagen, à faire quelque chose de plus que d'envoyer ma lettre au baron de Werther, et s'il pouvait vous convenir encore de parler dans cette affaire, vous pouvez lui donner en mon nom toutes les garanties possibles (compatibles avec l'honneur, cela va sans dire). Je souscris — vous le savez depuis longtemps — à tout ce que me dicte votre clairvoyance. Mais il faut agir sans retard, car d'autres, à ce que j'apprends, poursuivent un projet semblable; il est vrai que les noms de ces gens-là sont tels, que le gouvernement prussien balancera longtemps avant de se commettre avec eux. Car, aujourd'hui, des organes serviles, et reconnus pour tels, peuvent nuire plutôt qu'être utiles au gouvernement prussien. — Faites que je reçoive bientôt une réponse.

Si le baron de Werther refusait de répondre, directement ou indirectement, à ma question, en disant peut-être (ce serait une échappatoire à bon marché) que l'affaire concerne exclusivement le minis-

tre de l'intérieur, — je ne m'adresserai point à celui-ci, mais je prendrai cette réponse pour un refus, et me tournerai peut-être vers le gouvernement autrichien, pour en obtenir l'entrée de mon journal dans l'empire ; je n'ai pas le temps de parlementer longuement avec le ministre prussien de l'intérieur, précisément parce qu'il y a *periculum in mora;* et puis, si le baron Werther ne s'intéresse pas pour moi, il ne me reste aucun espoir de succès.

Maintenant, adieu. — J'éprouve une singulière émotion en vous écrivant de nouveau. Oh ! comme je serais heureux de vous revoir un jour !

L'échange de nos idées par lettres ne nous est pas nécessaire. Nos esprits se trouvent dans les mêmes courants de pensées, et, tôt ou tard, nous finissons toujours par nous rencontrer dans les mêmes eaux. — Votre ami.

CXCII

AU MÊME

Paris, le 13 février 1838.

Bien cher Varnhagen,

J'avais à peine, hier, mis ma lettre à la poste, quand je m'aperçus que je ne vous avais rien dit du

journal en lui-même. L'idée du journal, celle qui préside à sa fondation, est celle-ci : Paris et Londres étant les centres de tout le mouvement politique, les correspondances de ces deux villes sont, pour les journaux allemands, la chose essentielle; au lieu de donner, comme maintenant, de rares correspondances, fabriquées quelquefois en Allemagne, je pourrais en donner facilement le triple, avec cet avantage que leur authenticité ne pourrait être mise en doute. C'est là-dessus que se fonde mon espoir d'un grand débit en Allemagne, débit assuré, mais faible si la Prusse et l'Autriche étaient fermées au nouveau journal. Quant aux garanties que je puis donner au gouvernement prussien en échange de cette faveur, je remarque seulement ceci :

Comme je l'ai toujours fait depuis la révolution de Juillet, et avec conviction, je resterai fidèle à l'avenir au principe monarchique, et, cela, sans toutes les clauses équivoques derrière lesquelles se retranchent les constitutionnels du midi de l'Allemagne ; — car, vous l'aurez remarqué, cher Varnhagen, je ne suis point enthousiaste du système représentatif allemand, et, si je ne me suis pas prononcé de tout cœur contre la singerie constitution-

nelle, ce n'était que pour ne pas compromettre ma popularité auprès d'une foule libérale qui n'aurait pas manqué de voir en moi un mercenaire servile. Toutefois, en écrivant récemment une série d'articles que vous trouverez dans la *Revue théâtrale* de Lewald, je n'ai pu cacher absolument mes antipathies. Vous ne trouverez pas non plus, dans lesdits articles, une idolâtrie par trop grande des Français.

Je n'emprunterai les nouvelles de Prusse qu'à des journaux qui auront passé par la censure prussienne ; mais, si l'on m'autorisait à publier des correspondances privées de ce pays, je ne risquerais jamais, dans le choix des correspondants, de déplaire au gouvernement. Les intérêts des provinces de l'ancienne Prusse me sont aussi inconnus qu'indifférents, et, sur ce point, il m'en coûtera peu de me taire, ou de ne rapporter que les opinions des autres. Il en est autrement pour les provinces du Rhin. Ici, l'oiseau est chez lui, ce sol ne m'est pas indifférent, et c'est pour moi un besoin comme un devoir de m'expliquer sur ce qui se passe dans mon pays. Sur ce point, il faut qu'on me laisse la parole absolument libre. Mais le gouvernement prussien

peut être sûr que, dans la situation actuelle des choses pour ce qui concerne le pays du Rhin, toutes mes sympathies sont du côté de la Prusse; que je ne méconnaîtrai jamais tout ce qu'elle a fait pour ce pays bâtard qui n'a été regagné pour l'Allemagne que par elle, et qu'elle seule a ramené aux mœurs et à l'esprit allemands; car à vous, mon compatriote [1], je puis le dire sans crainte, nos compatriotes n'ont jamais possédé de caractère, n'ont jamais été un peuple; c'est seulement une foule que le premier mauvais avocat venu peut gouverner, dont l'effronterie n'est surpassée que par sa souplesse, et devient rampante et muette quand on s'y prend sévèrement avec elle; — ce ne sont ni des Allemands ni des Français; ils n'ont que les défauts des premiers, c'est-à-dire la brutalité, sans avoir les vertus des seconds, et, moins que toute autre vertu, l'humanité francaise; en un mot, ce sont des Belges. Ce que sont ceux-ci vis-à-vis des Hollandais, mes compatriotes le sont vis-à-vis des Prussiens; je n'aime pas les Hollandais, mais j'ai pour eux du respect; ils ont du caractère, de la dignité nationale; ils ont

1. Varnhagen, comme Heine, était né à Dusseldorf (1785).

accompli la révolution que les Belges n'ont pu que commencer, et, comme autrefois leur république, ils savent aujourd'hui défendre leur roi.

Je pense que, dans l'affaire de l'archevêque, la Prusse prend des mesures beaucoup trop douces; ici, les palliatifs ne servent à rien, il faut une opération radicale qui, pour un moment, mettra peut-être le mal dans tout son jour, mais le guérira pour l'avenir. Il est bien plutôt heureux que ce mal se soit produit maintenant, dans un temps tranquille où *la Prusse peut tout oser;* plus tard, dans des temps agités, il y aurait plus de danger à craindre, et les pays du Rhin pourraient être perdus pour la Prusse. — Le docteur Kolb a raconté un jour, dans la *Gazette d'Augsbourg*, avec quelle netteté je m'étais exprimé sur ce point, contre les révolutionnaires allemands, en 1832, c'est-à-dire par ces mots: « Vous autres gueux, vous n'avez rien à perdre si les Français prennent les pays rhénans; mais, moi, je perds trois millions de lecteurs. »

Je vous écris aujourd'hui dans la plus grande hâte, parce que je ne veux rien négliger dans cette affaire, et m'expliquer aussi nettement que possible pour le cas où vous vous y intéresseriez. Ce qui

vaudrait encore le mieux, serait d'obtenir une réponse directe, aussi prompte que possible. Si le gouvernement accorde à mon journal l'entrée en Prusse, et que j'en sois informé, tout le reste ira fort vite. Je n'attends qu'une réponse que je puisse faire voir aux gens qui doivent me fournir les moyens matériels de l'entreprise, c'est-à-dire de l'argent. — Adieu. Votre ami.

CXCIII

A AUG. LEWALD

Paris, le 1er mars 1838.

Quel bonheur d'avoir un ami auquel nous pouvons révéler nos intérêts les plus matériels, sans craindre qu'il puisse méconnaître l'élément spirituel, l'idéal, qui s'y cache ! Comme il est agréable en même temps de n'avoir pas besoin de vous dire tant de choses, de n'avoir à traiter que des détails, parce que nous nous comprenons sans rien dire pour l'essentiel.

En entendant dire que je publiais ici une *Gazette de Paris*, vous aurez deviné (ce qui est très-juste) qu'il s'agissait pour moi, d'un côté de gagner beau-

coup d'argent, afin de pouvoir continuer la guerre, et, de l'autre, d'élever pour cette guerre un formidable bastion, d'où je pusse pour le mieux faire jouer mon artillerie. J'ai fait la paix avec les gouvernements (il faut baiser la main qu'on ne peut couper), et ce n'est plus maintenant sur le terrain politique, mais bien littéraire, que je mettrai flamberge au vent.

Je vais vous dire franchement le point où nous en sommes pour cette gazette allemande qu'il s'agit de fonder à Paris.

Il y a beau temps que j'ai ce projet dans la tête; mais les malentendus avec les gouvernements allemands en rendaient l'exécution impossible. Je ne voulais pas faire parvenir d'humbles suppliques à Berlin; ma dignité ne le permettait à aucun prix. Il fallait attendre l'heure où ce gouvernement reviendrait de ses préjugés, et où il me serait possible de m'adresser à lui. Ce moment est venu.

Il y a quinze jours, je me suis adressé avec franchise à l'un des personnages les plus haut placés du gouvernement prussien, pour demander si l'on accorderait l'entrée en Prusse à un journal allemand *que je voulais fonder à Paris*. Dans la huitaine,

j'aurai une réponse que je vous communiquerai, et le ton de cette réponse à ma demande préalable m'apprendra ce que j'ai à attendre de ce côté-là. J'ai promis une entière *impartialité ;* si les gens sont avisés, ils comprendront que je ne pouvais promettre, mais qu'il m'était possible de tenir davantage. Car, en ce qui touche les questions politiques les plus inportantes, je n'ai qu'à suivre mes propres inclinations pour me trouver d'accord avec le gouvernement prussien; et, pour peu que la Prusse persiste ou progresse dans sa ligne actuelle, elle aura en moi un allié, et s'apercevra qu'il y a pour elle avantage à soutenir mon journal.

Pour ce qui concerne la valeur de ce dernier, je puis me flatter d'avoir trouvé une combinaison qui lui permettra de surpasser toutes les feuilles actuelles, et d'obtenir le succès le plus grandiose. Voilà dix ans que j'étudie l'organisme de la presse en tout pays, et j'ose prétendre que personne n'est initié plus profondément à ses secrets. Je connais si exactement le personnel et les ressources de la presse quotidienne, que je suis capable, par les arrangements que je prendrai, d'arriver aux résultats les plus étonnants. Vous n'avez pas d'idée de

ce que j'ai appris sur ce sujet. — Comme Paris sera longtemps encore, essentiellement par lui-même, mais aussi à cause de sa situation entre Londres et Madrid, le quartier général de tous les faits et raisonnements politiques, une gazette allemande arrivant directement de Paris en Allemagne aura plus d'importance pour le public allemand que les journaux dont les correspondances parisiennes sont suspectées d'être écrites dans les bureaux de la rédaction, et souvent émanent des correspondants les plus mal choisis. Comment serait-il possible de contrôler en Allemagne un correspondant de Paris ? Des mois se passent avant que l'on s'aperçoive chez vous que le correspondant de Paris reçoit pour son travail, de la police d'ici, des honoraires *extra*, ou bien qu'il est en voyage, et se fait remplacer dans l'intervalle par quelque pauvre diable d'écrivailleur, ou bien qu'il est devenu fou, comme *** de la *Gazette d'Augsbourg*. Tandis que ceux-ci, dans leurs correspondances parisiennes, obéissent à tous les hasards de leur caprice et de leur intérêt privé, je donnerai un beaucoup plus grand nombre de correspondances, de trois à six par exemple pour chaque numéro du

journal, et ces correspondances seront sûres, bien choisies et contrôlées.

Avant tout, je pourvoirai avec soin à ce que la correspondance française de la *Gazette d'Augsbourg* non-seulement soit débordée avec éclat, mais encore démasquée dans sa bavarde nullité.

Je compte beaucoup, énormément même, sur le fait que le nouveau journal inscrira mon nom comme celui de son rédacteur *en chef*. Chacun m'assure que ce nom sera à lui seul, non-seulement une annonce et des plus brillantes, mais un gage de confiance, et de succès au point de vue des abonnements. Vous n'avez aucune idée de la jubilation de nos compatriotes ici, à la première nouvelle que j'allais publier un journal, de l'empressement de chacun à se ranger sous mon drapeau, et combien l'on m'envisage comme le chef légitime d'une telle entreprise.

Mais plus encore que sur le talisman de mon nom, et les ressources de mon talent, je compte sur celles que me procureront les annonces, et ma connaissance de ce domaine mystérieux du journalisme. Depuis que l'un de mes meilleurs amis a fondé un bureau d'annonces, et que je vis beaucoup avec

d'autres Français qui s'occupent de ce genre d'affaires, je connais les combinaisons à l'aide desquelles un journal peut couvrir, avec ses annonces, la plus grande partie et presque la totalité de ses frais, et comment il est possible, même à un nouveau journal, d'arriver tout de suite à ce résultat. En un mot, je suis dans la ligue des courtiers d'annonces. Hier encore... (Je suis précisément interrompu par mon barbier!) Hier matin encore, quelqu'un voulait m'affermer, pour cinquante mille francs par an, l'espace du journal réservé aux annonces. Je ne sais si vous me comprenez; cette matière est fort embrouillée, et le journalisme allemand qui connait, il est vrai, les grands bénéfices que retirent des annonces les anciens journaux, ignore pourtant tout à fait les raffinements qui se sont produits depuis quelques années dans ce genre d'affaires. On fonde ici des journaux dont les frais dépassent de beaucoup le prix d'abonnement, et où les pertes augmenteraient avec chaque abonnement de plus, si l'on ne pouvait compter précisément sur le bénéfice des annonces; ainsi, par exemple, *la Presse*, à laquelle ses annonces rapportent déjà cent mille francs par an.

Le seul point délicat pour la fondation du nouveau journal, est le *timbre*, qui en augmente si effroyablement le prix (c'est-à-dire de dix-huit francs par an, par numéro), que j'ai la peur dans mes culottes rien que d'y penser, que j'en perds la confiance nécessaire au succès, et que la seule possibilité d'un échec, qui compromettrait la pureté de mon nom, me fait trembler jusqu'au fond de l'âme. Ici, en effet, mon honneur est en jeu ; quelque innocent que je pusse en être, si les capitaux qui me sont confiés venaient à péricliter, me voilà compromis dans l'opinion publique. Bref, j'ai une extrême répugnance à gérer des capitaux étrangers, sans être positivement sûr du succès, — et c'est cet embarras qui me pousse à vous écrire aujourd'hui.

J'ai trouvé, en effet, une combinaison dans laquelle, d'un côté, le prix du journal ne serait plus aussi élevé, et où, de l'autre, ma responsabilité ne serait nullement engagée.

D'après mes premiers calculs, je ne pourrais donner au public allemand une gazette imprimée ici (à cause du timbre et de l'affranchissement) au-dessous de cinquante francs par an. Moi-même, comme rédacteur en chef, je n'aurais qu'un traite-

ment de mille francs par mois; mes bénéfices comme éditeur, déduction faite de tous frais, seraient peu de chose; il n'y aurait de profit net que sur les insertions, c'est-à-dire les annonces. Mais le public allemand peut-il payer un prix si élevé? Avec un prix semblable peut-on compter sur beaucoup d'abonnés? Je ne sais trop! Et, dans cette incertitude, pour procéder avec toute sûreté, voici mon projet. La *Gazette de Paris* est écrite à Paris, rédigée à Paris; c'est à Paris qu'est son bureau de rédaction, mais c'est à la frontière allemande qu'elle est imprimée et expédiée. L'exécution de ce projet n'est pas sujette à de grandes difficultés, mais entraîne beaucoup de détails; quant à ceux-ci, j'y reviendrai plus tard, et je ne saurais encore en parler bien exactement, puisque je ne puis préciser l'endroit de la frontière où le journal serait imprimé. Toutefois, pour vous donner une idée de l'exécution de mon plan, je suppose que le journal est imprimé à Kehl. Là serait expédié tout ce qui concerne la partie étrangère du journal, les *faits du jour*, les correspondances et lettres quotidiennes de Londres et d'Occident; le paquet partirait d'ici pour Strasbourg, par la poste, à six heures du soir (quelle heure favorable!); à

Strasbourg, quelqu'un retirerait immédiatement le paquet à la poste, et le porterait à l'imprimerie à Kehl; le journal, déjà commencé et rempli en partie des nouvelles d'Allemagne et d'autres articles, serait immédiatement complété, et pourrait être imprimé et expédié en Allemagne à l'heure du départ de la poste de Kehl (heure tardive, car il y a sûrement un arrêt assez long à Strasbourg). De la sorte, mon journal allemand aurait toujours l'avance sur les journaux français (qui sont publiés à Paris si longtemps avant le départ de la malle-poste). Et, comme la malle s'arrête partout quelques instants, si l'on veut payer chaque jour un courrier intermédiaire qui prendrait les devants sur elle, on aurait très-suffisamment de temps pour imprimer le journal... Il faudra du temps avant que le public sache que le journal est imprimé à la frontière; l'essentiel pour les abonnés est le lieu de la rédaction, et de recevoir un journal écrit à Paris; et, quand on apprendra qu'il est imprimé à Kehl, les gens les plus avisés comprendront facilement que cela a lieu pour expédier plus vite les nouvelles; on dira ensuite qu'elles arrivent à Kehl par *estafette*, ce qui pourra se faire en réalité, dans les cas extraordinaires; on

pourra aussi prétexter que le journal doit être imprimé à la frontière allemande, afin qu'il ne soit pas mis de difficultés à son entrée dans les États allemands; — et, en effet, ces difficultés seront par là, en partie du moins, aplanies.

Vraiment, dans l'exécution de ce projet, il y a peu de chose à risquer, et énormément à gagner.

Ce n'est pas le moment de parlementer par écrit, et, en général, il n'y a pas de temps à perdre; car il se trouve ici des gens qui s'occupent aussi d'un projet semblable, et, s'ils nous prévenaient, ils pourraient faire tort au nôtre, sans avancer beaucoup le leur. C'est le misérable B. qui intrigue afin d'obtenir l'appui de la police française pour un journal allemand; il traîne partout avec lui, comme rédacteur en chef, le malheureux P., qui s'est distingué dans *le Monde*, aujourd'hui en faillite, et a mis dans ses intérêts, ou prétend y avoir mis, comme principal actionnaire, un joueur de bourse trop bien connu.

Mathilde est en convalescence. Hier, elle a fait sa première sortie, pour venir avec moi à l'Opéra-Comique. Après l'avoir reconduite à sa maison de santé, je suis allé au bal masqué, où je suis resté jus-

qu'à cinq heures, à demi-mort de fatigue, si bien qu'aujourd'hui je puis à peine écrire. En général, toute cette semaine, je me suis voué au carnaval. C'est aussi la faute du carnaval si je n'ai pas lu encore complétement l'article de Pfizer contre moi. Que voulez-vous! j'en ai lu le commencement, et je ne l'ai pas trouvé venimeux, mais simplement mal écrit[1].

CXCIV

AU MÊME

Paris, le 6 mars 1838.

Relativement à ma lettre de mercredi dernier, j'ai à vous annoncer aujourd'hui, 1° que la réponse la plus satisfaisante m'est arrivée de Berlin, 2° qu'il n'y aura pas non plus de difficultés pour obtenir l'entrée de mon journal dans les États autrichiens. — Chose surprenante! même de ce côté, je trouve les facilités les plus grandes.

Déjà dans sa forme première, c'est-à-dire le journal paraissant ici, à Paris, le projet se présenterait

1. La première livraison des *Annales trimestrielles allemandes* (Stuttgart) contenait un article fort hostile de G. Pfizer, sur *les Écrits et la Tendance de Heine.*

sous les plus brillants auspices; après de nouvelles combinaisons, j'ai découvert que, dans ce cas, les frais seraient moindres que je ne l'avais cru d'abord.

CXCV

A J. CAMPE

Paris, le 30 mars 1838.

Très-cher Campe,

Enfin, enfin nous voilà sortis de ce maudit hiver, catarrheux et désolant! J'ai souffert, dans ces trois derniers mois, d'une tristesse et d'un abattement intérieur que je ne connaissais pas encore. Cette circonstance, et une affaire qui m'a absorbé plus que de raison, vous expliqueront mon silence. Vous vous tromperiez toutefois, en croyant que j'ai négligé vos intérêts; bien que l'affaire en question ne doive pas se réaliser, la peine qu'elle m'a donnée aura pour vous les meilleurs résultats. Ce n'était pas moins que la fondation, ici, à Paris, d'un nouveau journal pour lequel j'avais à ma disposition des ressources intellectuelles et matérielles qui dépassent tout ce qu'on peut rêver en ce genre; il s'agissait seulement d'obtenir de la Prusse la promesse

positive qu'elle autoriserait l'entrée du journal dans les États prussiens; car, vu la somme énorme d'argent d'autrui que je hasardais, il me fallait au moins quelques garanties contre l'arbitraire prussien, et j'avais de sérieux motifs d'espérer que l'on m'accorderait aujourd'hui tout ce que je demanderais d'équitable. — Mais, à ma grande surprise, la mauvaise humeur d'autrefois n'est pas encore complétement éteinte, et l'on ne répondit point à mes demandes aussi favorablement que je l'espérais. On ne veut m'accorder encore aucune autorisation positive, et mon projet de journal échouera probablement. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. J'ai seulement à vous dire que ces négociations ont eu pour résultat sinon d'aplanir entièrement les malentendus avec la Prusse, du moins de les mitiger de telle sorte, qu'ils finiront par disparaître tout à fait. C'est tout particulièrement (mais absolument entre nous) le ministre Werther qui s'intéresse en ma faveur, et cherche à obtenir pour moi la sympathie des autres. De fait, pour la publication complète de mes écrits, vous n'avez maintenant rien à craindre du gouvernement prussien, même quand il ne révoquerait pas le texte de ses décrets.

J'espérais vous envoyer, le mois prochain, le manuscrit d'un nouveau livre; — mais, hélas! l'homme propose, et Dieu dispose; — ces maudites négociations à propos de journal sont cause que mon travail, à peine commencé, a dû être interrompu ; ce qui est très-fâcheux pour moi, puisque les honoraires étaient déjà inscrits à mon budget. Mais ne craignez rien, je regagnerai bientôt le temps perdu. Je pars dans quinze jours pour la campagne, — la solitude la plus profonde.

Vous m'avez annoncé très-pompeusement une apologie de mes écrits, contre Pfizer, dans *le Télégraphe*. Je l'ai lue. Dieu vous conserve la santé! Mais il faut que ce soit moi-même qui me charge d'en finir avec mes ennemis.

Aujourd'hui, j'ai une proposition à vous faire, mais je vous prie, et vous demande votre parole, de n'en dire mot à personne. Je n'ai pas mal envie (soit pour avoir un organe à moi, soit pour exploiter à mon avantage, comme d'autres, le goût pour les publications périodiques) de publier une Revue sous ce titre : « *Paris et Londres*, » ou « *Londres et Paris*, Revue mensuelle allemande, par Henri Heine. » Chaque mois, il paraîtrait six ou huit feuil-

les chez vous, à Hambourg. Je publierais cette Revue à mon compte, et voudrais savoir à quoi se monteraient les frais, et quelle commission vous prendriez. Comme il ne s'agit aujourd'hui pour moi que de connaître ces chiffres, je ne vous dis rien du contenu et de la tendance. — Je crois pouvoir vous envoyer d'ici ou de Londres les gravures et illustrations destinées à chaque volume; mais je voudrais pourtant savoir si des lithographies coloriées, faites à Hambourg, ne sont pas plus chères qu'ailleurs... — Votre ami.

CXCVI

A VARNHAGEN

Paris, le 31 mars 1838.

Très-cher Varnhagen,

J'ai encore à vous remercier de toute la peine que vous vous êtes amicalement donnée pour mon pauvre journal, étouffé en naissant.

Vous avez raison, ces négociations avortées ne sont pourtant pas sans profit; mais, pour moi, le profit immédiat est le plus précieux. C'est que j'ai pu mettre une fois de plus votre amitié à l'épreuve,

et rafraîchir vivement mon souvenir dans votre âme. Quant au gouvernement prussien, je me venge de lui — par mon silence. Je me proposais de laver d'importance la tête à mon compatriote Görres [1], et de le montrer, lui et ses suppôts, dans la nudité la plus hideuse, — mais je me tais.

Mais *vous*, je ne puis comprendre pourquoi vous vous taisez ; vous, le vicaire de Gœthe sur la terre, qui avez en main la torche qui pourrait en même temps éclairer et mettre en cendres les nids de hiboux.

J'espère que ces lignes vous trouveront mieux portant. — Je vous demande très-instamment de profiter de la belle saison pour faire un voyage qui vous récrée, et d'aller plus tard prendre des bains fortifiants. Au nom du ciel, n'y manquez pas !

Pour ce qui concerne les lettres que m'a écrites Rahel, vous semblez ignorer le grand, l'irréparable malheur qui m'est advenu ; c'était un paquet de plus

1. Joseph Görres, né en 1776, — d'abord, l'un des partisans les plus avancés de la Révolution française; — plus tard, promoteur ardent du mouvement national contre la France et Napoléon ; — enfin, voué exclusivement aux idées ultramontaines et au mysticisme catholique. Sa *Mystique chrétienne* a été traduite en français (Paris, 1854) — Görres est mort en 1848.

de vingt lettres (bien que je n'écrivisse pas directement à Rahel, elle ajoutait toujours aux vôtres une lettre plus ou moins longue) ; et, dans un incendie qui a mis en cendres la maison où demeurait ma mère à Hambourg, ce paquet a été brûlé avec tous les autres papiers que j'y avais laissés. — Il est étrange que le temps ne soit point venu encore, et certainement ne viendra pas de sitôt, où je pourrai dire sans détours tout ce que Rahel m'a confié, du plus profond de l'âme, dans des heures émues.

Aussitôt que j'eus reçu votre lettre, j'ai abandonné, comme je vous l'ai dit, mon projet de journal ; car, avec une position aussi peu assurée vis-à-vis du gouvernement prussien, je n'aurais pu risquer un capital de cent cinquante mille francs, qu'un ami mettait à ma disposition pour cette entreprise. Même avec l'autorisation accordée d'avance d'entrer en Prusse, il y aurait eu, la première année, un déficit de plus de quatre-vingts mille francs; la seconde année même, je n'aurais pas été entièrement couvert, et c'est dans les suivantes seulement qu'un excédant, mais un excédant magnifique il est vrai, eût été assuré. En tout cas, le bénéfice moral l'aurait emporté sur l'autre. — Je n'ai pu encore chasser complétement ce

projet de ma tête, et je m'occupe à le transformer des plus ingénieusement. Je vous en écrirai bientôt.

Je vous souhaite santé et bonheur; gardez-moi votre attachement. — Votre ami.

Je vous prie d'envoyer l'incluse à Laube, dont je n'ai pas l'adresse.

CXCVII

A AUG. LEWALD

Paris, le 2 avril 1838.

J'ai été malade, doublement malade, puisque Mathilde, encore souffrante, se trouvait dans sa maison de santé; en outre, j'attendais de jour en jour une réponse précise de Berlin; puis une personne qui aurait certainement réglé mon affaire prussienne, devait partir il y a une dizaine de jours pour Berlin, et, par une singulière mésaventure, n'a pu encore se mettre en route; enfin votre avant-dernière lettre ne réclamait pas positivement de réponse; voilà pourquoi je suis resté silencieux jusqu'à aujourd'hui, ce que vous voudrez bien ne pas attribuer à de l'indifférence, ou même à un complet abandon de mes projets de journal. J'estime que mon idée, telle que je vous l'ai exposée, est la plus ingénieuse

des combinaisons : — je veux dire la publication d'un journal allemand, rédigé à Paris, imprimé à la frontière, n'ayant ainsi à payer ni timbre ni port considérable, tout en jouissant de l'autorité d'une feuille parisienne, et pouvant, au moyen de ressources plus considérables, déborder tous les autres journaux allemands.

La chose essentielle n'est pas que mon nom figure sur le journal comme celui de rédacteur en chef; ce n'est là qu'une chose accessoire, et, même dans le cas où mon nom serait l'objet de chicanes de la part des gouvernements allemands, je sais le moyen de tourner cette difficulté.

Soyez sans inquiétude au sujet de M. de B. Lui et ce gueux de ***, qui n'ose se montrer au public depuis la banqueroute du *Monde*, se sont associés ensemble et prétendent qu'un certain M. de M. leur a assuré les fonds nécessaires pour l'établissement d'un journal (tout cela est faux). Le gouvernement prussien leur aurait accordé un privilége pour l'entrée en Prusse (ce qui est aussi un grossier mensonge). — Et tout cela pour pouvoir emprunter çà et là de l'argent sur le compte du futur journal, et soutenir leur misérable existence.

Vous connaissez cet homme là ; chassé de Berlin à cause de mauvais tours, on lui a arraché publiquement ses épaulettes à Alger; ici, le docteur S. prétend qu'il lui a volé une montre; la police parisienne l'a employé comme *agent provocateur* auprès des ouvriers allemands; bref, l'homme le plus méprisable et le plus dangereux : delà, ma circonspection.

CXCVIII

A J. CAMPE

Paris, le 16 juin 1838.

Très-cher Campe,

Voici les premières lignes que j'ai écrites depuis un mois; mon mal d'yeux a reparu très-aggravé, et le médecin m'a défendu de lire et d'écrire. Aujourd'hui encore. écrire m'est fort difficile, et je ne puis que vous griffonner le plus indispensable.

Je suis très-vexé que vous ne m'ayez accusé réception ni des poésies, ni de la *postface* [1], et que ma dernière lettre soit restée sans réponse. Hier, j'apprends qu'il se trouve dans *le Télégraphe* un article

1. Publiée plus tard sous le titre de *Miroir des Souabes.*

qui me cause autant de surprise que de chagrin. Pourquoi donc annoncer ainsi à l'avance aux Souabes les coups de canne qui les attendent? Cela peut me nuire de plus d'une manière. Que signifie ce bavardage absurde, que je n'insérerai pas dans mon Recueil les poésies que j'ai publiées dans *l'Europe* de Lewald? Écrivez-moi tout de suite ce que cela veut dire; autrement, je serai forcé de prendre les mesures que la dignité m'impose : ne pourrait-on pas croire, en effet, que je dépends de quelque décision étrangère pour le recueil de mes poésies?

M. Wihl, à qui j'ai promis une recommandation pour vous, vous aura été présenté par M. Gutzkow, et je suis sûr que vous avez déjà conçu une haute estime pour ses qualités, et particulièrement pour son très-remarquable talent poétique. Je vous recommande très-chaudement ce jeune poëte, et je serai charmé que vous puissiez lui rendre service. — Ayez la bonté de lui dire que mon mal d'yeux m'a empêché d'écrire les lettres promises, et que je ne manquerai pas de le faire aussitôt que cela ne sera plus dangereux pour moi.

Adieu, très-cher ami; ne m'oubliez pas.

CXCIX

AU MÊME

Paris, le 7 juillet 1838.

Très-cher Campe,

Mon mal d'yeux ne me permet pas encore d'écrire beaucoup, et je n'aime pas à dicter des lettres. En général, dicter est une fâcheuse besogne; j'en ai fait l'essai récemment (quelques feuilles sur Shakspeare que l'on m'a extorquées); mais la plénitude et la clarté colorée du style disparaissent. D'ailleurs, je me trouve bien, — mais fort mécontent des lenteurs que souffre l'impression de mon nouveau recueil de poésies.

Si Gutzkow venait ici, ce serait un des plus grands bonheurs de ma vie.

Je ne savais vraiment rien de l'intention de M. Wihl d'écrire une étude, et même une étude considérable sur moi; c'est un bon et brave homme, et je lui pardonne d'avance de me compromettre; avec son manque de connaissance des hommes, et son exubérance de vanité poétique, cela ne peut manquer d'avoir lieu. — Votre ami.

CC

AU MÊME

Paris, le 23 juillet 1838.

J'aurais beaucoup de choses à vous dire, très-cher Campe, mais mon mal d'yeux m'en empêche. Aujourd'hui, je vous écris en courant pour une affaire au sujet de laquelle le libraire Delloye, d'ici, vous écrira aussi. Delloye est un des hommes les plus respectables et les plus honnêtes que je connaisse, peut-être le seul libraire tout à fait honnête qu'il y ait entre Cadix et Harbourg (je dis *Harbourg*, parce que, beaucoup plus à l'est, il y a Hambourg, et la *Bohnenstrasse* [1]). Il est à la tête de plusieurs entreprises par association ; entre autres, celles de la publication des gravures pour *les Femmes de Shakspeare*, qui ont déjà paru en Angleterre, et dont il s'est fait ici une double édition ; Delloye veut les publier aussi en Allemagne. Pour donner un attrait particulier à l'édition allemande, il a voulu y join-

1. La rue où était installée la librairie Hoffmann et Campe.

dre quelques feuilles de texte d'un auteur considérable. J'ai consenti à écrire ces feuilles, pour des motifs importants; entre autres, parce que, sur mon refus, on se serait adressé à Louis Tieck. Le travail est terminé, et, comme je l'ai dicté d'un seul jet, il se trouve que le manuscrit est plus considérable (sept feuilles) que je n'avais pensé (entre nous, ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais toujours assez bon pour le but proposé). J'ai engagé Delloye à s'entendre avec vous pour que votre nom soit mis sur le titre de l'ouvrage, et que vous soyez chargé de le vendre en Allemagne. J'espère que, dans ce cas, vous pousserez activement à la vente, et que vous répandrez le livre (bien que ce soit moins un livre qu'une collection de gravures) avec votre activité ordinaire. Il va sans dire que le texte est tout à fait innocent, et qu'il n'y a rien à craindre de la censure; d'ailleurs, vous pouvez m'en croire, je suis maintenant dans les meilleurs termes avec la Prusse, et puis compter que, de ce côté-là, il ne m'arrivera plus aucune frasque nouvelle. — Je vous salue affectueusement. Votre ami, fort souffrant aujourd'hui.

S'il y a dans *le Télégraphe* quelque chose qui

puisse m'intéresser, envoyez-moi le numéro sous bande, *rue des Martyrs*, 23. — J'ai déménagé.

CCI

AU MÊME

Granville, le 18 août 1838.

Très-cher Campe,

Je reçois à l'instant votre lettre, qui m'arrive *via* Paris, avec l'incluse de Gutzkow. La poste part dans une heure, et j'ai tout juste le temps de vous écrire, ainsi qu'à Delloye. Votre silence au sujet de ce dernier, me mettait fort dans l'embarras. Avant mon départ (quand j'avais déjà mis le manuscrit tout entier à sa disposition), Delloye m'apprit qu'il ne pouvait attendre davantage, et qu'il devait confier la vente à un autre libraire d'Allemagne; je vois que, dans sa lettre, il vous avait parlé d'un achat d'exemplaires, bien qu'il ne s'agit que d'un dépôt en commission ; mais les Français sont ainsi, ils ne connaissent rien à nos us et coutumes allemands. Je vais l'engager à vous annoncer son intention pour la vente des *Femmes de Shaks-*

peare, qu'il vous remet en commission, — et j'espère que ma lettre n'arrivera pas trop tard.

La lettre de Gutzkow me met dans le plus extrême embarras [1]. Que dois-je faire? Je lui répondrai demain. Je ne puis maintenant imprimer ces poésies, si je ne veux désormais me mettre avec Gutzkow dans les plus désagréables malentendus. S'il faut vous dire, mais à vous seul, toute ma pensée, je le ferai avec toute la bonne foi et la naïveté possible : le livre tout entier ne m'importe en rien; il m'est indifférent qu'il ne paraisse que plus tard dans la collection complète, et cet ajournement n'est point un sacrifice pour moi, mais bien pour mon éditeur Julius Campe. C'est naïf, n'est-ce pas? Mais comment faire pour que vous soyez un peu dédommagé de ce sacrifice? Voici : vous imprimeriez la *postface* en brochure, et, dans ma prochaine, je vous dirai de quelle introduction nouvelle il faut la faire précéder. Si vous voulez imprimer cette *postface* en même temps dans *le Télégraphe*, le jour où vous la publierez à part, vous êtes libre; seu-

1. Gutzkow avait conseillé à Heine, avec de très-vives instances, de ne pas réimprimer une grande partie de ses *Poésies nouvelles*.

lement, il faudra dire en note que cette reproduction dans le journal a été autorisée par l'éditeur.

En effet, je ne puis aujourd'hui rien donner *directement* au *Télégraphe*. L'article qu'il vient de publier [1] doit être horriblement compromettant pour moi. Je vous avais prié de me l'envoyer *sous bande;* et ma prévision que Wihl ferait de moi le piédestal de sa manie d'être un grand homme, semble se vérifier. Lewald m'écrit que cette lecture l'a confondu. Un ami me marque de Paris qu'on débite dans cet article, de l'air le plus nigaud et le plus honnête du monde, les insinuations les plus perfides sur ma maîtresse, sur ma situation à Paris, — et qu'ainsi les indignités de Beurmann se trouvent confirmées; bref, on est hors de soi. Envoyez-moi donc les feuilles *sous bande*, aussi vite que possible, ici, à *Granville* (*département de la Manche.*) Wihl a de bonnes intentions; mais la rage insupportable de satisfaire sa vanité lui met le diable au corps; — je le lui ai déjà dit, mais il est incurable. — Tout cela, à vrai dire, m'est fort indifférent; mais, en avouant, *dans ce moment*, ma collaboration au *Télé-*

1. *H. Heine à Paris*, par L. Wihl.

graphe, j'accréditerais moi-même les sottises de Wihl. Il ne manquerait plus que cela!

Vous pouvez dire tout ceci à Wihl. Le diable l'emporte, si ce qu'on m'écrit de Paris est exact!

Ce que vous me dites d'un projet d'*Annales littéraires* me plaît. J'y collaborerai volontiers, et peut-être choisirai-je un sujet qui donnerait tout de suite au livre la vogue la plus extraordinaire. — J'écrirai demain à Gutzkow; je l'aime fort, mais que le diable l'emporte aussi, seulement plus doucement, et avec le respect convenable, car c'est un pécheur de grande distinction. Il nargue le monde entier et provoque partout des inimitiés, là même où il aurait suffi d'un grain de patience pour gagner les amitiés et les alliances les plus considérables. Je lui écrirai demain; en tout cas, remerciez-le déjà aujourd'hui en mon nom de l'intérêt qu'il me témoigne.

Maintenant, adieu, cher Campe, et comptez sur ma plus franche amitié.

CCII

AU MÊME

Granville, le 10 septembre 1838

Cher Campe,

J'arrive du mont Saint-Michel (le point le plus remarquable de la Bretagne), et je trouve ici votre lettre du 26 août; je compte repartir demain pour Paris, et vous écrire de là longuement; aujourd'hui, je me hâte de vous dire le plus important. Je vois qu'il y a urgence pour les *Annales*, et qu'il serait trop tard pour se mettre à fabriquer un article : aussi je vous abandonnerai volontiers ma *postface* en échange de quelque chose de nouveau; seulement, ne la mettez pas tout de suite sous presse, puisque j'y ajouterai encore une ou deux feuilles, que je vous enverrai de Paris dans une dizaine de jours. — Je pense que les *Annales* ne paraîtront pas une seule fois, mais deux au moins par an. — J'ai lu l'article de Wihl : s'il sortait d'une plume ennemie, je dirais que c'est un chef-d'œuvre. — Saluez très-affectueusement Gutzkow; j'ai aussi trouvé sa lettre. — En hâte! — Votre ami.

CCIII

AU MÊME

Paris, le 18 septembre 1838.

Très-cher Campe,

Encore brisé des fatigues du retour (qui n'a pas été des plus heureux), je me hâte de vous écrire. Mon livre : *Femmes et Jeunes Filles de Shakspeare, avec des annotations de H. Heine*, sera complétement imprimé dans les premiers jours de la semaine prochaine, et Delloye n'attendait que mon retour et une conversation avec moi pour vous écrire. C'est ce qu'il fera aujourd'hui même, et je m'en réfère à sa lettre. — Il s'est trouvé, en effet, un négociant allemand qui s'engage à prendre à son compte quelques centaines d'exemplaires du livre, à condition qu'on lui donne le reste en commission; et Delloye, qui a fait déjà de tristes expériences avec la librairie allemande (ainsi, il avait donné en commission cinq cents exemplaires d'un ouvrage, dont quatre cent cinquante lui sont revenus d'Allemagne fort longtemps après, et l'argent des cinquante exemplaires vendus, beaucoup plus tard encore), Delloye,

vous le comprenez bien, craint qu'il ne lui en arrive autant avec vous. Je l'ai détrompé là-dessus, en lui assurant qu'avec votre activité et votre loyauté un débit moyen du livre était certain, et qu'il ne lui était point nécessaire de pouvoir compter à l'avance sur quelques centaines d'exemplaires pris à compte fixe; je lui ai fait remarquer encore qu'un libraire allemand n'avait rien à risquer à prendre ainsi à son compte un livre qui renfermait de moi plus de dix feuilles grand in-octavo, et que des offres de ce genre ne devaient pas l'induire à mettre sur le livre le nom d'une librairie qui ne m'agréait pas, d'autant plus qu'il pouvait certainement attendre de vous une offre semblable, si je vous priais, vous, Julius Campe, de la lui faire. Il vous donnera donc, en toute confiance, un certain nombre d'exemplaires en commission, et il attend vos ordres pour le chiffre de ces exemplaires, le mode d'expédition, etc. Je lui ai dit aussi qu'il n'y avait pas de temps à perdre, car Noël est proche, et le livre est surtout fait pour être donné en étrennes.

Tout d'abord je n'avais pas donné à Delloye grand espoir pour le débit; j'avais entrepris ce travail à contre-cœur, et dans un temps de maladie, et je ne

comptais d'abord écrire que peu de chose; mais, au lieu de quelques feuilles, j'ai fini par en écrire une dizaine, grand in-octavo, à plus de trente lignes la page, et je trouve, en fin de compte, que le tout a bonne tournure, et qu'ainsi l'ouvrage sera certainement bien reçu du public. Aussi, lorsque, hier, Delloye m'a demandé en conscience sur quel débit je comptais, j'ai cru pouvoir lui parler d'un millier d'exemplaires. — De la part des gouvernements, je n'ai rien à craindre; Rochow a dit à l'un de mes amis qu'on ne m'incommoderait aucunement pour cette publication, et il n'y a, en effet, dans le livre, rien qui puisse mécontenter. — Il dépend donc de vous que mon ami Delloye trouve son compte à cette affaire, où je ne suis intéressé que *moralement*, puisque dès longtemps je suis en règle avec lui : il m'a payé quatre mille francs en recevant mon manuscrit. Vous verrez avec quel luxe il est imprimé.

Il y a longtemps que je suis réconcilié avec mon oncle, et je l'attends à Paris, ces jours-ci, avec grande joie. — Comme je vous l'ai dit, la *postface* est destinée aux *Annales*; mais il faut absolument que j'y ajoute, sinon une longue note (il n'est peut-

être plus temps pour cela), du moins quelques mots d'avertissement. Quant au livre lui-même (le second volume du *Livre des chants*), il me semble que, si j'en retranche à peu près une douzaine de morceaux, en les remplaçant par autant de poésies nouvelles, et si même j'ajoute encore quelque chose, le volume pourrait encore être imprimé sans retard. Demandez donc à Gutzkow si je dois sacrifier plus d'une douzaine de morceaux ; — mais n'en parlez pas à Wihl, qui, avec tout son bon vouloir, manque de tact. Il faut que je défende ici ce brave homme contre tout le monde (il méritait vraiment un meilleur sort). J'ai fini par rire, plutôt que de me plaindre, de son article. Hier, Wihl me disait que quelqu'un (qui m'est inconnu du reste) lui laverait la tête, et cela, dans *le Télégraphe*. Son ami, Bœhme (qui écrit dans la *Gazette de Breslau*, — dites-le à Wihl) me parle d'un article de la *Gazette d'Augsbourg*, écrit par Savoye, et où celui-ci le menace, et moi aussi, d'un désaveu du côté d'Auersperg. Je ne puis penser à Wihl sans rire...

La première fois que vous publierez quelque chose de moi, ne le faites pas imprimer, au nom du ciel, à Darmstadt : là sont mes anciens ennemis de

la Burschenschaft [1]; et c'est ainsi que je m'explique les tracas de la censure. — Et maintenant, adieu; saluez très-cordialement M. Gutzkow. — Votre ami.

CCIV

AU MÊME

Paris, le 30 septembre 1838.

Bien cher Campe,

Ci-jointe une remarque qui doit être imprimée, en petits caractères, en tête de mon article. Je comptais écrire encore toute une longue adjonction; mais la présence de ma famille, et l'histoire de mon cousin, me troublent tellement la tête, qu'avec la meilleure volonté, je ne puis rien faire. — Je vous prie d'enjoindre à l'imprimeur des *Annales* de ne pas changer la moindre chose à la ponctuation. C'est affreux, l'absence de conscience avec laquelle on la maltraite, pour tout ce que je ne puis pas corriger moi-même, c'est-à-dire tout ce que vous avez imprimé de moi depuis mon départ! Et pourtant c'est chose si importante! — Saluez Gatzkow. A bientôt davantage.—Votre ami.

1. Association d'étudiants, ramifiée dans toutes les universités allemandes.

CCV

AU MÊME

Paris, le 19 décembre 1838.

Très-cher Campe,

Si je ne vous écris qu'aujourd'hui, la faute en est à mes yeux; il faut que je dicte presque toujours, et, la mauvaise humeur dictée est bien plus âpre qu'autographe. Mais, aujourd'hui, il faut absolument que je vous écrive, car je viens de recevoir le *Miroir des Souabes*. Me voilà de nouveau trahi et vendu, ou tout au moins mes intérêts les plus chers sont sacrifiés aux considérations les plus pitoyables, si ce n'est même à l'arbitraire individuel le plus léger. Vous aviez déjà assez péché contre moi en permettant à mon insu la mutilation du second volume du *Salon*, et de *l'École romantique;* — et maintenant, dans le morceau le plus innocent du monde au point de vue de la politique et de la censure, et où il s'agit seulement de mettre à la raison mes ennemis personnels, dans ce petit travail même, on se permet les mutilations les plus désagréables! — N'était-ce pas assez déjà que, par votre faute,

l'impression de cet écrit eût été retardée neuf mois, et fallait-il encore qu'on me volât la satisfaction exquise qui n'avait tout son prix que dans le moment même? Le refus de l'*imprimatur* à Giessen est facile à comprendre. Partout ailleurs, cela eût été impossible; en tout cas, vous auriez vu alors le résultat dans la huitaine. Tous les chargés d'affaires m'assurent ici que je n'ai nul mauvais vouloir à craindre en Allemagne, ni pour ma personne, ni pour mes écrits. Comme vous n'avez pas voulu écrire à Delloye, malgré mes sollicitations, et que celui-ci s'est vu contraint de remettre le livre en commission à Avenarius et Brockhaus, ces derniers, pour obtenir un certificat comme éditeurs, ont dû soumettre les feuilles imprimées à la censure de Leipzig, — et pas une ligne, pas un iota n'a été supprimé.

Et pourtant, comparé avec le *Miroir des Souabes,* ce livre était plein des passages les plus terribles au point de vue politique et religieux.

Je vous écrirai bientôt; aujourd'hui, je suis trop furieux, trop profondément indigné. Et pourtant, j'avais été suffisamment vexé par votre dernière lettre, où vous m'accusez de complicité avec Borns-

tedt au sujet du malheureux Wihl, votre chevalier de la vérité, dont l'humilité rare vous apparaît sans doute encore aujourd'hui dans toute sa gloire. Et, par-dessus le marché, vous me rendez attentif à des invectives de Beurmann qui ont été sans doute commandées à Hambourg, afin de mettre un lénitif sur la vanité blessée de Wihl! Comme Beurmann est une créature dévouée de Gutzkow, je ne comprends pas que ce dernier puisse autoriser de semblables choses. Un grand dégoût m'a pris en lisant votre lettre. — Et pourtant, j'aurais si fort besoin de vivre en parfait accord avec vous! Toutes ces querelles m'affectent douloureusement, et il est vraiment bien triste que je ne puisse pas même compter sur mes amis!

CCVI

AU MÊME

Paris, le 23 janvier 1839.

Très-cher Campe,

Quelques lignes seulement en réponse à votre lettre du 10 janvier. Envoyez-moi, par le premier courrier, le manuscrit du second volume du *Livre*

des chants, ainsi que l'*Épilogue*. Afin que le premier volume de mes poésies, ne soit pas compromis par le second, je veux éliminer de celui-ci tous les morceaux qui pourraient causer quelque scandale, c'est-à-dire tout au plus une feuille d'impression ; je remplirai cette lacune par une feuille de poésies nouvelles, exquises, et qui sont déjà écrites. Si j'écarte de ce second volume la malheureuse postface, il sera peut-être un peu mince, et je pourrais y ajouter la traduction de la première scène du *Manfred* de Byron, qui se trouve dans mon premier recueil de poésies. Je vous prie donc de m'envoyer ce dernier (publié autrefois chez Maurer, à Berlin).

Les feuilles censurées du *Miroir des Souabes* vous auront montré que j'avais toute raison d'être parfaitement vexé. — Dites au chevalier de la vérité (comme vous avez nommé un jour M. Wihl; je crois aussi que vous vantiez alors son indifférence pour la gloire; aujourd'hui, vous chantez sur un autre air!), dites à M. Wihl que M. B. n'a pas payé les deux cents francs, il a laissé protester la traite, et enfin s'est éclipsé, de sorte que j'ai dû donner cet argent de ma poche. — Votre ami.

NOTE

« Le *Miroir des Souabes*, article signé de mon nom dans les *Annales* d'Hoffmann et Campe, a été tronqué de telle sorte, dans l'intérêt des personnages qui y sont mis en scène, par les menées occultes de leurs amis, que je suis forcé de ne m'en plus reconnaître l'auteur.

» Paris, le 21 janvier 1839. »

CCVII

A GUSTAVE KUHNE[1]

Paris, le 30 janvier 1839,
rue des Martyrs, 23.

Monsieur,

Je vous prie d'insérer dans *l'Élégante* les lignes incluses (la note ci-dessus). Je vous en saurai un gré infini.

1. Né à Magdebourg en 1806, l'un des écrivains dits de la Jeune Allemagne. Ami intime de Th. Mundt, M. Kühne est auteur de *la Quarantaine dans une maison de fous*, des *Caractères masculins et féminins*, etc. Il a longtemps rédigé le journal littéraire *l'Europe*, à Leipzig, et vit maintenant à Dresde. Doué de finesse et de grâce plutôt que d'énergie inventive, cet écrivain n'est pas arrivé à une réputation aussi bruyante que celle de ses amis de la Jeune Allemagne.

Vous serez surpris peut-être d'apprendre que j'ai fait votre connaissance, il n'y a que quelques semaines, en lisant vos *Caractères de femmes et d'hommes;* — mais vous ne le serez nullemeut sans doute que cet ouvrage m'ait singulièrement plu, récréé et édifié. Les livres comme celui-là sont pour moi un gage des progrès de l'esprit humanitaire en Allemagne, et des talents de ceux qui le représentent. Après la lecture de votre écrit, je me suis senti atteint d'une étrange nostalgie. Mais peut-être me trompé-je, — et n'y a-t-il en Allemagne que peu d'hommes qui vous ressemblent. Recevez mes salutations cordiales et l'assurance de ma haute estime.

CCVIII

A J. CAMPE

Paris, le 20 février 1839.

Très-cher Campe,

Aujourd'hui même, ou au premier jour, je vous enverrai la préface de la troisième édition du *Livre des chants*. J'ai adressé, il y a une semaine, à Hambourg, l'exemplaire de la deuxième édition, entièrement revu, qui doit servir comme de manuscrit

pour la réimpression. Ah! cher Campe, il faut que je vous chante encore aujourd'hui la vieille chanson : que de dépit n'ai-je pas eu en revisant ce volume! Vous savez combien je tiens à ma ponctuation, et voyez un peu avec quelle scandaleuse négligence on s'y était pris! Dans un livre comme celui des *Chants*, chaque virgule devrait être sacrée à l'imprimeur. La révision m'a pris huit pénibles jours, et j'espère que, cette fois, ma peine n'aura pas été perdue!

Mais que dirai-je de la désagréable découverte que je viens de faire, c'est-à-dire que la censure a mutilé quelques morceaux dans ce livre! Qu'avez-vous à dire? Ici encore, aurais-je épouvanté le censeur?... Ne suis-je pas, de tous les poëtes, celui qui, dans ses vers, fait le moins d'allusions politiques? N'ai-je pas écarté sévèrement du *Livre des chants* tout ce qui pouvait lui donner le moins du monde une couleur de parti? J'ai rétabli dans le volume les morceaux mutilés, tels qu'ils étaient dans la première édition, et j'espère qu'on n'en retranchera pas un iota, comme j'espère, à l'avenir, n'être plus ainsi sacrifié. Et je ne l'espère pas seulement, mais j'y compte! — et je ne vous donne-

rai plus une ligne, avant d'en avoir reçu l'assurance.

Je meurs d'un rhume qui me tourmente depuis quinze jours, et m'arrête dans un grand travail. — Je n'ai pas fait réimprimer, comme on m'y engageait, le *Miroir des Souabes*, et me suis contenté d'annoncer au public comment on l'avait tronqué. Plus tard, je donnerai l'ouvrage dans sa vraie forme. — Il parait que M. Wihl, dans *le Correspondant*, a passé doucement la main, à mes dépens, sur la queue de renard des Souabes : le vaniteux poëte, capable de tout par gloriole ! — Votre ami.

CCIX

TRIBULATIONS D'UN ÉCRIVAIN [1]

Mon cher Campe.

Si vous avez espéré, vous ou d'autres, que *le Télégraphe* de M. Gutzkow ne tomberait pas entre mes mains, vous vous êtes trompés. Vous vous êtes trompés aussi en comptant que, pour des motifs

1. Lettre publiée par Heine, et adressée à M. Julius Campe, propriétaire de la librairie Hoffmann et Campe, à Hambourg.

personnels, je ne répondrais rien à la déclaration qui a été publiée dans ce journal au sujet du *Miroir des Souabes*. Si cette déclaration n'était autre chose qu'une grossière injure, je me tairais assurément... Mais, cher ami, elle est conçue dans de tels termes, qu'elle autorise toute sorte d'interprétations fâcheuses qui peuvent nuire à l'autorité de ma parole, comme aussi aux intérêts sacrés auxquels je suis voué. C'est seulement pour me défendre contre ces interprétations que je vous écris ces lignes.

J'ai annoncé au public, dans la *Gazette du monde élégant*, que les *Annales littéraires*, publiées dans votre maison, renfermaient un article de moi, le *Miroir des Souabes*, qui, dans l'intérêt des personnes que mentionnait cet écrit, avait été tronqué de telle sorte, par les menées occultes de leurs amis, qu'il ne m'était plus possible de m'en reconnaître l'auteur. — Là-dessus, cher Campe, vous avez fait paraître, dans *le Télégraphe* de Gutzkow, une note d'après laquelle ces mutilations étaient purement et simplement le fait de la censure silésienne! Et vous ajoutiez ces mots : « Nous remarquons ceci, pour bien faire comprendre aux adversaires de

Henri Heine, ce qu'ils doivent entendre par les *menées occultes de leurs amis.* »

Ainsi, d'abord vous contredites mes paroles d'une manière tout à fait apodictique, de haut en bas, sans donner aucune preuve de votre dire. Je pourrais répondre à votre *non* par un *oui*, tout aussi net, et il ne s'agirait plus que de voir à la parole de qui l'on ajoute le plus de foi en Allemagne. Mais, je l'ai déjà dit, je ne veux pas répondre à une grossière offense par une offense du même genre, je ne veux pas vous convaincre de non-vérité, mais d'erreur, et, dans cette fâcheuse conjoncture, ce n'est pas sur ma véracité individuelle que je m'appuyerai, c'est sur des faits reconnus par vous-même, et sur l'autorité souveraine de la logique. Le fait des menées ci-dessus n'est point ici directement en question; plus tard, quand l'immixtion de certaines gens sera moins indiscrète, et que je serai moins retenu par la crainte d'un certain crayon rouge, je reviendrai sur ce fait. Aujourd'hui, je me borne à quelques remarques qui permettront au public de juger si vous étiez autorisé, cher ami, à contredire si sèchement mes paroles.

Je vous avoue que j'en crus à peine mes yeux

quand je rencontrai, dans *le Télégraphe*, la susdite déclaration. Si je n'avais su, dès longtemps, à quelles influences vous obéissez, il me serait venu de très-vives inquiétudes sur l'état de votre tête. Pauvre ami ! Quand vous avez écrit ou signé ces lignes. vous souffriez, en tout cas, d'une affreuse infidélité de mémoire; vous aviez oublié tout ce qui se trouve dans vos dernières lettres, et, surtout, vous ne vous souveniez pas de ce que vous m'aviez écrit en d'autres temps, quand je me plaignais des mutilations de mes écrits. Par le fait, c'est votre faute si des plaintes semblables se sont souvent répétées... Cela commença avec le volume sur *la France*. Doux et équitable comme je le suis, je vous pardonnai volontiers les horribles ravages de la préface ; vous êtes convenu alors que, pour éviter le plus grand embarras, vous l'aviez soumise à la censure, bien que le livre eût plus de vingt feuilles... Vous veniez d'entrer dans le saint état du mariage, vous aviez femme et enfants, et ce n'était pas le moment de vous condamner. Je pris encore en considération, pour le volume suivant, les circonstances particulières de l'éditeur marié, et vous pûtes hardiment faire imprimer la première partie du *Salon*, sans

vous inquiéter de la censure. Vous m'aviez donné confiance, et, plein d'espoir, je vous envoyai le second volume de cet ouvrage, qui avait aussi plus de vingt feuilles, et qui échappait ainsi au censeur; vers ce temps, vous aviez publié beaucoup de choses hardies : ainsi, par exemple, les *Lettres* de Boerne, et je pensais que Campe était redevenu le vieux Campe... Mais je me trompais; précisément parce que vous aviez édité tant de livres ultra-libéraux, vous crûtes qu'il fallait revenir en arrière, et ce fut mon pauvre second volume du *Salon* qui fut sacrifié, et déposé par vous sur l'autel de la censure comme une offrande expiatoire de vos péchés de presse. Le livre fut massacré de la bonne manière, et tailladé de telle sorte, que toute son importance patriotique avait disparu, qu'on put prendre une certaine polémique théologique pour le noyau même de l'ouvrage (tandis qu'elle n'en était que l'écorce amère), si bien qu'on avait amplement sujet de méconnaître et de calomnier ma pensée. J'al lai trop loin peut-être alors en vous accusant d'être seul l'auteur de ma mésaventure : mais il ne me fut jamais possible de vous absoudre de tout péché. Il y eut brouillerie, puis réconciliation... et bientôt

après, je vous envoyai *l'École romantique*, qui fut aussi publiée après avoir été censurée, Dieu sait où, et mutilée à fond. Cette fois, je m'indignai un peu moins, parce que je pus rétablir presque complétement le texte de cet ouvrage dans une édition publiée à Paris, et échapper ainsi en quelque manière à de malignes interprétations. D'ailleurs, votre crainte d'encourir une responsabilité trop grande n'était pas alors sans fondement; une sorte de chaleur étouffante annonçait l'orage qui éclata bientôt sur nous, sous la forme du décret contre la Jeune Allemagne. Le tonnerre grondait déjà, les éclairs préludaient à la tempête, et je vous tendis la main de la réconciliation, me soumettant en haussant les épaules, aux astres qui régnaient dans le ciel, à la nécessité fatale, — et je résolus de n'imprimer à l'avenir que de légers ouvrages de fantaisie, sans aucun caractère politique, et faits pour passer impunément par toutes les censures.

Ainsi résigné, je vous envoyai la troisième partie du *Salon*, qui contenait un innocent recueil de contes, et une préface très-farouche littérairement, mais politiquement tout à fait bénigne; le livre

reçut en effet un *imprimatur* sans réserve, sauf pour la préface, à propos de laquelle il se passa de singulières choses. Cette préface était dirigée contre le dénonciateur de Stuttgart, et celui-ci — je ne l'appris que plus tard — jouissait alors, auprès de certaines autorités, d'une extraordinaire faveur. (Il est vrai que le délateur doit être protégé par l'État, même quand il est le plus misérable drôle; autrement, il n'y aurait pas de police possible.) Par malheur pour ma pauvre préface, le dénonciateur ci-dessus trouva partout assistance, grâce aux menées secrètes de ceux qui lui ressemblaient. Il n'était pas seul; et, de même que ses dénonciations n'avaient pas seulement lieu en public, il disposait encore d'une foule d'auxiliaires qui se glissaient çà et là dans l'ombre. Oui, ces dénonciations n'avaient pas seulement lieu au grand jour, elles ne consistaient pas seulement en articles imprimés : vous vous rappellerez peut-être que vous m'offrîtes alors de me procurer une lettre que M. Wolfgang Menzel avait écrite de sa propre main à Théodore Mundt, peu avant la publication du décret de la Diète, et où il trahissait lui-même, en imbécile qu'il est, ses friponneries de sergent de ville.

Mais vous oubliez tout, cher Campe, vous allez jusqu'à oublier que vous-même, lors de la publication de la troisième partie du *Salon*, vous avez eu à combattre, de toutes vos forces, les menées occultes des alliés de Menzel, et que vous n'avez pu les déjouer que par une contre-ruse. Vous vous plaigniez particulièrement alors d'un certain docteur Adrian, censeur à Giessen, où vous aviez fait imprimer le livre; c'est lui qui était cause, d'après vous, que le contenu de cet écrit, qui devait demeurer secret jusqu'à sa publication, était d'avance connu à Stuttgart... Vous comprenez maintenant ce que je veux dire en parlant des *menées occultes de leurs amis*. Ici, une définition précise est impossible. Ce sont choses perçues par le flair, plutôt que par la vue et le toucher...

Des ouvrages polémiques, écrits en vue de l'intérêt du moment, perdent aux retards de l'impression presque tout leur intérêt; je vous remerciai néanmoins d'avoir publié intacte en brochure, sous le titre du *Dénonciateur*, la préface en question. De nouveau je crus à votre courage, et me rassurai. Aussi, je ne fus pas peu surpris lorsque, m'informant auprès de vous du point où en était l'impres-

sion du second volume du *Livre des chants*, je reçus cette réponse : « Pas si bête! le manuscrit a été envoyé pour la censure, non pas cette fois à Giessen, mais à Darmstadt, et point de nouvelles encore. » Ce ne fut que plusieurs mois après que je reçus de vous une nouvelle lettre, remplie de plaintes : on vous avait encore une fois mené par le nez, et refusé l'*imprimatur*.—Aussi, comme j'avais d'ailleurs écrit pour ce livre une conclusion dont le contenu polémique avait perdu, par ces retards, quelque chose de son actualité, j'acceptai volontiers votre offre de la faire imprimer tout de suite dans les *Annales littéraires*, qui devaient paraître en octobre.

Voici ce que vous m'écriviez à ce sujet le 9 août 1838; je n'ai malheureusement conservé que ce fragment de votre lettre :

« J'ai combiné ce soir avec Gutzkow une entreprise qui aura son importance en littérature; il s'agit d'*Annales littéraires* qui seront publiées, en octobre, et se continueront d'année en année. Nous avons assez de journaux, de revues mensuelles et trimestrielles... Les *Annales* décideront en dernière instance, passeront en revue ce qui s'est fait, les *acta*. Votre conclusion (postface) serait ici tout juste à sa

place. Gutzkow m'a proposé de vous le dire. Rosenkranz, Jung, Kœnig, Daumer, Dingelstedt, etc., collaboreront à l'ouvrage. Gutzkow reviendra sur ce qui s'est fait depuis 1830. Tout cela sera utile à la *jeune* littérature. Gutzkow aimerait avoir votre travail. Si vous consentez à le faire imprimer... »

... Ici commence malheureusement la lacune, et je regrette de ne pouvoir citer les paroles par lesquelles vous me promettiez la reproduction la plus fidèle de ma postface, en même temps que vous me faisiez sur M. Gutzkow une très-naïve confidence.

Je reçus, presque avec la vôtre, une lettre de M. Gutzkow, qui venait à moi avec beaucoup d'amitié; ce qu'il avait vraiment bonnes raisons de faire puisque j'avais de bonne heure salué avec toute justice son génie littéraire, et que, plus tard, au moment de la détresse, quand ses alliés le désavouaient comme à l'envi, j'avais exprimé sans détour mes sympathies pour lui. Vous savez que je répondis dignement à sa confiance, et que je lui cédai volontiers pour les *Annales* ladite postface, pour laquelle il me proposa le titre de *Miroir des Souabes*.

Vous pouvez vous figurer ma contrariété et mon chagrin lorsque, après tout cela, je pus lire, à la fin de décembre, les *Annales littéraires*, et que j'y trouvai ma pauvre postface, avec le titre prétentieux qu'elle avait reçu, mutilée de fond en comble... Ce n'était pas un censeur qui avait fait tout cela; car il n'y avait pas dans tout le morceau une syllabe qui sentît la politique ou la religion... Vous êtes innocent, cher Campe, j'en suis sûr; car, lorsque je vous écrivis au sujet de cette injure, vous me répondîtes avec surprise, et je ne veux citer de votre lettre (25 décembre 1838) que ces mots :

« J'avais donné l'ordre — et mes lettres à l'imprimerie en font foi — que, si quelque chose était retranché à votre travail, il ne devait pas paraître. »

De votre aveu, vous aviez donc exigé que, si la censure supprimait quelque chose de mon article, il ne serait pas imprimé... D'où vient donc qu'en dépit de cet ordre, le contraire arriva? Y a-t-il des ordres au-dessus des vôtres, et auxquels vous vous soumettez aveuglément? Vous autorisez, en tout cas, les doutes les plus fâcheux sur votre indépendance, en rejetant uniquement sur la censure saxonne la mutilation de mon article.

Non, cette fois, je ne veux pas qu'on me parle de la censure, et, moins encore que de toute autre, de la censure saxonne, qui, lorsque vos *Annales* parurent, venait précisément de me donner une éclatante preuve de sa douceur et de son libéralisme, en laissant passer, sans en effacer un mot, un livre qui avait été imprimé à l'étranger, et devait être censuré avant de pouvoir être mis en vente dans les états de la Confédération germanique ; — et ce livre, je veux dire *les Femmes de Shakspeare*, contenait pourtant maint passage de politique et de théologie... Bref, cher Campe, tout ce que vous me répondites, parlait plutôt contre vous que pour vous. Et Gutzkow, contre lequel vous m'auriez si volontiers lâché, — je ne sais vraiment pourquoi. — Gutzkow aussi est innocent. Il est innocent comme vous. Si, dans la lettre que je vous écrivis alors, je m'exprimai peut-être un peu durement sur son compte, c'est d'abord que j'étais de mauvaise humeur, et ensuite que je ne pouvais en aucun cas dire qu'il n'était pas coupable d'une *levissima culpa*. Lui qui avait pris soin que son travail ne souffrît pas le moindre dommage de la censure, — pourquoi n'avait-il pas pourvu à ce que le mien, que je lui

avais en quelque sorte confié, eût le même privilége? Comme vous ne publiez pas de livres juridiques, j'ai voulu vous montrer, cher Campe, ce que j'entends par *levissima culpa*.

Et, si j'étais de mauvaise humeur contre M. Gutzkow, c'est vous-même, cher Campe, qui y aviez surtout contribué par votre loquacité. Qui m'a fait remarquer le premier que maint article diffamatoire, dont les matériaux provenaient visiblement de Hambourg, étaient certainement de la plume de ce noble Beurmann, qui n'est, en définitive, autre chose qu'un très-humble serviteur de M. Gutzkow? Pourquoi, dans votre lettre du 5 février 1839, me dites-vous que M. Wihl n'écrit pas une ligne que Gutzkow ne la revoie? Pourquoi faites-vous peser sur celui-ci toute la responsabilité de ce qu'écrit l'autre? Et qui donc, cher Campe, m'a livré une caractéristique du susdit M. Wihl, auquel (cela ressort de votre lettre du 21 juin 1838) vous avez confié à mon insu le manuscrit du *Miroir des Souabes*, et le lui avez laissé des semaines? Qui m'a écrit ces paroles :

« Wihl est un bavard. Il y a quinze jours, je lui ai fait la leçon comme il le méritait, parce que le gaillard, qui est *frère et compagnon* avec tout le re-

but des écrivains de Hambourg, avait eu l'audace de me mêler à un commérage d'où il résultait que j'étais mené à la lisière par Gutzkow et lui... C'est l'homme le plus vain que je connaisse... Avec cela, ne connaissant ni le monde ni les hommes, et péchant plus par sottise que par mauvais vouloir... »

Mais qui donc a mutilé mon *Miroir des Souabes*, dans l'intérêt des Souabes, ou, pour parler plus exactement, dans l'intérêt de quelques rédacteurs des journaux de Cotta ? Si Sarras, votre compagnon de chasse à longs poils, était encore en vie, c'est sur lui que tomberaient mes soupçons, car il se jetait souvent dans mes jambes quand j'entrais dans votre magasin, et aboyait toujours méchamment, lorsqu'on demandait un exemplaire des *Reisebilder*. Mais il y a longtemps que vous m'avez annoncé que Sarras était mort, et depuis lors vous vous êtes procuré de tout autres chiens, que je ne connais pas personnellement, et qui sans doute apportent tout droit aux Souabes ce qu'ils ont happé chez vous, afin d'attraper en échange une miette de louange dans le *Morgenblatt*[1].

1. Journal publié à Stuttgart, chez Cotta, et dont W. Menzel était le rédacteur pour la partie littéraire (*Litteraturblatt*).

Si vous saviez. cher Campe, comme dans ce moment le soleil brille doucement sur mon papier, combien je suis heureux, et quel beau nom on s'apprête à fêter aujourd'hui, vous me plaindriez de gaspiller dans ces longues explications les belles heures de la matinée. Et pourtant elles étaient nécessaires, car je ne voulais pas vous blesser par un bref démenti. En tout cas, je ne pouvais pas me taire; ce qui vous étonnera peut-être, puisque je n'ai jamais répondu une syllabe aux inculpations les plus basses des journaux, à de grosses brochures pleines de méchants bruits, et même à des charretées de calomnies. Mais, quand il s'agit d'un éditeur, c'est une affaire à part. On se fie peu aux assertions des gens qui ne connaissent pas de près un écrivain, auxquels sa porte est fermée, et qui ne voient qu'à travers le trou de la serrure. L'éditeur, en échange, est envisagé comme l'intime ami de notre foyer, on croit qu'il connaît parfaitement notre ménage, qu'il a regardé derrière les rideaux, et l'on prête à ses dires une oreille plus docile. Il m'a donc fallu de longs commentaires pour montrer le peu de valeur de votre déclaration... Avez-vous craint par hasard qu'on ne vous attribuât la mutilation de mon arti-

cle ? Dans ce cas, la première moitié de votre déclaration suffisait, et il n'était pas besoin d'ajouter : « Nous faisons cette remarque pour bien faire comprendre aux adversaires de Henri Heine ce qu'ils doivent entendre par les *menées occultes de leurs amis.* » — Ou bien, cher Campe, avez-vous été serré de si près par mes ennemis que vous ayez dû, par cette adjonction, leur donner une satisfaction personnelle? Ce n'est pas le cas non plus; vous avez bien trop de courage pour qu'on vous puisse arracher par menaces une déclaration, et, avant tout, vous ne craindriez pas des hannetons, ni W. Menzel, l'Achille ! Ou bien, l'auriez-vous écrite par haine secrète contre moi, pour me nuire dans l'opinion publique ? Non, nous sommes les meilleurs amis du monde, et ce serait honteux à moi de vous croire assez perfide pour cacher un glaive meurtrier sous le manteau de l'amitié. Ou bien, aviez-vous en vue un avantage terrestre, et vouliez-vous, le cœur saignant, sacrifier votre ami à un intérêt supérieur, c'est-à-dire un intérêt mercantile ? Non, ce n'est pas cela non plus; il était possible qu'il en sortît plutôt un tort pécuniaire, puisque mon principe que « plus nous coûtons aux gens, plus ils nous aiment. »

pouvait me donner la pensée de faire monter encore, d'une manière indirecte, vos sentiments d'amitié, en vous demandant pour mes prochains écrits des honoraires du double.

Si donc ce n'est ni délicatesse, ni crainte, ni haine, ni profit, qui ont pu être en jeu dans votre déclaration, il ne reste plus qu'à l'expliquer par les menées secrètes de ces amis des Souabes, auxquels, cher Campe, vous avez servi d'instrument sans le savoir, et la manière même dont vous me réfutez, confirme mes assertions.

Paris, le 5 avril 1839.

CCX

AU MÊME

Paris, le 12 avril 1839.

Très-cher Campe,

Vous verrez par *l'Élégante*[1] à quelles fatales occupations vous m'avez condamné. Vous me saurez gré, j'espère, de la modération que j'ai montrée, et dont vous n'étiez vraiment pas digne, vous qui m'avez donné un démenti public. — Très-cher Campe,

1. *La Gazette du monde élégant.*

je puis vous le dire maintenant entre quatre yeux, ce n'est pas par bonté d'âme que j'ai répondu si doucement à votre horrible annonce. (Il fallait, en tout cas, répondre; autrement, le public m'aurait cru si complétement dans vos mains, que j'étais contraint d'accepter tout ce qui venait de vous.) Non, si je ne vous ai pas répondu plus vertement, c'est parce que je suis assez raisonnable pour avoir compris qu'un mot dur, prononcé publiquement, vous eût rendu impossible de publier à l'avenir quelque chose de moi, et qu'ainsi finirait tristement une amitié qui dure depuis longtemps, et à laquelle je me suis attaché, — avec ses joies comme avec ses chagrins. Je vois bien, d'ailleurs, comment et par qui vous avez été aiguillonné à ce méfait. Puisse le bon Dieu pardonner à Gutzkow d'avoir tout au moins contribué, si peu que ce soit, à me faire ce chagrin, lui qui eût dû plutôt vous empêcher de publier cette déclaration dans *le Télégraphe*. — Mais la première cause, l'origine folle de cette déclaration ne doit être cherchée nulle part ailleurs que dans la sottise venimeuse de ce pitoyable Wihl, qui est capable des plus honteuses actions quand sa vanité de poëte est blessée ou veut

être satisfaite. Je vous en prie, Campe, faites comme moi, montrez-lui la porte une fois pour toutes, avant qu'il vous brouille, pour peu que cela convienne à ses sots manéges, avec des gens moins généreux que moi. Vous voyez maintenant que ce chevalier de la vérité, auquel je n'avais pas donné le moins du monde mission d'écrire un article sur moi, m'a pris pour piédestal de sa vanité. — Je me gardai bien, et pour cause, de lui donner une seule ligne pour Hambourg, et pourtant il se présenta chez vous comme un de mes intimes, même chez ma mère, où il fit beaucoup de mal en défigurant et calomniant par des bavardages mes relations domestiques. Et maintenant son article, où il compare ma pauvre femme à Thérèse Levasseur (le rédacteur devait pourtant la connaître)! puis les incroyables détails sur la misère où je vis! c'était peut-être ânerie bien intentionnée; mais il aurait été moins sot s'il avait remarqué que je ne fais usage de cette misère que lorsque je veux obtenir quelque chose (de vous, par exemple), ou que je ne veux rien donner (à M. Whil, par exemple, qui me coûte pourtant deux cents francs comptant, — et m'aurait peut-être coûté davantage, si ma grande misère ne

me fût venue en aide). Il lui était bien permis de dire que j'étais en mauvais termes avec mon oncle, car je n'en faisais pas mystère; mais ce qui m'a dépité, c'est que (probablement toujours par bêtise) il a rejeté sur mon oncle la faute de ma pauvreté, tandis que celui-ci me donnait alors tout autant d'argent qu'aujourd'hui que nous sommes bien ensemble; — seulement, le procédé est différent. Cela me donnait l'air d'un menteur; heureusement, personne de ma famille n'y a pris garde...

A l'avenir, que mes manuscrits ne sortent jamais de vos mains, ne les confiez à qui que ce soit. Quand vous ne pouvez pas éviter la censure, ne vous adressez que là où j'ai trouvé des procédés libéraux (à Leipzig, par exemple; à Stuttgart, où il y a liberté presque entière de la presse). J'ajournerai volontiers la publication de mes Mémoires; je voudrais seulement faire paraître cet automne un petit volume, unique en son genre, intitulé *Louis Boerne*; mais je ne souffrirai pas qu'on y touche. A l'avenir, — c'est à peine s'il est besoin de le dire à un ami, — il n'y aura aucune attaque personnelle contre moi, ni dans *le Télégraphe*, ni dans aucun écrit quelconque publié par la maison Hoffmann et Campe...

Si Gutzkow n'a rien de bon à dire sur mon compte dans son journal, engagez-le plutôt à se taire tout à fait. Qu'il dise ce qu'il voudra sur la valeur esthétique de mes écrits; — mais, si son mauvais génie le pousse à m'injurier, ou à toucher peu obligeamment à ma personne, que ce soit dans un livre ou un journal dont Campe ne soit pas l'éditeur. Soyez convaincu que je ne serais pas assez faible pour vous donner à l'avenir une ligne à publier, si j'avais le chagrin... Pardonnez-moi si je vous fais tort, à vous ou à Gutzkow, — mais j'éprouve le besoin de ne vous celer aucune de mes pensées. C'est peut-être salutaire.

Comme vous m'avez annoncé, il y a quelque temps, que Gutzkow écrivait une biographie de Boerne, je crois devoir vous dire que le petit livre mentionné plus haut n'est point une biographie: c'est seulement le récit de relations personnelles avec Boerne dans des périodes d'agitation et de périls, ou plutôt le tableau de ces temps. J'en ai écrit les deux tiers. Dites-moi quand paraîtra le Boerne de Gutzkow; pourrai-je l'avoir d'ici à six semaines? Je serais charmé de pouvoir le mentionner avec éclat dans mon écrit. En tout cas, — ne

manquez pas de le faire remarquer à Gutzkow, — nous ne saurions nous rencontrer. J'ai par devers moi, par suite de mes relations personnelles avec Boerne, et de notre existence commune à Paris, de tout autres matériaux. Je veux reviser l'ouvrage avec soin, pour qu'il soit aussi spirituel que possible. — Saluez affectueusement Gutzkow; je crois que ma mauvaise humeur a tout à fait disparu. Il faut qu'il fasse coucher Wihl, et ne lance plus Beurmann contre moi. J'ai beaucoup à faire, et mon temps est précieux. — Votre ami dévoué.

DÉCLARATION [1]

« M. Heine, à Paris, s'étant permis, dans les derniers numéros de la *Gazette du monde élégant*, d'a-

1. L. Wihl avait adressé à *l'Elégante* la déclaration qui suit, et qui fut imprimée dans ce journal en même temps que la parodie ci-dessus :

« M. Heine, à Paris, s'étant permis, dans les derniers numéros de la *Gazette du Monde élégant*, un abus inouï de secrets confiés à la correspondance, je regrette d'être contraint à la déclaration qui suit. M. Heine (dont la gloire, pâlissante depuis quelques années, a toujours trouvé moins d'aliments dans sa grandeur poétique et sa fermeté de caractère, que dans une effronterie qui lui est tout à fait propre), M. Heine me fait — je pourrais presque dire — l'honneur de m'attaquer, moi et Charles Gutzkow, de la façon la plus odieuse. Ce dernier a démasqué l'envie

buser d'une manière inouïe de secrets confiés à la correspondance, je regrette d'être forcé de faire la déclaration suivante. M. Heine (dont la gloire, pâlissante depuis quelques années, a trouvé de tout

que font éprouver à M. Heine (surtout depuis la publication de *Blasedow*), une position littéraire qui s'enracine toujours plus fermement dans le cœur de la nation allemande, — le succès du *Télégraphe*, journal plein de fraîcheur et de vie, — et enfin des développements poétiques qui peuvent se passer de la protection de M. Heine, à Paris : c'est ce qu'on peut voir dans les plus récents numéros de l'excellent journal de M. Gutzkow. Pour ma part, je laisserais passer toute souillure faite à mon honneur, comme aux noms illustres de Platen, Tieck, Schlegel, Schelling, Hegel, et d'autres encore, que M. Heine, dans ses écrits, a couverts de boue, je laisserais, dis-je, passer comme eux tout outrage à mon honneur, avec le calme du mépris, si je pouvais me glorifier devant le monde, même de bien loin, de faits semblables aux leurs. M. Heine combat contre moi avec une épée qui ne lui appartient pas, ou plutôt avec les coups de poignard dérobés que me donne un libraire dans sa correspondance privée. La liberté que M. Heine se permet de prendre à l'egard de ce dernier, lui fait jouer un rôle si digne de pitié, et si profondément ravalé, qu'il me suffit d'opposer à la silhouette qu'il trace de moi dans sa correspondance le portrait qui restera dans le cœur de ceux qui m'ont vraiment connu, et avec la bourse desquels je n'ai rien à faire. Si j'aimais, comme dit le libraire, à faire le rapporteur, il me serait facile de payer M. Heine de la même monnaie. Mais je ne veux pas m'avilir comme lui par la publication illicite de vues privées, et il me suffit de traiter de menteur celui qui fait de moi un manœuvre de la censure, et me croit capable, par préference pour les poëtes souabes, — que je place, en effet, infiniment plus haut que M. Heine, — de defigurer une seule ligne de son manuscrit.

» Louis Wihl. »

temps moins d'aliments dans sa grandeur poétique et sa fermeté de caractère que dans une effronterie qui lui est tout à fait propre), M. Heine me fait, je pourrais presque dire l'honneur de m'attaquer, moi, Louis Wihl, ainsi que Charles Gutzkow, de la façon la plus odieuse. Ce dernier a démasqué l'envie que fait éprouver à M. Heine, surtout depuis la publication de *Blasedow*[1], une position littéraire qui prend toujours plus fortement racine dans le cœur de la nation allemande, le succès du *Télégraphe*, journal plein de fraîcheur et de vie, et enfin des développements poétiques qui n'ont pas besoin de la protection de M. Heine à Paris : c'est ce qu'on peut voir dans les plus récents numéros de l'excellent journal de M. Gutzkow. Pour ma part, je laisserais passer toute souillure faite à mon honneur, comme aux noms illustres de Platen, Tieck, Schlegel, Schelling, Hegel et Louis Wihl, que M. Heine a couverts de boue, je laisserais passer comme eux, avec le calme du mépris, tout outrage à mon honneur, si je pouvais me glorifier comme eux devant le monde, même de bien loin, de faits semblables

1. Un des premiers romans de Gutzkow.

aux leurs. Mais ce n'est pas même au niveau d'un Louis Wihl que je puis me placer; car je ne suis qu'un chien dans le sens réel du mot, c'est-à-dire le successeur calomnié de ce barbet loyal, fidèle et vertueux, qui détestait sans doute l'immoralité de M. Heine, mais n'a point donné lieu à une accusation d'aboiements haineux. M. Heine n'a pas rougi, dans sa lettre à M. Julius Campe, d'écrire les obscénités suivantes : « Qui donc a mutilé mon *Miroir des Souabes* dans l'intérêt des Souabes, ou, pour parler plus exactement, dans l'intérêt de quelques-uns des rédacteurs des journaux de Cotta? Si Sarras, votre camarade de chasse à longs poils, était encore en vie, c'est sur lui que tomberaient mes soupçons, car il se jetait souvent dans mes jambes quand j'entrais dans votre magasin, et aboyait toujours méchamment lorsqu'on demandait un exemplaire des *Reisebilder*. Mais Sarras — vous me l'avez annoncé — est mort depuis longtemps, et vous vous êtes procuré, depuis lors, de tout autres chiens que je ne connais pas personnellement, et qui sans doute apportent tout droit aux Souabes ce qu'ils ont happé chez vous, afin d'attraper en échange une miette d'éloge dans le *Mor-*

genblatt ! » — Je méprise profondément un homme qui ne respecte pas même le repos des morts, qui fouille les tombeaux d'une main sacrilége, et s'avilit par la publication illicite de faits privés ; — et, bien que je ne sois qu'un chien, un chien tout à fait ordinaire, j'ose cependant donner un démenti à celui qui fait de moi un manœuvre de la censure, et me croit capable, par préférence pour les poëtes souabes (que je place, en effet, infiniment plus haut que M. Heine) de défigurer, ne fût-ce qu'une ligne, dans ses manuscrits. — Je vous prie d'imprimer le plus tôt possible cette déclaration ; car, lorsque Campe reviendra de la foire de Leipzig, il faudra que je me couche à plat ventre. En tout cas, j'aurai des coups de pied.

HECTOR,

Chien courant chez Hoffmann et Campe, à Hambourg.

CCXI

A HENRI LAUBE

Granville (Manche), le 24 juin 1839.

Très-cher Laube,

Je vous prie de saluer madame votre femme. — J'espère que vous commencez tous deux à vous sentir un peu agréablement dans ce Paris désert. Pour moi, je suis comme un poisson dans l'eau, — et dans le vrai sens du mot, car je me baigne déjà, et, si je ne nage pas précisément dans la mer, je flâne pourtant sur le rivage, contemplant les nuages, écoutant le bruit des vagues, et faisant des projets.

J'espère que vous avez déjà dépêché votre Gutzkowiade; quant à la mienne, il me reste encore à la transcrire, ennuyeux et désolant travail, et pénible aussi à cause de l'état de mes yeux qui me font mal de nouveau depuis huit jours [1]...

Mon épouse et déesse est tout à fait bien, et m'a chargé, quand je vous écrirais, de saluer amicale-

1. Cet article de Heine, sur Gutzkow, n'a pas été publié.

ment *M. Laube et sa dame.* — Elle vient tout à l'heure de sortir pour la messe... très-parée !

Comme aucun journal allemand n'arrive ici, vous le pensez bien, et qu'on ne m'écrit rien d'Allemagne sur les affaires de Gutzkow, il faut, si les journaux en disaient quelque chose, que vous m'en informiez tout de suite. Si vous ne les lisez pas, dites-le à M. Weill, qui les lit, et donnez-lui mon adresse pour qu'il me communique ce qu'il apprend d'Allemagne. Je lui écrirai peut-être ces jours-ci.

Mon banquier n'a encore reçu aucun manuscrit d'Allemagne. J'espère que la traduction avance à grands pas...

Je vis ici très-agréablement, et fort heureux, et j'espère que ce séjour fournira aussi son butin littéraire. — Donnez-moi bientôt de vos nouvelles. — Votre ami.

Faites donc bientôt visite au rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, et donnez-lui les lignes incluses.

CCXII

A GUSTAVE KUHNE

Salutations cordiales, mon très-cher collègue, en même temps que je vous envoie ces quelques poésies, qui appartiennent à un recueil qu'on ne publiera peut-être pas de si tôt, bien que ma note dise le contraire. — S'il y a, dans le cinquième morceau, quelque chose qui vous choque, laissez alors le tout de côté, car mon envoi, sans ce dernier *Lied*, serait par trop pauvre. En général, je n'ai plus guère de confiance dans ma poésie, — je parle de ma poésie versifiée. Mon âge (et peut-être notre temps) n'est plus favorable aux vers, et veut de la prose. — La vôtre, cher Kuhne, soit dit en passant, me plait au plus haut degré; vous avez un style tout à fait original, ce qui n'est pas le cas pour tous nos amis. Tout y est doucement fondu, et les pensées semblent parfois regarder timidement comme à travers une gaze d'argent. — Votre bien dévoué.

Paris, le 11 octobre 1839.

CCXIII

A AUG. LEWALD

Paris, le 16 novembre 1839.

Notre aimable ami Beurmann m'a remis, il y a quinze jours, votre chère lettre du 9 octobre, et je puis vous assurer que chaque ligne qui m'arrive de vous me fait du bien. Si je ne vous ai pas répondu régulièrement jusqu'ici, la raison en est simple : je suis assez vain pour croire que nous nous comprenons, même sans correspondre. Je n'ai jamais douté de votre amitié; mais, soit dit avec franchise, j'ai dû parfois, dans ces derniers temps, lever les épaules à propos de la faiblesse qui vous a fait rechercher, en vue de votre position extérieure, l'alliance d'hommes toujours prêts à ronger comme des rats toutes relations amicales, et à les empoisonner, — d'hommes qui, de tout temps, m'ont porté de la haine à cause de mon amitié pour vous. — Et, vous qui connaissez les hommes, vous avez pu vous lier avec un ***, ce ver de terre jaune comme l'envie, qui, de prime abord vous en a voulu à cause des quel

ques cuillers d'argent que le public vous attribue! —Campe imprime maintenant la quatrième édition des *Reisebilder*, qu'il publie, nous le savons, à plusieurs milliers d'exemplaires; et la troisième édition du *Livre des chants*, où se trouvent les mêmes poésies que dans les *Reisebilder*, s'enlève follement.

Je mentionne ceci pour vous laisser voir le dessous des cartes. — Vous comprendrez, comment je puis répondre par le silence, et même par une maligne joie, à toutes les attaques de mes ennemis. — Ils sont libres de croire que je les crains; — un quintal d'arsenic, craindre une demi-once de vert-de-gris!

Suffit. Aujourd'hui, je voulais seulement vous dire que je me réjouis de votre arrivée à Paris. Ah! ne laissez pas ce projet tomber dans l'eau!

Quand vous viendrez ici, vous recevrez aussi un croquis de ma personne, mais pas auparavant. Si vous arrivez bientôt, vous trouverez encore Laube, un brave homme, et plus sûr que les alliés que vous vous êtes mis sur le dos. — Adieu. Mathilde, l'ange folâtre vous salue cordialement.

CCXIV

A HENRI LAUBE [1]

Voulez-vous venir, vous et madame Laube, ce soir, avec ma femme et moi, aux Français? Je viens de recevoir un coupon de loge, et je compte sur vous. Donnez-moi une réponse. Nous dinerions alors ensemble, et irions ensuite au théâtre. Voulez-vous nous prendre, ou devons-nous monter chez vous?

CCXV

AU MÊME [2]

Je reçois à l'instant votre billet, cher Laube. Je ne puis aller chez vous à l'heure indiquée, et ne vous verrai que demain. Soyez, si possible, entre une heure et deux, à la maison. — J'ai parlé avec Tessier, le libraire, mais sans résultat; dans ce rude mois de décembre, où chacun est en peine d'argent, il n'y a rien à faire avec les libraires parisiens. J'ai été chez Delloye, mais je n'ai pu le voir;

1. Sans date, — de Paris, décembre 1839.
2. Paris, décembre 1839.

les gaillards en ont jusqu'aux oreilles. Demain, j'irai voir Buloz (*Revue des Deux Mondes*), qui doit me venir en aide pour votre livre.

Un mauvais moment où je suis, moi aussi, enfoncé jusqu'au menton dans des affaires de friperie, et ne puis trouver un moment pour écrire, et finir mon livre!... Saluez madame Laube. Quel dommage que mon billet ne vous ait plus trouvés dimanche, (à quatre heures)! Nous étions seuls dans la plus grande et la plus belle loge de premier rang du Théâtre-Français! — Votre ami.

CCXVI

AU MÊME[1]

Très-cher Laube,

Voulez-vous, à une heure précise, être chez moi, — ou dois-je, vers une heure, passer chez vous, afin que nous puissions deviser sur toute sorte d'objets?

Vous êtes invité pour ce soir, chez Custine, et, avant d'y aller, je pourrais me faire conduire avec vous chez Hugo. — A vous.

Lundi.

1. Paris, décembre 1839.

CCXVII

AU MÊME[1]

Très-cher Laube,

Mon mal commence à devenir très-pénible; dans quelques instants, on me mettra une multitude de sangsues qui m'empêcheront de vous voir aujourd'hui, et peut-être encore demain. Lundi, j'ai passé tout le jour à la maison, et ne suis sorti hier que pour aller voir mon médecin. — Quelle fatalité que votre séjour ici tombe précisément sur un moment où nous sommes malades l'un et l'autre!

J'espère que vous serez plus vite rétabli que moi, qui en ai bien pour quatre semaines. — Votre ami.

Mercredi, de bonne heure.

Affectueux compliments à madame Laube.

1. Paris, décembre 1839.

CCXVIII

A VARNHAGEN

Paris, le 5 février 1840.

Bien cher Varnhagen,

J'apprends la perte nouvelle qui vient de vous atteindre, et, bien que tout étourdi encore, et ne sachant que vous dire, je me hâte pourtant de prendre la plume. Juste ciel ! à quoi serviraient ici des paroles ? Le mieux serait un silencieux serrement de main. Pauvre ami, je sens tout ce que vous devez souffrir aujourd'hui, vous qui sortiez à peine de tant d'épreuves ! J'ai beaucoup connu la défunte [1], elle m'a toujours témoigné le plus affectueux intérêt, elle vous ressemblait par sa douceur et son esprit réfléchi, — et, bien que je ne l'aie pas vue fort souvent, elle était pourtant du nombre des intimes, de ce groupe familier où l'on se comprend sans parler. Mon Dieu ! comme ce groupe, cette communauté silencieuse, s'est fondue peu à peu, dans

1. Rosa-Maria Assing, sœur de Varnhagen. — On a publié d'elle, depuis sa mort, un volume de poésies.

ces dix dernières années! L'un s'en va après l'autre; nous les pleurons avec des larmes stériles, jusqu'à ce que nous partions, nous aussi. Les larmes qui couleront alors pour nous seront moins brûlantes, — car la génération nouvelle ne sait ce que nous avons voulu, ni ce que nous avons souffert!

Et comment nous auraient-ils connus? Notre véritable secret, nous ne l'avons jamais exprimé, et nous ne l'exprimerons jamais, et nous descendons les lèvres closes dans le tombeau! Nous nous comprenions d'un regard; nous nous regardions, et savions ce qui se passait en nous; — cette langue des yeux sera bientôt perdue, et les traces écrites que nous laisserons après nous, ainsi les lettres de Rahel, ne seront pour les nouveaux venus que des hiéroglyphes indéchiffrables; — je le sais et j'y pense à chaque nouveau départ et retour au ciel. — Aujourd'hui, je ne puis rien vous écrire de raisonnable, cher Varnhagen; bientôt, dans une heure plus tranquille, je vous raconterai ce qui m'arrive. Laube et sa femme viennent de partir; chaque jour, nous parlions de vous, et ne disions que du bien. — Si vous avez quelque chose à me dire, votre lettre me trouvera toujours *rue des Martyrs*, 23.

Si vous savez qui possède les correspondances de Gans et de Moser, surtout celle-ci, défendez-moi, je vous prie, contre les indiscrétions; demandez pour moi celles de mes lettres qui pourraient se trouver chez Moser. — Adieu, conservez votre santé. — Votre ami.

CCXIX

A J. CAMPE

Paris, le 18 février 1840.

Très-cher Campe,

Justement, aujourd'hui qu'il y a *periculum in mora*, si je ne vous écris pas, il faut que j'aie mon mal de tête. Aussi, je ne ferai pas de longs commentaires sur la lettre de madame ma mère, que je viens de recevoir, mais je vous l'envoie pour votre édification. Il en ressort ceci, que ma mère, par excès de précaution, ne vous a pas communiqué tout le contenu de la lettre que j'avais jointe au manuscrit, mais seulement un chiffre, à savoir les honoraires demandés par moi. J'ai la tête trop trouble aujourd'hui, pour répéter ici par le menu le contenu de cette lettre. Aussi, je vais écrire à ma

mère, de vous faire part de la lettre entière, qui n'avait trait qu'à l'affaire de la publication; vous y verrez mes sentiments de tendre amitié, — je n'ai rien à cacher.

Quand vous aurez vu par cette lettre ce que c'est que cette demande d'honoraires, quand vous vous serez convaincu que ce n'est pas une avidité croissante qui m'anime (je vous en donnerai aujourd'hui la meilleure preuve)! lorsque votre âme d'éditeur, angoissée pour l'avenir, se sera un peu calmée, et que nous nous serons compris, — alors le manuscrit vous sera rendu, et vous pourrez l'imprimer. Il m'est très-agréable de voir par la lettre de ma mère qu'elle n'a pas envoyé immédiatement le manuscrit à Leipzig, comme j'en avais donné l'ordre au cas où vous ne l'auriez pas imprimé. Ce n'est pas à un libraire qu'elle devait l'envoyer, c'est à Laube, sous l'adresse d'un libraire; ma mère, par une confusion inconcevable, n'a ni compris ma lettre, ni suivi mon ordre; on ne peut plus se fier dans ce monde même à sa propre mère. Je suis très-mécontent, et ne trouve de repos que dans une stoïque résignation. Je fais mon devoir, j'agis sérieusement et loyalement; si les choses vont

de travers, ce n'est pas ma faute. Pour le cas où ma mère aurait adressé le manuscrit à Laube, j'écris aujourd'hui à ce dernier de me le renvoyer ici, sans ouvrir le paquet.

Au fond, le retard qui résulte de tout cela, ne m'est pas désagréable; — car, entre temps, voici ce qui s'est passé :

L'impatience et la curiosité avec lesquelles on attendait déjà mon *Boerne* m'inquiétaient un peu, d'autant plus que, depuis longtemps, aucun livre de moi n'a paru. Je me suis donc résolu à faire un sacrifice tout particulier, et j'ai détaché du journal qui forme une portion intégrante de mes Mémoires, une belle partie où se trouve décrite la période enthousiaste de 1830, et qui pouvait excellemment prendre place entre le premier et le second livre de mon *Boerne*; — ce qui, vous le verrez, donne à l'ensemble un intérêt plus vif. Maintenant, je suis tout à fait tranquille, et je crois que le *Boerne* sera jugé le meilleur de mes écrits. L'ouvrage aura ainsi cinq livres au lieu de quatre; il est plus fort du quart, puisque le livre ajouté dépasse de beaucoup cinq feuilles d'impression... Maintenant, cette adjonction n'est-elle pas un grand sacrifice, et cela ressemble-

t-il à de l'avidité? Vous voyez que je fais tout pour ce livre, et que je sacrifie à son intention, non pas seulement les honoraires de cinq à six feuilles, mais les intérêts incalculables de l'un de mes plus précieux manuscrits. — Vous savez fort bien quel avantage infini il y a pour vous, lorsque pas une ligne d'un livre n'a été auparavant imprimée. C'est le cas pour le *Boerne*, et, même en le payant le double du volume sur *la France*, qui avait été reproduit antérieurement dans tous les journaux politiques, ou de *l'École romantique*, qui n'était autre chose qu'une édition nouvelle d'un livre existant depuis des années, ou du *Salon*, dont j'avais aussi fait imprimer la plus grande partie, et tiré de beaux honoraires en France et en Allemagne, — il vous reste encore encore un avantage. — Mais à quoi bon dire des choses que vous savez si bien, comme vous savez aussi que mon nouvel ouvrage, outre l'attrait humoristique d'un livre amusant, possède encore une valeur historique durable, et sera bien plus goûté, dans ce temps positif, que mes écrits de pure fantaisie? En vous cédant, pour la somme en question, la propriété du livre pendant huit ans (et plus longtemps même s'il le faut), en consentant ainsi à

plusieurs éditions, (elles se feront. j'en suis persuadé), je vous ai réellement moins demandé que pour mes autres écrits! J'ai si bien la conscience de l'équité et de la justice de mes prétentions, que la tristesse me vient de devoir en parler encore! Je vous donne ma parole d'honneur qu'après informations sûres, et des offres étonnamment avantageuses et sans conditions, je suis convaincu du plus profond de mon âme que j'eusse obtenu, d'un autre libraire, sans dépenser beaucoup de paroles, la somme demandée. De votre vie, vous ne m'avez surpris en flagrant délit de non-vérité, et vous vous apercevrez, je pense, que, cette fois, il sera aussi avisé qu'amical de votre part de me dire : « Heine, j'imprime le livre, je donne ce que vous demandez; mais, si l'ouvrage n'a pas le succès promis, j'abandonne à votre sentiment d'honneur le soin de me dédommager! »

... J'éprouve la plus douloureuse inquiétude, en pensant que le manuscrit a été envoyé à Laube, et que peut-être, on en a disposé. Ce ne serait pas ma faute, et j'espère, cher Campe, que vous ne m'en voudrez pas. Votre mauvaise humeur devrait se tourner plutôt contre cet intrigant qui, avec les ar-

21.

tifices les plus bas et les insinuations les plus perfides, cherche à nous brouiller. Soyez équitable et discret, il n'y parviendra pas. Si, contre mon attente, le *Boerne* n'est pas publié chez vous, je vous proposerai tout de suite un autre ouvrage dont le prix ne vous effrayera pas. — Vous me disiez dans votre dernière lettre que les livres de Gutzkow ne s'écoulaient pas, qu'il n'était pas lu de la foule; — mon Dieu! il n'était vraiment pas besoin de me dire cela : je le savais... Cher Campe, quand on n'a pas de cœur dans la poitrine, on ne peut pas écrire pour le grand public. — Votre ami.

CCXX

AU MÊME

Paris, le 8 mars 1840.

Cher Campe,

Pardonnez-moi de ne répondre qu'aujourd'hui à votre lettre du 25 février. Quand je la reçus, il y a huit jours, j'étais plongé dans un travail important qui ne pouvait être interrompu. Ce matin seulement, je relis votre lettre, et je m'irrite contre le

vieux Campe qui reste incorrigible, et ne me comprend toujours pas...

Je travaille à un livre intitulé *la Révolution de Juillet*; j'en publierai une partie dans la *Revue des Deux Mondes*, et dans la *Gazette d'Augsbourg*, et ne vous demanderai que de faibles honoraires.—Il y a un autre écrit sur lequel depuis longtemps je voulais m'entendre avec vous... J'ai, en effet, un travail sur l'art français que je destinais à une Revue, mais qui est calculé de manière à former un tout avec les Lettres sur le théâtre que j'ai écrites il y a trois ans pour Lewald (je vous demande le secret le plus sacré). J'ai déjà imaginé une introduction particulièrement belle, et, maintenant, je ne sais si je dois intituler le livre *De l'art français*, ou bien en faire le quatrième volume du *Salon?* Le *Salon* serait alors composé de quatre volumes, parallèles à ceux des *Reisebilder*. Le titre *De l'art en France* ne me plaît guère, parce qu'il y a déjà de moi un volume intitulé *De la France*. Et puis, dans une nouvelle édition du *Salon*, ces portions nouvelles me permettraient de mieux ordonner l'ensemble. Si c'est aussi votre opinion, vous aurez bientôt le manuscrit...

L'autre chose essentielle sur laquelle j'attends un

oui ou un *non* bien net, c'est l'impression du manuscrit dans son intégrité. Vous avez dit à ma mère que vous l'imprimeriez sans la faire passer à la censure. J'y compte; autrement, je devrais le publier à Leipzig ou à Stuttgart, d'où me sont venues d'excellentes propositions, lorsqu'on a remarqué que nous nous prenions aux cheveux pour des affaires de censure...

Aussitôt que j'aurai de vous une réponse affirmative, je vous enverrai le *Boerne.* — Écrivez-moi bientôt.

CCXXI

AU MÊME

Paris, le 28 mars 1840.

Très-cher Campe,

.... Ce que vous me dites à propos de Wandsbeck est très-bien; je compte seulement que l'on ne supprimera rien autre chose que le passage où je rends justice au roi de Bavière (le plus noble prince qui ait jamais orné un trône). Cher Campe, j'espère que vous êtes sûr de votre affaire, car autrement j'insisterais pour que le livre fût publié sans passer du tout par la censure. Dites-moi tout de suite sur ce

point la vérité vraie. Je préfère ajourner l'envoi d'une quinzaine. Oui, je renoncerais plutôt à la publication du livre que de risquer, pour tous les honoraires du monde, mon honneur lui-même. Vous ne comprenez pas tout ce qu'il m'en coûte pour écrire avec autant de modération que je le fais aujourd'hui; si l'on rogne encore quelque chose à l'expression de quelqu'une de mes pensées; je cours le risque d'être outrageusement méconnu. J'ai déjà tant souffert de semblables mésaventures! — Répondez-moi donc tout de suite, et vous recevrez immédiatement le manuscrit, en même temps que je tirerai sur vous, à court terme, la moitié des honoraires, et l'autre moitié à un terme plus éloigné, que vous voudrez bien fixer vous-même... — Votre ami.

CCXXII

AU MÊME

Paris, le 18 avril 1840.

Très-cher Campe,

Tout un fardeau des plus désagréables affaires ne me permet qu'aujourd'hui de répondre à votre lettre du 5 avril, en vous envoyant le manuscrit du

Boerne. A cause du nouveau livre, j'ai dû changer toute la pagination; dans une heure, je le porterai à la poste. Je suis heureux d'être au clair avec vous, et fixé sur les honoraires du quatrième volume du *Salon;* je m'y mettrai tout de suite, et j'espère que dans six semaines vous recevrez le manuscrit. Faites seulement tout votre possible pour le *Boerne*, et n'imprimez pas trop d'exemplaires, afin qu'une seconde édition me dédommage de la peine infinie que je me suis donnée. J'espère, en outre, que l'impression sera aussi soignée que possible, et que, sauf le passage sur le roi de Bavière, rien ne sera supprimé... Je vous répète encore que le livre, malgré quelques expressions fortes, n'est point de nature à déplaire aux gouvernements; moins que personne les Prussiens ne pourront en être mécontents, et vraiment vous ne serez point inquiété pour cet ouvrage. — Ne le montrez à personne, et lancez-le tout d'un coup. — Au risque d'être méconnu, j'ai éliminé du livre toute doctrine proprement dite, et, plus que le gouvernement, les révolutionnaires seront mécontents de moi, parce que je les censure, sans exprimer d'ailleurs mes propres idées.— Je vous répète qu'en composant le livre, j'ai eu devant les yeux toutes

vos tribulations de censure, que j'ai fait moi-même le censeur le plus consciencieusement du monde, et que je crains même d'avoir été trop loin. Je vous en prie, faites qu'à ce point de vue l'opinion publique ne se fourvoie pas! Je mettrais plutôt ma plume au croc, que de me faire accuser de servilisme. Je me trouve bien, et aussi gai que cela est possible au milieu de tous les travaux et ennuis qui pèsent sur moi. — Adieu, et sauvegardez scrupuleusement mes intérêts; je vous en promets autant pour les vôtres. — Salut amical,

CCXXIII

AU MÊME

Paris, le 10 juin 1840.

Cher Campe,

J'ai attendu inutilement les épreuves de mon *Boerne.* Maintenant que le livre doit-être entièrement imprimé, adressez-moi bientôt les feuilles *sous bande.* Comme je ne vous ai point envoyé de dédicace, vous aurez remarqué de vous-même qu'il n'y en aurait pas : j'en tiens une en réserve pour le quatrième volume du *Salon*, que je vous enverrai

avant mon départ pour Granville; je suis en train de le copier, et je crois que le livre sera bien accueilli. — Je ne pourrai me mettre au second volume du *Livre des chants* qu'à Granville, ou à mon retour ici; plus je renvoie, plus il sera enrichi de nouvelles poésies. Je travaille beaucoup, et j'ai à me défendre de mille attaques. On dit ici que je suis vendu au ministère pour cent mille francs; j'ai dû réclamer dans *le Constitutionnel*.—Avec tout cela, je suis pauvre comme Job, et, pendant que je me préoccupais uniquement d'intérêts supérieurs, l'argent peu à peu a disparu de ma poche: vous pouvez m'en croire, il faut que je cherche à exploiter ma plume si je ne veux pas mourir de faim comme un poëte allemand. — Votre ami.

CCXXIV

A VARNHAGEN

Paris, le 3 juillet 1840.

Très-cher Varnhagen,

Le porteur de ces lignes est M. Carnot, un fils digne du nom paternel, ce qui veut beaucoup dire. Je n'ai donc pas besoin de bien des paroles pour

le recommander, surtout à vous qui avez l'œil ouvert, et avez tant de sympathie pour toute personnalité qui se recommande par elle-même. M. Carnot vous donnera des informations très-exactes sur maintes choses qui vous intéressent; nous nous connaissons déjà depuis dix ans, que je le rencontrai dans le *sacré collége* des saints-simoniens : c'était le beau temps; — maintenant M. Carnot n'est plus que membre de la Chambre des députés. — Je vous embrasse.

CCXXV

A J. CAMPE

Paris, le 17 ou 18 juillet 1840.

Cher Campe,

J'ai reçu hier votre lettre du 10, et, depuis ce grand matin, je suis occupé à préparer le manuscrit du quatrième volume du *Salon*. Afin de vous tranquilliser, je me hâte, avant le départ de la poste, de vous dire le nécessaire. Cette quatrième partie se compose : 1° d'un tableau de mœurs inédites, dont il ne me restait qu'un fragment (le reste a été brûlé chez ma mère), et que je voulais compléter

ici. Pour le moment, cela ne se fera qu'à demi ; il y aura sept à huit feuilles, et je vous enverrai le manuscrit en deux fois, la première partie déjà après-demain ; de sorte que l'impression pourra commencer tout de suite ; — 2° une ou deux feuilles de nouvelles poésies ; — 3° les Lettres de la *Revue théâtrale* de Lewald, dont je n'ai dans ce moment que la moitié. Par précaution, tâchez de vous procurer la Revue. Je n'ai que quelques lignes à changer à tout le travail...

J'étais sur le point de partir pour Granville, et ce maudit livre est cause qu'il me faudra rester encore huit à dix jours dans ce Paris brûlant.

Je crois que, dans votre intérêt bien entendu, vous ferez bien de lancer la quatrième partie du *Salon* en même temps que le *Boerne*, afin que le livre à scandale, le lion rugissant, emporte avec lui le livre débonnaire, l'innocent agneau, c'est-à-dire le quatrième volume du *Salon*...

Toutefois, le *Boerne* n'est point, politiquement, le farouche animal que vous craignez ; il s'y trouve sans doute bien des choses délicates, mais l'ensemble ne mécontentera point en haut lieu...

CCXXVI

AU MÊME

Paris, le 21 juillet 1840.

Très-cher Campe,

Ci-joint le commencement de la quatrième partie du *Salon*. — J'ai bien reçu les épreuves du *Boerne*, mais je n'ai pu tout lire encore : peut-être vous enverrai-je une liste d'*errata*. Comme je vois qu'il y a encore du temps, ayez la bonté d'ajouter au *Boerne* la dédicace suivante :

L'AUTEUR

DÉDIE CE MÉMOIRE

A SON AMI

HENRI LAUBE

Je vous prie, veillez avec le plus grand soin à ce que personne ne voie rien du *Boerne*, et ne sonne trop vite l'alarme.

Le titre de la première partie du quatrième vo-

lume du *Salon* est collé au manuscrit; si cette petite feuille s'était égarée, voici le titre :

LE RABBIN DE BACCARACH

FRAGMENT

J'ai écrit, il y a une quinzaine d'années, ce tableau de mœurs du moyen âge, et ce que je donne ici n'est que l'exposition du livre, qui a été brûlé, dans un incendie, chez ma mère, peut-être pour mon plus grand bien; car, dans la suite de l'ouvrage, les idées les plus hérétiques se produisaient, et juifs et chrétiens auraient crié haro!...

CCXXVII

AU MÊME

Paris, le 24 juillet 1840.

Très-cher Campe,

Je vous ai envoyé hier le second chapitre du *Rabbin;* aujourd'hui, je vous envoie le troisième qui forme la fin. Dans deux ou trois jours, je vous adresserai les poésies, et les lettres sur le théâtre, revisées. — J'espère que *le Rabbin* vous plaira, et je crois que le sujet touche à des sympathies et à des intérêts actuels; tout au moins, le livre prendra,

parmi mes autres écrits, une place honnête, comme œuvre originale et digne d'attention. Les vingt poésies environ que je vous envoie, ne sont pas non plus de paille.

Et, maintenant, une chose fort importante!

En rentrant hier au soir chez moi, j'ai trouvé la vingt-troisième feuille du *Boerne*, avec le titre de la couverture. Je ne puis absolument approuver ce titre, et ne saurais comprendre votre méprise. Le titre du livre, je vous l'ai écrit, est le suivant:

LOUIS BOERNE

—

MÉMOIRE

DE

H. HEINE

J'espère qu'il sera reproduit exactement dans le livre. Mais il faut aussi qu'il se trouve sur la couverture, et, si vous tenez à ce que mon nom soit placé le premier, faites mettre ceci:

H. HEINE

—

MÉMOIRE

SUR

LOUIS BOERNE

Je ne sais pourquoi, mais mon nom de Henri, en toutes lettres, m'a choqué, et puis je n'ai pas écrit un ouvrage proprement dit sur Boerne, mais sur la période où il a surtout agi, et son nom était ici, en quelque sorte, un titre de livre. Pour peu que vous y réfléchissiez, vous comprendrez facilement que le titre de la couverture: « Henri Heine sur Louis Boerne, » devait m'être en abomination: je me hâte de vous inviter à le changer. Dites-moi aussi tout de suite si ma dédicace est arrivée à temps. En cas contraire, je dédierai *le Rabbin* à Laube.

CCXXVIII

AU MÊME

Paris, le 8 août 1840.

Je reçois à l'instant, cher Campe, votre lettre du 11 août. Le titre me contrarie beaucoup. — J'ai été quelques jours indisposé, préoccupé aussi par les bruits de guerre, si bien que je n'ai envoyé qu'hier le manuscrit, dont voici la fin... — Mardi, je partirai pour Granville; si vous m'écrivez, adressez seulement votre lettre à H. H., à Granville (Manche). — Qu'a donc dit Gutzkow de moi dans *le Télégra-*

phe? Je ne vois pas ce journal. En général, mandez-moi tout de suite ce qu'on aura pu écrire et vociférer sur mon livre. D'ailleurs, je l'abandonne absolument à son sort. Qu'il se tire d'affaire tout seul : il est venu au monde avec des dents. En grande hâte. — Votre ami.

CCXXIX

A AUG. LEWALD

Granville, le 31 août 1840.

Je vous remercie des feuilles que vous m'avez envoyées; malheureusement, on ne les avait pas mises *sous bande*, de sorte que j'ai dû payer dix-sept francs six sous; j'ai failli en mourir de peur, et je suis encore malade, si bien que je dois prendre les bains de mer. Aujourd'hui, il est vrai, je suis heureux et bien portant : est-ce l'effet de ce beau jour d'été, ou bien d'un noble sentiment d'orgueil, — mais je suis de la meilleure humeur du monde dans ce moment où je viens serrer la main d'un vieux ami, et lui demander un service. Je vous ai toujours trouvé si serviable et si bon pour moi dans les grandes crises de ma vie ! — Aujourd'hui, l'horizon est moins

sombre, mais j'ai pourtant besoin de vous. En même temps que vous me rendrez service dans une affaire qui n'est pourtant pas d'une importance vitale, vous effacerez aussi mainte impression pénible que d'autres m'ont causée.—J'apprends maintenant que Gutzkow, à l'apparition de mon livre sur Boerne, a mis en mouvement tout l'arsenal de ses artifices pour me nuire dans l'opinion, et pousser, par contre-coup, l'ouvrage qu'il veut publier sur le même sujet. Si je voulais vous narrer tout au long comment il cherche à s'emparer de Campe, et à l'exploiter à mon préjudice, cela me mènerait trop loin et m'ôterait aussi ma bonne humeur.

Vous n'avez pas d'idée de tout le luxe d'infamies que j'aurais à vous raconter quand nous nous reverrons, car il me semble constamment que je vous attends au premier jour. Mais vous connaissez trop les cloaques littéraires de Hambourg, — et de toute l'Allemagne, — pour ne pas deviner le principal. Dans l'état d'anarchie de nos journaux, il sera facile au noble***, à l'aide de sa clique, d'introduire en contrebande, dans les gazettes allemandes, une foule de petits articles perfides contre moi. Il vous faut réagir contre ce scandale, et je laisse à votre pru-

dence le choix des moyens. Je vis à l'étranger, complétement isolé; je ne suis en relations littéraires avec personne, et la presse anonyme a beau jeu pour massacrer mon nom. — Agissez-donc vite, tout retard est dangereux.

Mathilde est devenue une bonne maitresse de maison, malgré son humeur folle, et notre ménage est aussi moral que le meilleur de Krähwinkel[1]. Je resterai encore ici une huitaine, puis je courrai la Bretagne, et, dans quinze jours, je compte être à Paris. J'espère y trouver de vos lettres, mais venez plutôt en personne.

CCXXX

A HENRI LAUBE[2]

Très-cher Laube,

Ma lettre n'est pas partie hier, et je me hâte d'y ajouter l'essentiel. Malheureusement, j'ai la tête abîmée, et puis à peine écrire. Hier au soir, en lisant le *Journal des Débats*, j'ai appris tout à fait par

1. Nom légendaire en Allemagne, pour désigner une petite ville cancanière. — Proprement, *le Coin des corneilles*.

2. Sans date, — de Granville, commencement de septembre. Le reste de la lettre est perdu.

hasard la mort d'Immermann. J'ai passé toute la nuit à pleurer. Quel malheur! Vous savez ce qu'était pour moi Immermann, ce vieux frère d'armes, avec qui j'étais entré en même temps dans la littérature, nos bras l'un dans l'autre! Quel grand poëte nous venons de perdre, nous autres Allemands, sans l'avoir jamais bien connu! Nous, je veux dire l'Allemagne, la vieille marâtre! Et ce n'était pas seulement un grand poëte, mais il était brave et loyal, et c'est pourquoi je l'aimais. Je suis complétement abattu par le chagrin. Il y a douze jours, je me trouvais sur un rocher solitaire, en face du plus beau coucher de soleil, et je pensais à Immermann. Chose étrange!

Maintenant, adieu, et saluez très-amicalement votre femme de ma part. Je me recommande à sa compassion la plus intime. Bien qu'elle aime la chasse, je doute que la chasse aux p..., que je vais entreprendre, lui paraisse un agréable divertissement. Je voudrais la revoir bientôt à Paris, nous avons pris un nouvel appartement, et ma femme m'a admirablement installé.

Chose singulière, je suis de très-bonne humeur, et je ne puis encore me décider à me fâcher. C'est

peut-être apathie, et non pas santé. — Demain ou après-demain, je pars pour Paris où j'arriverai jeudi; écrivez-moi donc bientôt (rue Bleue, 25).

Hallberger s'est plaint que la traduction de *l'Art des jardins* de Puckler, par W..., ne fût pas bonne, et m'a envoyé une critique faite par le premier traducteur. La vérité est que le premier tiers du livre est excellemment traduit (je l'ai moi-même revu avec soin pendant deux jours), et que le drôle m'a remis le reste, pour l'expédier, avant révision exacte. — Votre ami.

CCXXXI

A J. CAMPE

Paris, le 14 septembre 1846.

Cher Campe,

Depuis avant-hier, je suis de retour à Paris, après un voyage agréable en Bretagne où j'ai recueilli les chants populaires les plus exquis. A Saint-Lô déjà, j'ai trouvé votre lettre, et mon étonnement ne disparut qu'après avoir reçu ici *le Télégraphe*, qui m'arrive à l'instant, — il y a une demi-heure; j'ai reçu aussi les autres journaux que vous aviez envoyés à Granville, et qui m'ont suivi ici.

Je vous avoue que je n'ai été atteint que peu, presqu'à fleur de peau, par les indignités que le grand intrigant, associé avec la canaille de Francfort, a dévidées contre moi; le fond de mon âme est resté calme et gai; car je suis accoutumé aux injures, et je sais que l'avenir m'appartient. Même si je mourais aujourd'hui, il resterait après moi quatre volumes de biographie, ou de mémoires, qui représentent ma pensée et mes aspirations, et qui iront à la postérité, ne fût-ce qu'à cause de leur sujet historique, et de la description fidèle de la plus mystérieuse des crises de transition. La génération nouvelle verra ainsi les langes souillés qui ont été sa première enveloppe. — Mais ce qui m'afflige, très-cher Campe, c'est que vous voilà retombé dans les mains de mes ennemis, comme un jouet et une arme contre moi. Je sais déjà tout, et c'est pourquoi je ne me fâche pas. Et même, comme je crois que vous ne pourrez longtemps tenir avec l'intrigant et consorts, — car votre meilleur moi finira par ne plus se laisser tromper par de prétendues nécessités, — je ne veux pas faire à ces gens-là le plaisir de rompre avec eux, bien que tout ait été arrangé pour m'y pousser. — Vous avez parfaite-

ment raison, personne ne croira que vous n'ayez pas lu l'article de monseigneur Gutzkow avant qu'il ait été imprimé, et imprimé dans un journal qui porte votre nom comme celui de rédacteur responsable.

Je ne sais encore ce que je ferai. En arrivant ici, j'ai trouvé des affaires beaucoup plus pressantes. — Je suis patient, car je suis éternel, dit le Seigneur... — Votre ami.

CCXXXII

A J. CAMPE

Paris, le 25 septembre 1840.

Très-cher Campe,

J'ai reçu ce matin votre lettre, ainsi que les numéros de *l'Élégante* et des *Archives de Halle*... Je vous prie de m'adresser toujours tout ce qui paraît contre moi; ne craignez pas que tout cela puisse me contrister beaucoup. Toutes ces flèches s'émoussent sur mon armure d'or...

En attendant, lancez mon quatrième volume du *Salon*, et envoyez-en tout de suite des exemplaires à tous ceux qui sont liés avec moi, comme Laube,

Varnhagen, etc., en y joignant un exemplaire du *Boerne*... Adressez-moi immédiatement le livre de Gutzkow sur Boerne : je veux voir si vous avez été aussi poltron, au point de vue politique, pour cet ouvrage que pour le mien ; vous vous plaigniez alors que mon jacobinisme ferait votre ruine et vous précipiterait dans les chaînes. J'ai été assez sot, préoccupé que j'étais de votre sécurité, pour exercer moi-même, au delà de toutes les limites, la censure sur mon livre. Je ne vous dis pas cela par mauvaise humeur, car je suis, au contraire, gai et plein de confiance, mais afin de vous faire sentir tout ce qu'il vous reste à faire pour moi. — Votre ami.

CCXXXIII

AU MÊME

Paris, le 16 novembre 1840.

Très-cher Campe,

Je vous remercie de vos communications ; je lirais volontiers la brochure dont vous parlez, publiée chez Lauerlander[1], et je vous prie de me l'en-

1. *Jugement de Louis Boerne sur H. Heine.*

voyer *sous bandes*. A vrai dire, les attaques littéraires ne m'intéressent guère dans ce moment, car j'ai à souffrir d'attaques beaucoup plus sérieuses, — je veux dire celles que tout corps mortel doit attendre enfin de la nature. — De bien des côtés m'arrivent les plus admirables témoignages d'attachement, même de Hambourg, et je ne puis m'empêcher de faire copier un passage d'une de ces lettres et de vous l'envoyer.

Adieu, et soignez votre santé ; je vous assure que c'est là, pour un auteur et un éditeur, chose beaucoup plus importante que toute la littérature, y compris les escrocs et les voleurs qui, dans le cas le plus honnête, volent des livres. — Votre ami.

CCXXXIV

AU MÊME

Paris, le 11 mars 1841.

Bien cher Campe,

Mon mal d'yeux, beaucoup plus grave cette fois que précédemment, m'a incommodé presque tout l'hiver : je ne puis presque pas lire, et je n'écris qu'avec la plus grande peine. Voilà le premier mo-

tif pour lequel je n'ai pas répondu à vos dernières lettres. — J'y ai vu avec joie que vous deviez préparer une quatrième édition du *Livre des chants.* Dans ce but, il faudra que je revoie encore la troisième, non pour y apporter des changements, mais il s'y trouve des fautes d'impression qu'il n'est pas besoin de reproduire. Dans quinze jours, au plus tard, vous recevrez donc une liste de corrections, et vous pourrez commencer à imprimer ; quelques semaines après, je vous enverrai peut-être aussi une courte préface. Je vous le répète, cette quatrième édition me fait plaisir, parce que j'y découvre le sentiment du véritable public, qui n'a pris ni part ni plaisir aux intrigues des journaux contre moi ; j'ai reçu ainsi des lettres touchantes et des plus flatteuses. Un vieillard, de son lit de mort, m'a écrit des paroles d'enthousiasme et d'estime qui m'ont fait tressaillir.

A vrai dire, vous m'auriez fait infiniment plus de plaisir encore en m'annonçant une nouvelle édition du *Boerne*. Bien que je sache à quel fabuleux chiffre d'exemplaires vous l'avez imprimé, je croyais pourtant que le vacarme excité contre moi contribuerait au moins à avancer la seconde édi-

tion; je sais fort bien que vous la croyez prochainement nécessaire, mais je l'aurais souhaitée maintenant. Dites-moi donc quand j'y puis compter. Si c'est bientôt, et si vous m'autorisez à tirer sur vous les honoraires, — *n'importe à quel terme*, — cela me serait singulièrement agréable dans ce moment, où je suis malade; vous ne pouvez vous figurer toutes les dépenses que mon état exige.

Je vous écrirais davantage aujourd'hui, mais mes yeux ne le permettent pas. — Saluez Gathy[1], que je regrette d'avoir si peu vu; il ne savait pas que je fusse malade, et, par modestie, il s'est trompé sur la cause de la rareté de mes visites. Adieu. — Votre ami.

CCXXXV

A GUSTAVE KOLB[2]

Cauterets (Hautes-Pyrénées), le 3 juillet 1841.

Je vous écris aujourd'hui, et de ma propre main, pour vous montrer d'abord que je ne suis ni aveu-

1. Critique musical, collaborateur pendant un temps du journal *le Télégraphe*, rédigé par K. Gutzkow.

2. La *Gazette d'Augsbourg* (15 juillet 1841) publia la lettre ci-dessus, avec la note suivante: « La rédaction de la *Gazette d'Augsbourg*, à laquelle cette lettre particulière de M. Heine a été

gle, ni malade à la mort, ni moins encore mort, comme le prétendent les journaux français. Mais je suis très-faible, par l'effet des bains que je prends ici, singulièrement faible, et j'ai de la peine à tenir ma plume.

Cauterets est une des gorges les plus sauvages des Pyrénées, moins inaccessible pourtant que ne le croient beaucoup d'honnêtes gens qui se figurent que je n'apprends rien ici des mensonges qu'ils forgent contre ma bonne rénommée; tout au moins pensaient-ils qu'une réfutation de ma part, si tant est qu'il y en eût une, ne se produirait que lors de mon retour à Paris; peut-être même comptaient-ils sur mon silence ordinaire. Mais le hasard a fait déjà aujourd'hui tomber dans mes mains un numéro de la *Gazette de Mayence*[1], où se trouve l'indi-

communiquée, consent volontiers à la publier, puisque beaucoup de journaux allemands ont accueilli l'accusation, à savoir qu'un Francfortois, qui s'était senti blessé par le livre sur Boerne, publié il y a un an, venait de se livrer contre Heine, à Paris, à des voies de fait insultantes. Aucun de nos correspondants ne nous a écrit un mot de cette affaire, que nous n'avions pas mentionnée jusqu'ici. »

1. Nous n'avons pas la *Gazette de Mayence* sous la main; voici le récit de l'insulte faite à Heine, d'après la *Nouvelle Gazette de Hambourg*, du 29 juin 1841 :

« Paris, 12 juin. — Le poëte Heine vient de recevoir la juste

gne fable que vous aurez sûrement lue avec surprise. C'est à peine si j'en crois mes yeux. Il n'y a pas là une syllabe de vraie ! Je ne suis vraiment pas cet agneau qui, en pleine rue, au milieu de Paris, se laisse bénévolement insulter, et l'individu qui s'en vante est assurément, de tous les lions, le dernier qui l'eût osé ! Tout l'incident se réduit à quelques paroles que cet individu, avec un tremblement convulsif, bégaya en s'approchant de moi, — et auxquelles je mis fin en riant, tandis que je lui remettais mon adresse, ajoutant que j'étais sur le

récompense des calomnies qu'il répète depuis des années contre tant de gens respectés en Allemagne. Il a reçu en pleine rue, près de l'Opéra-Comique, et en présence de beaucoup de personnes, un soufflet de M. S..., l'époux de madame Wohl (connue comme amie de Boerne), qu'il avait si lâchement diffamée. Dans sa terreur, l'illustre auteur du *Rabbin de Baccarach* perdit si bien la tête (en même temps que son chapeau), qu'il tendit sa carte à la main qui venait de le frapper. On pouvait supposer que l'homme ainsi offensé demanderait satisfaction. Mais M. Heine n'eut rien de plus pressé que de s'enfuir dans les Pyrénées, en compagnie de sa maîtresse, qui lui est restée fidèle. Vraisemblablement, comme un second don Diègue, il est allé à la recherche d'un Cid pour le venger, et ne manquera pas de chanter les exploits de son vengeur. »

Il faut remarquer que cette correspondance est datée du 12 juin, tandis que l'incident qu'elle rapporte, au dire de MM. Kolloff, Schuster et Hamberg, inspirés par MM. Straus, — n'a dû se passer que le 14, comme on le verra plus loin.

point de partir pour les Pyrénées, et que, *si l'on avait à me parler*, on pouvait bien attendre encore quelques semaines, puisque, *depuis une année entière, on m'avait laissé tranquille*. Voilà tout l'événement, qui se passa sans témoins, et je vous donne ma parole d'honneur que, dans le tourbillon d'affaires qui vous assiégent la veille d'un départ, je l'oubliai presque complétement. Mais je m'en aperçois maintenant, la circonstance qu'aucun témoin oculaire ne pouvait redresser son dire, qu'il restait seul à Paris pour y répandre son récit, sûr d'ailleurs que mes ennemis n'examineraient pas de bien près s'il était digne de foi, tout cela enhardit le susdit individu à forger l'article injurieux qu'a reproduit la *Gazette de Mayence*... J'ai affaire ici avec la fleur du Ghetto de Francfort, et avec une femme vindicative... Aussi dois-je ne m'étonner de rien? Mais que dire des rédacteurs et des correspondants de journaux qui, par légèreté ou fureur de parti, donnent leur appui à de tels scandales?

Dans huit ou dix semaines au plus, je serai à Paris de retour de mon voyage, ou de ma fuite, comme disent mes courageux ennemis, — et, je l'espère, avec le butin le plus agréable... Devant ma

fenêtre, le Gave, un sauvage torrent de montagne, se précipite sur des blocs de rochers, avec un fracas continuel, qui endort toutes les pensées, et éveille tous les sentiments tranquilles. La nature est ici d'une beauté merveilleuse et sublime. Ces montagnes qui m'entourent, hautes comme le ciel, sont si paisibles, si calmes, si heureuses! Elles ne prennent pas la moindre part à nos agitations du présent, à nos luttes de parti; leur rude insensibilité a quelque chose qui nous froisse; — mais ce n'est là sans doute que leur côté extérieur et pétrifié. Au dedans, peut-être ont-elles pitié des douleurs et des fautes des hommes, et, quand nous sommes malades et malheureux, alors s'ouvrent leurs veines de pierre, d'où ruissellent les eaux brûlantes aux vertus salutaires. Les sources de ces montagnes font chaque jour des cures merveilleuses; et, moi aussi, j'espère guérir. — Quant à la politique, on en apprend peu de chose. Le peuple vit ici d'une vie pacifique et tranquille, et l'on croirait à peine que la révolution et la guerre — la chasse infernale de notre temps — ont passé les Pyrénées. Ces gens-là sont enracinés aussi solidement dans leurs habitudes traditionnelles que les arbres dans le sol de

leurs montagnes ; parfois seulement, un souffle de vent politique agite les cimes des forêts, ou bien un petit oiseau siffleur y voltige pensif.

CCXXXVI

A J. CAMPE

Cauterets (Hautes-Pyrénées), le 7 juillet 1841.

Très-cher Campe,

Je vous écris aujourd'hui parce que j'ai besoin d'un service ; si c'est à vous précisément que je m'adresse, vous verrez là une preuve de ma confiance. Je crois que mon honneur a toujours pour vous quelque prix ; quand il est en jeu, vous saurez agir avec énergie.

Vous aurez appris ce que la rusée madame Wohl[1] a brassé contre moi avec son... Déjà, l'an passé, celui-ci a voulu colporter un mensonge de cette espèce, et, maintenant, quand il a su que j'étais dans les Pyrénées, il a répandu ses calomnies avec d'autant plus de sécurité. J'ai reçu, ces jours-ci,

1. En secondes noces, madame Straus.

la *Gazette de Mayence*, et j'ai écrit à Augsbourg afin que ce journal fût réfuté. Ce matin, il m'est arrivé un fragment de la *Gazette de Hambourg,* où les mêmes indignités sont répétées. Je me suis hâté d'écrire les lignes de blâme incluses, et j'espère qu'elles seront reproduites par les journaux de Hambourg. *Est periculum in mora ;* il faut que vous alliez tout de suite chez les rédacteurs de ces journaux. Obtenez par votre crédit, non pas seulement que mon explication soit imprimée, mais qu'on dise un mot de blâme sur cette exploitation honteuse de la presse... Mon article aura probablement pour résultat que la lâcheté de quelques gueux sera mise dans tout son jour — s'ils ne se battent pas avec moi. Mon Dieu, ce serait toute ma joie ! Je crois que cette affaire aura beaucoup d'influence sur le monde des écrivains, et tiendra la canaille en bride. Si celle-ci ne cède pas la place, nous ne méritons plus le nom de peuple, et moins encore celui de peuple libre. — Je resterai encore trois semaines ici. Hâtez-vous de faire publier mon explication.

EXPLICATION PRÉALABLE[1]

« Vanité blessée, petite jalousie de métier, envie littéraire, fureur de parti politique, misères de toute espèce, ont souvent utilisé la presse quotidienne pour répandre, sur ma vie privée, les plus odieuses fables, et j'ai toujours laissé au temps le soin d'en démontrer l'absurdité. Loin de mon pays, il m'aurait été, d'ailleurs, impossible de contrôler ces journaux qui ne me sont jamais parvenus qu'en petit nombre et très-tard, d'y courir après les mensonges anonymes, et de faire publiquement la chasse aux pucerons masqués. Si je donne aujourd'hui au public le spectacle divertissant d'une chasse semblable, c'est moins dans un sentiment de mauvaise humeur que bien plutôt dans le pieux désir de servir aussi, dans cette occasion, les intérêts du journalisme allemand. Je veux, en effet, exprimer aujourd'hui le vœu de voir s'établir en Allemagne l'habitude française qui permet au courage person-

1. Cette pièce fut publiée immédiatement dans plusieurs journaux; entre autres, *le Correspondant de Hambourg* et la *Gazette d'Augsbourg*.

nei, en face des grossières insolences de la presse, une intervention réglée par les lois de l'honneur. Tôt ou tard, en Allemagne, tous les esprits distingués reconnaîtront cette nécessité, et chercheront à brider ainsi la grossièreté des barbouilleurs de papier. Pour ce qui me concerne, je désire cordialement que les dieux m'accordent de donner ici le bon exemple ! Mais je fais remarquer en même temps que les grands airs de la *période de l'art* ont pris fin, en même temps qu'elle, dans notre littérature, et que le plus royal génie doit être tenu de donner satisfaction au cuistre le plus teigneux, du moment qu'il n'a pas parlé de la clique de celui-ci avec le respect voulu. Nous sommes maintenant — que Dieu ait pitié de nous ! — tous égaux. C'est la conséquence de ces principes démocratriques pour lesquels j'ai lutté toute ma vie. Il y a longtemps que je l'ai reconnu, et, pour chaque provocation, j'ai toujours tenu prête une satisfaction suffisante. Il eût été facile à ceux qui en doutaient de s'en convaincre. Mais je n'ai jamais reçu de sommations en forme. Ce qu'affirme à cet égard la *Gazette de Mayence*, dans un article anonyme, aussi bien que le récit, fait dans ce journal, d'une insulte à ma per-

sonne, est un pur ou, plutôt, un impur mensonge. Il n'y a pas là un mot de vérité! Ma personne n'a pas été le moins du monde insultée par n'importe qui dans les rues de Paris, et le héros, le Siegfried cornu, qui se vante de m'avoir terrassé en pleine rue, et qui appuie la vérité de son dire sur son propre et unique témoignage, sur sa véracité éprouvée, et vraisemblablement aussi sur sa parole d'honneur, est un pauvre diable, un chevalier de la plus triste des figures, qui, au service d'une femme astucieuse, s'est déjà permis à mon sujet, il y a un an, et avec la même impudence, toutes ces rodomontades. Il a cherché, cette fois, à rajeunir son invention en la faisant circuler dans la presse; il a forgé le susdit article dans la *Gazette de Mayence*, et le mensonge eut ainsi plusieurs semaines d'avance, puisque ce n'est que tard et par hasard, dans les Pyrénées, à la frontière d'Espagne, que j'appris quelque chose de cette belle trame, et pus démasquer la fourberie. On avait cru peut-être que, cette fois encore, je n'opposerais au mensonge que le silence du mépris. Nous connaissons assez notre monde pour ne pas nous étonner de ce noble calcul. — Mais que dirais-je d'un correspondant de la *Gazette universelle de*

Leipzig qui est venu si crédulement en aide à ces mauvais propos, et à qui le plus misérable garant a suffi quand il s'est agi de me nuire ? — C'est ailleurs que nous prononcerons un juste jugement. En attendant, nous prions courtoisement les rédacteurs des feuilles allemandes, qui ont prêté une publicité si prompte au mensonge, d'accueillir avec autant d'empressement la vérité tardive.

« Cauterets, le 7 juillet 1841. »

COMMUNICATION [1]

« La lettre suivante, adressée à M. Henri Heine, jette pour la première fois du jour sur l'étrange témoignage que MM. E. Kolloff, Dr Schuster et A. Hamberg ont opposé à l'assertion de Henri Heine, que les divers articles de journaux allemands qui ont porté si gravement atteinte à son honneur, sont sortis de la même officine, et que le dire unique d'un seul individu vindicatif en était responsable.

L'original de cette pièce se trouve à la librairie

1. Publiée dans *le Correspondant de Hambourg.*

Hoffmann et Campe, où chacun peut en prendre connaissance :

« Paris, le 11 août 1841.

» Très-honoré compatriote,

» Selon votre désir, je vous répète par écrit ce » que j'ai entendu de la bouche de M. Kolloff, à » savoir qu'il n'a point été témoin oculaire de la » scène qui doit s'être passée, le 14 juillet dernier, » entre vous et M. Straus de Francfort, et que c'est » par ce dernier qu'il a eu connaissance de cette » affaire.

» Votre très-dévoué,

» Aug. Rochau. »

CCXXXVII

A J. CAMPE

Paris, le 23 août 1841.

Eh bien, cher Campe, que la quatrième édition du *Livre des chants* fasse son entrée dans le monde sans préface ! Publiez tout de suite le volume, et faites imprimer en même temps dans les journaux une annonce écrite, si possible, par une bonne plume. Il est bien entendu que, dans cette annonce, il n'y

aura rien que de littéraire. Si Wienbarg n'est pas aussi mal disposé pour moi qu'on me le dit, c'est lui qui serait le mieux fait pour cela. Mais il ne faudrait pas de retards. Si Gathy est encore à Hambourg, priez-le de l'écrire. Si vous ne trouvez pas de plume propre à cet office, annoncez simplement le livre sans ajouter un mot; ce sera peut-être le mieux.

M. Straus ne veut toujours pas se battre; mercredi seulement, je saurai le résultat. Mais nous désirons d'autant plus le combat, et l'affaire ne se passera pas sans qu'on sente l'odeur de la poudre. Je suis prêt à tout, et, tandis que mes adversaires disent de gros mots et font du tapage, je procède avec calme et résolution. C'est ce qui impose le plus, et montre en même temps de quel côté est la vérité et le droit. Avez-vous lu l'article de la *Gazette d'Augsbourg* contre le noble trio[1]? Cet article a fait pen-

1. Du 17 août 1841. Voici quelques passages de cet article : « Dans la seconde quinzaine de juin dernier, plusieurs journaux allemands annoncèrent, avec un empressement à peine convenable, et d'un ton qui ne l'était pas davantage, que M Heine, le 14 dudit mois, à l'angle des rues de Richelieu et Saint-Marc, à Paris, avait reçu d'un M. S. (que personne, hors de Francfort, n'aurait jamais connu sans l'auteur des *Reisebilder*) un soufflet, — et, là-dessus, s'était enfui dans les Pyrénées. Cette nouvelle, que M. Heine apprit à Cauterets, fut déclarée par lui calomnieuse;

cher la balance, et maintenant arrive encore la let-

mais son démenti fut bientôt relevé par MM. Kolloff, Hamberg et Schuster, qui vinrent donner à l'assertion de M. S. l'appui de leur témoignage. Maintenant, quelle foi mérite le fait lui-même, et quelle garantie offre le dire des témoins? M. Heine, assure-t-on, reçoit, en plein jour, dans un des quartiers les plus populeux de Paris, un outrage sanglant; l'affaire attire un grand concours de spectateurs, et, le lendemain, Paris (moins heureux que le village allemand) n'en sait pas un mot; dans la foule amentée, il ne se trouve pas l'ombre d'un garde municipal pour protéger l'offensé; mais les gens accourent de toutes parts pour se récréer à ce réjouissant spectacle! On a déjà suffisamment noirci les Français, il est à peine un peuple dont on ait dit autant de mal; mais ni Jahn, ni Arndt, ni Menzel ne leur ont jamais reproché d'avoir assisté avec indifférence, où même avec satisfaction, au spectacle d'un homme que l'on maltraite, surtout s'il est étranger. Si le soufflet avait été donné réellement,—comme le prétend M. Straus, d'accord en ceci avec les journaux, dans une lettre qu'il vient d'écrire ces jours-ci à M. Heine, —sans aucune explication préalable, dans le premier accès d'une colère brutale et d'un emportement qui ne se connaît plus, la colère de la foule accourue se fût infailliblement tournée contre l'agresseur, et lui aurait recommandé d'une façon un peu rude une conduite plus convenable. Et si même le soufflet en question eût été donné selon toutes les règles de l'idée d'honneur, le public aurait condamné, comme peu séant, cet acte, accompli en pleine rue. Mais que le peuple ait manifesté sa joie en voyant ce spectacle, ce n'est plus un mensonge, c'est une absurdité, qui donne à tout le récit le caractère de l'invention. Toutes les personnes sans parti pris reconnurent immédiatement tout cela, et, quand arriva des Pyrénées la déclaration de M. Heine, la plupart des Allemands à Paris s'accordèrent à mettre toute l'affaire dans la catégorie des fables mal imaginées. L'exemple des fausses lettres, disait-on, devait porter ses fruits, et les faux soufflets sont un article si curieux et si nouveau, qu'on peut se promettre, en les annonçant, de faire grande sensation. Com-

tre de Sichel[1] ! Peut-être mon triomphe sera-t-il

ment s'étonner que la haine d'un mari blessé, et sa soif de vengeance, aient eu recours à un moyen dont on pouvait se promettre tant de scandale? Mais M. S. ne se laissa pas désarçonner par de semblables commentaires; il se souvint des paroles pleines de sens de Méphistophélès à madame Schwertlein : « En tous lieux, » il suffit de deux témoins, pour que la vérité soit notoire. » — Il fut même assez heureux pour en trouver un de plus qu'il n'était besoin. Maintenant, quelle valeur a le témoignage de ces messieurs? Ils déclarent confirmer sur leur honneur la vérité du fait en question... Est-ce à dire qu'ils auraient vu de leurs propres yeux le grand événement? Aucun artifice d'interprétation ne peut donner ce sens à la phrase citée. Affirmer sur son honneur la vérité d'un fait, n'est point la même chose que l'affirmer d'après le témoignage de ses yeux. Et même, si c'était le cas, est-il à croire qu'ils l'eussent passé sous silence? Eux, à qui l'humiliation de Heine tenait tant à cœur, qu'ils n'ont pas reculé devant l'honneur étrange de servir d'instruments publics pour établir authentiquement l'histoire d'un soufflet, — auraient-ils passé si facilement, je le demande, sur le fait de leur présence comme témoins oculaires? Encore une fois, cela n'est pas possible. Est-il vraisemblable ensuite que M. S., qui, dans la lettre mentionnée plus haut, parle d'une *rencontre fortuite* avec M. Heine, ait conduit avec lui son trio de témoins (comme Louis XIV ses historiographes) à travers toutes les rues de Paris, pour transmettre sans délai ses exploits à ses contemporains et à la postérité? Et quoi enfin! si l'on peut établir, de la manière la plus authentique, que l'un au moins des trois témoins ne connaît toute l'histoire que par ouï dire, qu'advient-il, au tribunal de l'opinion publique, de la créance que méritent les deux autres, qui consentent à faire figurer leurs noms avec celui d'un collègue qui a manifestement usurpé le caractère de témoin?... Nous laissons sans inquiétude à la clairvoyance du public allemand le soin de tirer la conclusion. »

1. La *Gazette d'Augsbourg* (24 août 1841) contenait l'article suivant : « La *Gazette de Mayence*, la *Gazette universelle d'Augs-*

plus grand encore, si le Straus se rétracte, ou bien, de nouveau serré de près, ne veut pas se battre. En effet, je lui ai jeté à la tête de nouvelles invectives. — C'est votre infortuné compatriote, M. Gabriel

bourg, la *Nouvelle Gazette de Hambourg*, — et, après elles, plusieurs autres feuilles allemandes, ont annoncé récemment, dans une forme concordante, l'insulte matérielle que M. Henri Heine aurait reçue, le 14 juin, dans la rue de Richelieu, à Paris, de M. Straus de Francfort. M. Heine déclara dans la *Gazette d'Augsbourg* (19 juillet) que cette petite histoire était un mensonge, une fanfaronnade de cet individu, qui ne pouvait invoquer d'autre témoignage que le sien propre. Là-dessus parut, dans la *Gazette d'Augsbourg* et d'autres journaux allemands, une déclaration datée du 24 juillet, et signée par Ed. Kolloff, docteur Schuster, et A. Hamberg, dont voici la teneur littérale :

« M. Heine dément dans la *Gazette d'Augsbourg* la réalité du » fait survenu à Paris, le 14 juin, tel qu'il a été rapporté dans » beaucoup de journaux allemands. Les soussignés doivent donc » confirmer sur leur honneur la vérité de ce fait, dans la forme » où il a été rapporté par les journaux ci-dessus. »

» Nous supprimons toute réflexion douloureuse sur cette pièce, et nous publions plus bas une lettre que M. le docteur Sichel, le célèbre médecin, a écrite à M. H. Heine, en présence du docteur Schuster lui-même, qui s'était préalablement entendu avec ses amis Kolloff et Hamberg :

« Cher Heine,

» M. le docteur Schuster, que je connais, depuis dix ans, comme » un très-honorable collègue, à la question que je lui ai faite sur » le sens de la pièce signée par lui et MM. Kolloff et Hamberg, le » 24 juillet 1841, — a répondu sans détours qu'*aucun de ces mes-* » *sieurs n'avait été témoin de l'incident survenu entre vous et* » *M. Straus*. M. le docteur Schuster croit une explication écrite

Riesser [1], qui joue le rôle le plus grotesque dans cette histoire : après s'être mêlé de l'affaire sans nulle raison, il a voulu à toute force que son nom fût prononcé ici, et il a atteint son but, mais vraiment

» d'autant moins nécessaire, que ni lui ni ses amis n'avaient ja-
» mais voulu dire qu'ils eussent été témoins oculaires de l'évé-
» nement, ne l'ayant appris que de la bouche de M. Straus.

» Vous pouvez faire de ma lettre, mon cher Heine, l'usage que
» vous trouverez bon.

» Paris, le 15 août 1841.

» SICHEL, Dr-Méd. »

1. M. Riesser publia, dans les *Avis* du *Correspondant de Hambourg* (23 juillet), la réplique suivante : « Une déclaration signée *Henri Heine*, et publiée aujourd'hui dans ce journal, m'impose le pénible devoir de prendre la parole. Si l'article de M. Heine avait été publié dans un endroit où les personnes outragées eussent été suffisamment connues, où la femme qu'il appelle *artificieuse*, et son mari qu'il nomme un *Sigfried cornu, un pauvre diable, un chevalier de la plus triste figure*, sont honorés de tous ceux qui les connaissent, — je l'aurais lu avec indifférence, et je me tairais certainement. Mais, comme je suis peut-être ici le seul qui connaisse exactement les hommes et les choses dont il s'agit, comme je tiens à honneur d'être lié avec les personnes outragées, c'est mon devoir de donner à tous ceux qui attachent quelque prix à ma parole, l'assurance que les turpitudes renfermées dans le livre de Heine sur Boerne (et qui sont la cause de tout ce qui vient de se passer) sont envisagées dans la contrée où Boerne a vécu (Francfort), où vivent encore sa respectable amie, et le mari de celle-ci, non moins honorable, — sont envisagées, dis-je, par tous comme un tissu de misérables calomnies. Je ne sais pas si M. Heine a *reçu* en public les mauvais traitements que racontent les journaux : par le fait, cela importe peu. Mais

pas à son avantage. Est-ce par don quichottisme, ou pour trancher de l'homme important, qu'il m'a lui-même envoyé son article par l'un de mes amis, s'offrant de venir à Paris pour me donner satisfaction! Aussitôt que j'en aurai le temps, je vous enverrai copie de la lettre qui pourrait lui servir de réponse, et où je ne décline nullement son offre, mais me réserve, selon que je serai satisfait de l'issue de l'affaire Straus, d'avoir ou non affaire avec ce ridicule champion! Tout est calculé pour faire sensation

qu'il les ait *mérités*, c'est ce que fera voir le jugement de tous les hommes d'honneur en Allemagne; et c'est au fond tout ce qui importe. Au tribunal de l'honneur, une voie de fait gratuite, imméritée, ne flétrit que celui qui s'en rend coupable; mais, si elle était justement méritée, si la main de celui qui a frappé ne fait qu'accomplir la sentence de mort qu'a prononcée l'opinion publique sur l'honneur de l'offensé; alors, — et seulement alors, — elle flétrit celui-ci parce qu'il se l'était à bon droit attirée... — Qu'on dise maintenant jusqu'à quel point celui qui défigure et invente des faits (lesquels, fussent-ils même vrais, ne devraient jamais être articulés quand il s'agit d'un mort), celui qui a voulu souiller, par de révoltantes calomnies, la mémoire d'un noble caractère, l'honneur d'une femme excellente presque arrivée à la vieillesse, et celui de son estimable époux, — jusqu'à quel point un tel homme a le droit de parler des *grossières insolences* de la presse, de se plaindre d'odieuses fables répandues sur sa vie privée, et de vouloir introduire, parmi les écrivains allemands, les lois de l'honneur personnel!

» Hambourg, le 17 juillet 1844.

» G. Riesser, Dr, »

à mes dépens, et l'on dit déjà dans le public que M. Riesser, lui aussi, vient à Paris, etc!

Soyez tranquille, je laverai si bien la tête de ce fou-là, je l'accommoderai si bien avec son propre fouet, qu'il faudra rire à ses dépens. Que dites-vous de cette fleur de folie et de suffisance?...

Maintenant, adieu!... Il y a, de nouveau, dans la *Gazette de Mayence*, une insinuation impudente au sujet de ma femme. D'ailleurs, je crois que toute la presse politique m'est favorable. — Votre ami.

CCXXXVIII

AU MÊME

Paris, le 1er septembre 1841.

Cher Campe,

J'ai bien reçu votre lettre, avec celle de Sichel dans *la Correspondance de Hambourg*. Les *Trois* tombent terriblement aujourd'hui sur le Sichel; ils sont perdus, comme Straus, dans l'opinion publique. Quant à ce dernier, je ne puis rien vous annoncer encore de définitif; ce ne sera que dans quelques jours seulement. Il était tout prêt déjà à se rétracter, et à confesser son mensonge; mais les

Trois le contraignent à mettre enfin le pistolet à la main, et il ne demande plus qu'un délai de quelques jours pour mettre ordre à ses affaires en cas de mort; — il n'avait donc jamais cru à un duel sérieux [1].

1. La *Gazette de Breslau* (25 août 1841) s'exprime ainsi : « Paris, le 18 août. — Vous aurez déjà appris par les journaux allemands que Heine est arrivé ici depuis onze jours, et a immédiatement envoyé, par MM. Théophile Gautier et Alphonse Royer, un cartel au héros francfortois à Paris. Je ne vous en ai rien dit jusqu'ici, parce que j'attendais la tournure que prendrait l'affaire. Mais le Thersite de Francfort met à une si rude épreuve la patience de son adversaire et la mienne, que je suis forcé de vous transmettre, sinon l'issue de l'affaire ou quelque incident décisif, du moins un jugement préalable, mais positif sur la conduite de M. Straus et de ses officieux amis. En recevant le cartel, M. Straus désigna comme témoins M. Raspail, l'illustre chimiste, et M. Kolloff, littérateur allemand. Ce dernier est l'un des trois personnages qui ont attesté, sur leur parole d'honneur, dans quelques journaux allemands, la vérité du récit qu'a publié la *Gazette universelle de Leipzig*. Que pouvait signifier cette affirmation sur parole d'honneur, sinon que MM. Kolloff, Schuster et Hamberg avaient été témoins oculaires de l'incident? Or, il est notoire, à Paris, par les assertions des amis du héros francfortois comme des ennemis les plus déclarés de Heine, et même par celle de ces trois messieurs eux-mêmes, que, dans le prétendu coup de main, il n'y avait, comme témoin oculaire, pas une seule personne de la connaissance de Heine ou de son héroïque adversaire. Aussi ne fut-il pas difficile à Heine d'obtenir du docteur Schuster une déclaration d'après laquelle ce dernier reconnaît, au nom de ses collègues, qu'aucun d'eux n'a été témoin de l'affaire. Cette déclaration fut envoyée tout de suite aux journaux susnommés, et je laisse à ces derniers le soin de punir la

J'ai eu, ces jours-ci, beaucoup de dépenses à faire. à l'occasion d'une histoire domestique dont je ne veux rien dire encore; je suis donc forcé de tirer sur vous la somme dont je vous ai déjà donné avis. Je vous prie de faire bon accueil à ma traite, — et vous salue de cœur.

mystification dont ils ont été victimes, eux et leurs lecteurs. Mais quelle confiance peut avoir Heine dans un témoin (Kolloff) qui engage aussi légèrement son honneur, tout en mystifiant le public allemand? Aussi fit-il de justes objections, sur lesquelles il n'insista plus quand on lui fit remarquer que, dans les habitudes françaises, on ne pouvait refuser aucun témoin. Cette difficulte écartée, il s'en éleva une foule d'autres du côté de M. Straus, et de ses seconds. On agita la question de savoir qui était l'offensé, et à qui appartenait, en conséquence, le choix des armes. M. Straus revendiqua exclusivement et absolument ce droit, et voulut se battre au sabre. Heine, en échange, remarqua à bon droit qu'il s'agissait tout d'abord d'une insulte à lui faite, c'est-à-dire d'une calomnie et d'une offense grave, pour laquelle, selon la coutume française, le pistolet était la seule arme convenable; qu'en outre il était beaucoup moins question maintenant d'une satisfaction à donner que de faire la preuve que lui (Heine) n'était pas lâche, ce qu'on avait voulu établir en répandant ce faux bruit; que, d'ailleurs, le pistolet était une arme qu'on ne pouvait refuser à aucun adversaire offenseur ou offensé; que, pour lui, bien que le droit de tirer le premier lui appartînt, il y renonçait, et laissait la décision au sort. Voilà neuf jours qu'on débat ces questions préliminaires et autres semblables. Dans l'impossibilité de concilier les deux parties, les témoins respectifs se sont retirés. Là-dessus, Heine écrit à M. Straus une lettre où il qualifie, avec une juste énergie, la conduite de ce dernier comme n'étant qu'une série de faux-fuyants, — et déclare s'en

CCXXXIX

AU MÊME

Paris, le 5 septembre 1841.

Très-cher Campe,

Aujourd'hui, je vous annonce un événement dont je ne vous disais rien depuis plusieurs jours déjà : mon mariage avec la pure et belle créature qui, depuis des années, vivait à mes côtés sous le nom de madame Heine, qui a toujours été honorée et

tenir irrévocablement aux conditions posées. M. Straus répond par une lettre aussi sentimentale et éplorée que celle de Heine était décidée. Lui qui avait fait d'abord de l'acceptation de ses offres la condition *sine qua non* de son duel avec Heine, il cherche maintenant un moyen terme par lequel (comme dans les fortifications, les ouvrages extérieurs avec le mur d'enceinte) le sabre devait être combiné avec le pistolet. L'arme blanche d'abord; puis — si le combat ainsi commencé n'aboutit à aucun résultat décisif — l'arme à feu. Heine, que le départ de M. Reyer avait contraint à choisir deux autres témoins, un riche propriétaire vendéen, M. Tessier de Malo, et le littérateur allemand Henri Seuffert, Heine consentit bien à l'emploi des deux armes, mais à condition que le différend serait d'abord vidé au pistolet; après quoi, M. Straus pourrait venger l'honneur de son épouse avec le sabre de Damas. Voilà où en sont maintenant les choses, et l'on voit que le Thersite de Francfort a une insurmontable aversion pour toute espèce de jeu dangereux, et qu'il ne s'agit pour lui que de sauver l'apparence de son courage. »

considérée comme ma femme, et que quelques Allemands bavards de la clique de Francfort ont seuls éclaboussée d'épithètes grossières. J'ai sauvegardé ainsi son honneur au moyen de l'autorité civile et ecclésiastique, en même temps que je sauvegardais le mien, qui, atteint à peine par les dires d'un Straus, courait grand danger grâce à l'infâme témoignage du triumvirat. Il faut que je l'avoue, jamais mon âme n'a été aussi abattue que le jour où j'appris cette infâme déclaration, et, si je n'étais parvenu à démasquer et à désarmer ces c...., j'aurais recouru aux moyens les plus terribles et les plus désespérés. Maintenant, ils courent çà et là comme des chiens enragés, et veulent me pousser à des manifestations qui leur permettent de se subtituer à Straus lui-même. Mais je ne me laisse pas détourner de la droite voie; c'est lui que je veux avoir en face de moi sur le terrain, et, bien qu'il cherche toutes les échappatoires possibles, j'espère atteindre mon but. Déjà, il y a quelques jours, j'étais sur le point de me battre, lorsque, dans la nuit, mon second m'apprit que l'un des témoins de Straus ne pouvait paraître, et que le duel qui devait avoir lieu le lendemain, de bonne heure, était

encore une fois ajourné [1]. Maintenant, Straus prétend que la police veut protéger sa précieuse personne, et qu'on l'observe; mais ce n'est là qu'un délai *in extremis;* il faut qu'il vienne sur le terrain, dussé-je le traîner jusqu'à la grande muraille de la Chine. Celui qui veut se battre peut franchir tous les obstacles. On veut me lasser, mais on n'y parviendra pas. Adieu. — Votre ami.

CCXL

AU MÊME

Paris, le 9 septembre 1841.

Cher Campe,

Je vous annonce en deux mots la conclusion de l'histoire du faux soufflet, comme on l'appelle ve-

1. Nous lisons dans une correspondance de la *Gazette de Breslau* : « Paris, le 4 septembre 1841. Dans une conférence qui a eu lieu hier, et n'a pas duré moins de *huit* heures, les témoins de MM. Heine et Straus ont décidé que le duel aurait lieu ce matin, au pistolet, à une distance de trente pas, avec barrière à vingt pas. Cette nuit, sous le prétexte que M. Straus avait à faire transmettre une rente au nom de sa femme, le duel a été ajourné à lundi. Heine a épousé en forme, le 31 du mois dernier, la femme avec laquelle il vit depuis plusieurs années, et, par son testament qu'il a fait avant-hier, il l'a instituée son unique héritière. »

lontiers. Avant-hier, à sept heures, j'ai eu enfin la satisfaction de voir M. Straus sur le terrain [1]. Il montra plus de courage qu'on ne lui en supposait, et le hasard le favorisa outre mesure. Sa balle effleura ma hanche, qui est encore très-enflée et complétement noire; je suis au lit, et ne serai pas remis de sitôt. L'os n'a probablement pas souffert, mais il a éprouvé une secousse dont je me ressens encore. Ainsi l'affaire n'a pas fini très-heureusement pour moi, physiquement au moins; — moralement, c'est autre chose. — Adieu. Votre ami.

CCXLI

AU MÊME

Paris, le 4 octobre 1841.

Cher Campe,

J'ai reçu votre lettre du 26 septembre, et vous remercie de l'intérêt que vous éprouvez pour mes affaires personnelles. — Je répondrais bien cordialement à votre désir et à celui de ma mère de

1. Le duel eut lieu dans la vallée de Saint-Germain. Outre le docteur Schuster, qui s'y trouvait en sa qualité de médecin, MM. Kolloff et Hamberg y assistaient comme témoins.

faire un séjour de quelque temps à Hambourg; mais, d'abord, l'état de ma caisse ne me permet pas de nouveaux déplacements, et puis mon départ pourrait être méchamment interprété. — D'ailleurs, le climat de Hambourg, en hiver, ne m'a jamais convenu, et je suis très-souffrant dans ce moment; l'interruption de ma cure de bains a beaucoup nui à ma pauvre tête.

Je n'ai pas encore écrit une ligne sur le noble trio, plus par dégoût que par crainte. Je n'ai vraiment à redouter ni ces gens ni leurs plumes. Je viens de recevoir la *Gazette de Breslau*, où l'un de mes défenseurs discute l'affaire avec tant de justesse, que je vous prie de faire reproduire cet article dans quelque journal de Hambourg, et, si possible, dans *le Correspondant*. Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai inspiré ni directement, ni indirectement, cet article, et que je ne suppose nullement qui en est l'auteur. L'article n'en vaut que mieux; employez votre influence pour qu'il soit republié à Hambourg, avec une courte adjonction sur le duel lui-même, dont l'écrivain semble n'avoir rien su. Le duel a été le meilleur argument. — Je désire beaucoup que vous donniez, cet hiver, l'édition

complète; je me mettrais sans retard, avec le plus grand soin, à cette besogne. Auparavant, j'avais envie de publier enfin le second volume du *Livre des chants*, mais sous une tout autre forme que celle qui avait été projetée; nouveau travail d'enfer pour moi qui ne copie pas volontiers. — J'ai changé d'appartement, et demeure *faubourg Poissonnière*, 46. — Adieu; saluez Wienbarg et sa femme. — Votre ami.

CCXLII

A AUG. LEWALD

Paris, le 13 octobre 1841.

Si je ne réponds qu'aujourd'hui à votre amicale lettre, la faute en est toute à ma pauvre tête, qui, depuis que j'ai si tristement interrompu ma cure de bains dans les Pyrénées, me fait beaucoup souffrir de mon ancien mal; et ce mal a si fort empiré, que mon médecin m'a interdit la plume et l'encre. Mes ennemis ne comptaient pas seulement sur mon absence, mais sur mon état maladif, lorsqu'ils machinèrent le honteux complot que je suis parvenu à dévoiler jusqu'au fond. Maintenant, je ne sais pas si la grande masse du public découvre aussi bien

que les gens sensés toute cette friponnerie ; je ne le crois pas, et, à ce point de vue, il est certainement bon qu'il se fasse encore quelque chose pour jeter une dernière fois la lumière sur tout ce qu'a eu d'odieux l'abus dont la presse s'est rendue coupable envers moi.

A ma très-grande joie, j'ai reçu, ces jours-ci, l'article ci-joint de la *Gazette de Breslau*, qui est écrit complétement selon mon cœur, bien que j'y sois tout à fait étranger, et n'en connaisse pas l'auteur; malheureusement, ce journal n'est pas fort répandu dans le Sud, et vous me rendriez un vrai service en le faisant reproduire dans quelques journaux (je voudrais le voir surtout dans *le Correspondant de Nurembevg*), avec quelques mots sur le duel que l'auteur semble encore ignorer. Si même la réimpression dans *le Correspondant de Nuremberg* coûtait quelque chose, je désire qu'elle ait lieu... La friponnerie avec laquelle j'ai malheureusement affaire est telle, que je dois prier mes amis de se remuer pour moi, *surtout maintenant*, dans la presse allemande.

Je suis isolé; mais une chose m'inspire de la confiance : je ne me suis jamais rendu coupable

d'une éqnivoque, et mes ennemis ont toujours dû recourir à des mensonges qui se détruisaient d'eux-mêmes. — Je vous remercie de votre désir amical de me voir arriver près de vous en Allemagne : il n'en peut être question maintenant. — Vous aurez appris que, quelques jours avant le duel, pour assurer la position de Mathilde, j'ai dû transformer mon mariage libre en un mariage régulier. Ce duel conjugal, qui ne doit cesser qu'à la mort de l'un des deux, est plus périlleux que la courte rencontre avec Salomon Straus de la rue des Juifs de Francfort ! Quelle foule d'intrigues et de méchancetés me sont venues de ce côté-là ! Vous n'en avez pas d'idée !

Saluez cordialement de ma part madame K., que je voudrais bien revoir une fois — avant que mes yeux se ferment pour toujours.

J'ai déménagé ces jours-ci, et mon adresse est *faubourg Poissonnière*, 46 ; je suis très-élégamment logé, et à peine pourrait-on se croire chez un poëte allemand !

CCXLIII

A J. CAMPE

Paris, le 1er décembre 1841.

Très-cher Campe,

Je vous écris fort à la hâte, quelques minutes avant le départ de la poste. Je viens de lire, dans *le Correspondant de Hambourg*, l'annonce d'un journal intitulé *le Méphistophélès*, qui doit paraître à Leipzig, et contient des *Lettres de Jeunesse de Henri Heine* [1]. Je vous prie de m'envoyer tont de suite ce journal, pour que je voie ce que c'est que ces lettres, dont la publication a pour but de mystifier le public, à moins qu'elle ne soit une trahison envers moi. Peut-être les deux suppositions sont-elles vraies, et me verrai-je forcé de réclamer publiquement. Donc, pas de temps à perdre.

M. Dingelstedt est ici; mais je l'ai peu vu encore; c'est un homme excessivement aimable;

1. Il s'agit des trois lettres à Frédéric Steinmann, qui se trouvent au commencement du premier volume de cette correspondance, et furent publiées indiscrètement, en 1841, dans *le Méphistophélès*.

un beau talent, beaucoup d'avenir, mais dans la prose [1]...

Je vis ici tranquille et assez gai. De temps en temps, j'écris quelques petites poésies, par exemple, sur le mariage. — Je ne vois presque pas Gathy. — Mes yeux sont très-faibles. — Votre ami.

CCXLIV

A GUSTAVE KUHNE

Paris, le 6 janvier 1842.

En réponse au message que m'a fait Weill de votre part, je vous ai envoyé, cher collègue, mon obole pour *l'Élégante*; je complète aujourd'hui mon envoi [2]; puisse-t-il n'être pas aussi malheureux que mon pauvre livre, que certainement vous n'aviez pas lu quand vous l'avez condamné [3]. Vous n'êtes

1. Frantz Dingelstedt, le gai et spirituel auteur des *Chants d'un crieur de nuit cosmopolite*. En dépit du pronostic de Heine, Dingelstedt s'est montré vraiment poëte, — poëte douloureux et passionné, — dans le cycle de ballades intitulé *un Roman*.

2. C'était, entre autres, un petit nombre de poésies politiques, la plupart réunies sous le titre commun : *Rouge, noir et or*. Ce titre fut supprimé par la censure.

3. La *Gazette du Monde élégant* avait publié, en 1840, une série d'articles sur le *Boerne* de H. Heine, où se trouvaient des attaques, parfois très-vives, contre ce dernier.

pas le seul qui ait été trompé par les machinations des intrigants. Le mensonge du soufflet aura pu vous ouvrir les yeux : je lui suis redevable d'une réaction favorable chez beaucoup de nobles cœurs qu'on voulait détacher de moi. — Saluez Laube quand vous le verrez : je ne puis encore, comme il le voudrait, écrire les faits principaux de cette misérable histoire; on m'accuserait de passion, tandis qu'il n'y a dans mon âme que le plus plus froid mépris pour la clique qui voulait commettre sur mon honneur un meurtre sans exemple — une compassion amère pour cette portion du public qui s'est laissé tromper par les grossiers mensonges. — Adieu; restez cette fois mon ami, et comptez sur mon estime et mon attachement.

Envoyez-moi, je vous prie, *sous bandes*, les épreuves de mes poésies.

CCXLV

A J. CAMPE

Paris, le 28 février 1842.

Très-cher Campe,

J'ai reçu, avant-hier, votre lettre du 28 courant (?). Dingelstedt m'a aussi remis la précédente.

Que vous dirais-je? Je reste muet de dépit. L'injustice qu'on vous fait éprouver [1] dépasse toute idée, et la colère que j'en ressens ne vient pas seulement de ce que mes intérêts sont lésés. Vous voulez mon avis. Eh bien, écoutez : je vous conseille une guerre déclarée contre la Prusse, à la vie et à la mort ! Par la bonté, il n'y a rien à obtenir. J'ai poussé, vous le savez, la modération jusqu'aux plus extrêmes limites, et vous n'attribuerez pas mon conseil à un emportement de tête brûlée. Je méprise les démagogues vulgaires, et leurs menées me sont odieuses, parce que, d'abord, elles sont toujours hors de temps; mais, maintenant qu'il s'agit de faire payer aux Prussiens leurs infâmes malices, et d'y mettre un terme, je suis prêt à tendre la main aux séditieux les plus râpés.

Si les libraires allemands ne vous appuient pas dans cette guerre, ce sont les plus grands ânes du

1. Deux ouvrages publiés à la librairie Hoffmann et Campe, les *Chants d'un crieur de nuit cosmopolite*, de Dingelstedt, et les *Lieder non politiques* d'Hoffman de Fallersleben, avaient eu pour résultat l'interdiction, dans les États prussiens, de toutes les publications de cette librairie, *de quelque nature qu'elles fussent*. — Cette étrange mesure fut révoquée, il est vrai, quelques mois après, à l'occasion de l'incendie de Hambourg.

monde. Quant à nos auteurs, je n'en ai pas grande idée; je soupçonne même notre grand dramaturge d'entente secrète avec les employés du gouvernement prussien. — De mon côté, ce qui pourra se faire, se fera. Rien, ni dans le passé ni pour l'avenir, ne m'impose des ménagements; en un mot, je n'ai jamais rien demandé à nos gouvernements, je n'en ai rien reçu, et mon cœur est net de toute espérance servile... Cherchez d'abord un éditeur sous le nom duquel on puisse tout imprimer, ou plutôt cherchez-en deux, l'un pour les écrits franchement politiques, l'autre pour ceux qui ne le sont pas. — Les poésies d'Hoffmann de Fallersleben [1], première cause de votre malheur, sont pitoyables, et, au point de vue esthétique, le gouvernement prussien avait toute raison de se fâcher: mauvaises petites plaisanteries, bonnes pour amuser des philistins fumant et buvant de la bière.

J'écris beaucoup: vous en saurez bientôt davantage. Bien que mal portant, je n'irai pas cette

1. Il a eu son moment de popularité, moins bruyante cependant que celle d'Herwegh, et autres poëtes libéraux du temps. « C'est du style de gazette, mis en musique, » a dit, en parlant des poésies politiques d'Hoffmann de Fallersleben, un des historiens de la littérature moderne en Allemagne.

année aux bains, — mais plutôt à la campagne, pour finir quelques ouvrages... Ne voulez-vous point commencer maintenant l'impression des œuvres complètes, ou comptez-vous l'ajourner encore? Je suis en tout temps à votre disposition. — Où en êtes-vous avec le *Boerne?* Aurai-je enfin la joie d'une deuxième édition ? Répondez-moi nettement : ce n'est pas seulement affaire d'argent, mais parce que j'ai quelque chose d'important, et même beaucoup, à ajouter à ce livre, et que je voudrais m'y prendre à l'avance. Je ne publierai pas les poésies de si tôt : je suis en train de remplacer les morceaux faibles par d'autres meilleurs; je veux donner un volume dont je puisse être sûr qu'il ne le cède pas au *Livre des chants*... C'est maintenant, j'en suis convaincu, que je puis donner mes productions lyriques les plus importants. Il faut seulement que j'aie quelque tranquillité, et que je guérisse un peu de mes maux de tête. Mes contrariétés de l'an passé n'ont pas seulement ruiné mes finances, elles ont ajourné ma guérison. L'argent n'est pas l'essentiel, la santé est bien davantage, mais l'honneur est tout...

Je ne vois pas seulement Dingelstedt ; malheureusement, car je l'aime beaucoup. — Que devient

la nouvelle édition du *Livre des chants?* Dites-moi la vérité. — Je vis très-tranquillement, et isolé comme toujours. — Je regrette beaucoup que votre femme n'aille pas mieux : chacun a sa croix...

Écrivez-moi bientôt, beaucoup de nouvelles; quand même il n'y aurait rien de bon, au moins quelque chose de nouveau. Le vieux m'ennuie terriblement. — Je vous salue gaiement et amicalement.

CCXLVI

A J. KUHNE

Je vous remercie, très-cher collègue, de vos lignes amicales. — Ci-jointes encore quelques poésies. Quant aux honoraires de ces petits envois, je vous laisse bien volontiers libre d'en disposer pour quelque but qui le mérite. Ce n'est que pour des travaux plus importants et plus volumineux que je me réserverai des honoraires, et alors je vous le dirai moi-même.

Cherchez donc à savoir, sous main, combien je pourrais obtenir de vos libraires pour un volume de poésies, précisément de l'étendue du *Livre des chants;* mais cela doit rester tout à fait entre nous,

car il est possible que je continue à me tourmenter quelque temps encore avec Campe de Hambourg. Vous me rendrez un service d'ami. — Votre affectueusement dévoué.

Paris, le 16 avril 1842.

CCXLVII

A J. CAMPE

Paris, le 17 mai 1842.

Très-cher Campe,

C'est à peine si l'on peut dire quelle profonde émotion le malheur qui vous a frappés [1] a produit à Paris, et quel véritable intérêt les Français montrent pour vous. Pour moi qui tiens de plus près à Hambourg, et qui savais ceux que j'aime dans la détresse, vous pouvez penser ce que j'éprouvai tant que je fus sans nouvelles des miens, et que je ne pouvais prévoir la fin de la catastrophe. C'était une stupéfaction dont je n'ai pu encore me rendre maitre, et ma tête est comme vide et désolée.

Quelle épouvante! J'espère avoir bientôt de

1. Le grand incendie.

vous des nouvelles directes; j'ai su indirectement que votre prudence vous avait mis à couvert de l'atteinte matérielle de ce grand désastre. J'aurai un bien grand plaisir à apprendre de vous-même qu'il en est ainsi.

C'est un événement horrible, et la perte est énorme; je sens bien que tout n'est pas réparable avec de l'argent. Mais, avec une activité nouvelle, des efforts redoublés, et une régénération morale, les plus abondantes bénédictions finiront peut-être par sortir du malheur même. — C'est la Providence qui ordonne peut-être ainsi une médecine de feu, pour réagir contre l'influence soporative de la paix.

Nous aussi, nous avons dû avaler mainte potion amère; le malheur arrivé sur le chemin de fer de Versailles est horrible, horrible au delà de toute idée!

Aussitôt, cher Campe, que vous pourrez respirer, nous parlerons d'affaires. En attendant, adieu, et comptez du fond du cœur sur mes plus affectueux sentiments.

CCXLVIII

A AUGUSTE LEWALD

Paris, le 17 octobre 1842.

Meyerbeer entre chez moi, et, tout en se rappelant vivement à vous, se plaint d'être si maltraité dans certains journaux allemands. J'espère qu'on lui a fait des rapports exagérés, car je ne puis comprendre que de semblables choses se passent. Il ne les mérite certainement pas, il est si bon et brave ! Je l'aime beaucoup, et cette affection pour un ami me pousse à écrire à un autre ami.

Ma femme vous fait saluer. Elle gouverne aujourd'hui son ménage à grand bruit. Dans ce moment, elle se querelle avec sa bonne. Ce n'est vraiment pas une âme endormie. Mais, chaque jour, elle devient plus corpulente.

CCXLIX

A HENRI LAUBE

Paris, le 7 novembre 1842.

Très-cher Laube,

Votre lettre m'a fait grand plaisir. Il est vraiment fort heureux pour nous tous que vous repreniez *l'Élégante;* je dis *nous*, et j'entends par là la haute noblesse de la littérature, les dernières têtes de distinction qui n'ont pas été guillotinées. Mais la plèbe régnante ne s'ameutera-t-elle pas plus que jamais contre nous, avec un débordement d'injures? A la distance où je suis, je vois mieux les choses, et, pour ce qui me concerne au moins, je pressens un destin plus fâcheux que l'oubli, si je m'élève maintenant avec vous contre le patriotisme phrasier et le goût du temps.— G. et consorts, avec leurs lâches mensonges, sont déjà parvenus à rendre suspectes mes convictions politiques; et moi qui suis peut-être le plus décidé de tous les révolutionnaires, qui n'ai pas dévié de l'épaisseur d'un doigt de la droite ligne du progrès, qui ai fait à la

grande cause tous les grands sacrifices, — je passe maintenant pour un apostat, pour un servile! Que sera-ce quand je me mettrai en antagonisme direct avec les soi-disant héros, les patriotes braillards, et autres sauveurs de la patrie? — Mais je voulais seulement vous montrer quel recul je prévois chez vous, dans la grande retraite, pour ma popularité!

Je ne sais si mes appréhensions viennent de la crainte que vous ne vous mettiez pas en avant avec décision. Si je puis compter sur vous, je ne perdrai pas courage. En tout cas, je soutiendrai *l'Élégante*, avec la plus fidèle amitié, parce que c'est votre journal. Aussitôt que ma tête souffrante me le permettra (souvent ce mal m'empêche réellement de travailler), j'écrirai pour vous; j'exhorte aussi mes amis à le faire. J'ai déjà gagné pour vous le docteur Seuffert, qui écrit, dans la *Gazette d'Augsbourg*, les lettres commençant par un ♂; il vous donnera une correspondance courante sur les affaires d'ici. Vous aurez quelque chose de distingué. Je ne puis encore vous promettre rien de semblable; mais j'espère être mieux cet hiver, et je vous enverrai régulièrement alors une correspondance étendue, et, Dieu aidant, intéressante.

Très-cher ami, ne jouons pas le rôle de doctrinaires prussiens : — mettons-nous d'accord avec les *Annales de Halle*, et la *Gazette du Rhin;* ne cachons jamais nos sympathies politiques et nos antipathies sociales, nommons le mal par son nom et défendons le bien sans ménagements mondains ; en un mot, sachons être ce que M. Gatzkow veut seulement paraître.— Autrement, les choses iront pour nous plus mal encore ; elles iront mal en tout cas.

Je vous l'ai dit, je soutiendrai *l'Élégante* selon mon pouvoir. J'espère faire plus que je ne promets aujourd'hui. Et, aujourd'hui même, le hasard me permet de faire déjà quelque chose d'extraordinaire, qui pourrait donner tout de suite aux numéros du premier mois un élan considérable. J'ai écrit, en effet, une petite épopée humoristique, qui fera grand bruit. C'est à peu près quatre cents strophes de quatre vers, divisées en une vingtaine de sections, parce que je destinais d'abord ce poëme au *Morgenblatt.* Malheureusement, — et je le regrette beaucoup, — je l'avais promis à Cotta, qui m'a écrit à ce sujet beaucoup de choses amicales. Néanmoins, je me décide à le faire paraître dans *l'Élégante*, et vous ne pouvez vous figurer quels in-

térêts considérables je sacrifie ainsi : intérêts pécuniaires, car je tiens beaucoup à rester en bon termes avec Cotta ; — quant à la gloire du *Morgenblatt*, peu m'importe. Voilà quinze jours déjà que je m'occupe à revoir et limer ce poëme, et, dans huit jours, il sera prêt, et copié de ma main. Je veux encore, jusque-là, me consacrer sans relâche à ce travail. Mais, comme l'ouvrage est très-considérable, et se trouve déjà inscrit à mon budget de cette année, il faut que vous avisiez à ce que l'éditeur de *l'Élégante* me donne au moins autant, en fait d'honoraires, que ce que j'aurais reçu de Cotta pour le *Morgenblatt*. C'est précisément pour cela que je m'étais adressé à lui. Il s'agit de dix louis par feuille. Je crois qu'il retrouvera certainement son argent, puisque ce poëme pourra se poursuivre dans vingt numéros de *l'Élégante*, et lui servir d'annonce colossale ; entre nous, c'est ce que j'ai écrit de plus considérable en vers, allusions au présent en foule, humour hardi, bien que tempéré en vue du *Morgenblatt*; bref, ce sera pour le public un grand événement. Je suis des plus curieux de savoir ce que vous en direz. Vous vous apercevrez vite que j'ai voulu donner quelque chose de tout à fait neuf, et

faire oublier le passé par de nouvelles clameurs. — Le héros de mon épopée est un ours, le seul des héros contemporains que j'aie trouvé digne de mes chants. Le songe d'une folle nuit d'été. — Mon adresse est *faubourg Poissonnière*, 46. Je suis mieux logé, et presque élégamment, depuis que me voilà légitimement marié. Oui, cher ami, je vis maintenant dans le plus sérieux état de mariage. J'exerce la monogamie. Du reste, je vis assez retiré. Ma femme fait saluer très-gracieusement madame Laube; mes salutations les plus amicales prennent leur vol avec les siennes. Madame Laube a laissé ici, chez mes petites Françaises, un souvenir inaccoutumé, et j'entends souvent parler de sa grâce; — ce qui n'est pas commun de la part des Françaises quand il s'agit d'une Allemande. — Je vous parlerai une autre fois des incidents de l'an dernier; j'ai dû me battre avec des gens crasseux pour réfuter, autrement qu'avec des paroles, des mensonges de journaux. — Répondez-moi tout de suite pour me dire si M. Voss, votre éditeur, est d'accord avec moi pour les honoraires. Dites-moi aussi si je dois envoyer le manuscrit par les messageries ou la malle-poste. Il aura vingt-trois à vingt-quatre feuilles du

papier sur lequel je vous écris. Je m'en occupe infatigablement (je vous l'ai dit), et l'enverrai, aussitôt votre réponse arrivée. — Publiez-vous aussi de la musique avec le journal? En ce cas, je puis obtenir gratis, de Meyerbeer, de charmantes mélodies.

Adieu, cher ami; gardez-moi l'affection et la confiance que vous m'avez si généreusement vouées, et que je regarde comme une de mes plus précieuses acquisitions ici-bas.

Au cas où vous voudriez annoncer mon épopée humoristique, en voici le titre : *Atta Troll, par H. Heine*[1].

CCLX

AU MÊME

Ce que vous me mandez de l'*Almanach des Muses* de M. Frédéric Steinmann m'amuserait, si la chose ne témoignait en même temps de l'indélicatesse de certaines gens, en Allemagne, qui exploitent tous les tours qu'on me joue dans une intention mauvaise, ou même innocente. Je me suis fait

1. Ce poëme fut publié, de janvier à mars 1843, dans la *Gazette du Monde élégant.*

montrer à la librairie cet *Almanach des Muses*, et je vous autorise à déclarer dans votre journal que les deux poésies qui s'y trouvent, signées *H. Heine, Paris*,— n'ont été ni composées à Paris, ni publiées par moi nulle part. Je reconnais dans la première [1] les lignes rapides que j'avais données, il y a vingt ans, à un ami pour les mettre en musique; quant à l'autre, je n'en ai pas le moindre souvenir, mais il est possible qu'elle soit sortie de ma plume, vers le même temps, dans quelque gaie correspondance familière, au milieu d'autres persiflages de ce genre dans ma manière d'alors. Je ne prendrais peut-être pas la peine de m'arrêter là-dessus, si M. Steinmann n'avait daté ces vers de Paris, les donnant ainsi comme écrits depuis que j'ai quitté l'Allemagne. Je n'ai pas ouvert la bouche, quand ce même M. Steinmann, il y a un an, s'est permis envers moi une indélicatesse du même genre, en pu-

1. Ce Lied commence ainsi : *Quand je suis près de celle que j'aime.* Un ami de jeunesse de Heine, Joseph Klein (voir le tome premier de la *Correspondance*), en avait fait la mélodie. — Toute cette lettre à Laube est une protestation anticipée contre F. Steinmann, l'industrieux éditeur des *Œuvres posthumes de Heine*, publiées à Amsterdam, et qui ne méritent aucune confiance.

bliant sans mon autorisation, et sans m'en prévenir, toute sorte d'anciennes lettres de moi. Depuis plus de dix-huit ans, je n'ai pas eu le moindre rapport avec lui, et je ne connais pas la moindre raison qui puisse justifier cette publication désagréable de lettres particulières. Je dois protester enfin de la manière la plus catégorique contre ces procédés-là, et je vous autorise, dans ce but, cher ami, à publier ces lignes.

CCLXI

A J. CAMPE

Paris, le 27 avril 1843.

Je vous autorise, cher Campe, à faire paraître une édition nouvelle du second volume des *Reisebilder*, en reproduisant aussi exactement que possible le texte de la deuxième édition. Je crois, en effet, qu'il ne s'y trouve pas de fautes d'impression marquantes, et je n'y veux rien changer. Si je me décide à faire dans ce livre quelques changements et suppressions, il vaudra beaucoup mieux, en tout cas. que cela se fasse dans l'édition complète, qu'il serait bon, soit dit en passant, de ne pas ajourner plus longtemps.

Si cela vous convient, les *Reisebilder*, dans cette forme nouvelle, n'auront que deux volumes, et j'en retrancherai les poésies qui formaient la fin de l'édition complète. Auparavant, je compte donner encore un cinquième volume du *Salon ;* — mais le *Salon* complet n'aurait, dans l'édition définitive, que trois volumes. Je vous fais observer ceci pour le cas où vous désireriez annoncer dès maintenant l'édition complète; vous feriez observer alors que, dans les huit forts volumes qu'elle comprendrait, les deux volumes des *Reisebilder* formeraient l'avant-garde.

Quant à la nouvelle édition du *Livre des chants,* je vous autorise aussi à la faire imprimer tout à fait d'après la seconde, aussi exactement que possible, afin qu'elle ne soit pas trop émaillée de fautes d'impression, et je vous enverrai bientôt (vous pouvez y compter) une petite préface pour cette édition nouvelle.

Je souffre tellement des yeux, que je ne puis presque pas écrire.

On m'annonce d'Allemagne que *le Télégraphe* publiera de nouveau contre moi les insinuations les plus basses, et je vous prie de m'envoyer aussi vite

que possible un exemplaire du journal pour que je voie jusqu'à quel point j'ai à me plaindre de votre absence de délicatesse et d'amitié. En tout cas, c'est la plus grande injustice de votre part, et chacun me dit que je serais un niais de laisser passer tranquillement chose semblable... Si je cédais un seul moment, il en resterait une mauvaise humeur qui gâterait ensuite toutes nos relations. Comment pourrais-je traiter comme un ami l'homme qui fait imprimer et paye les feuilles où Henri Heine est insulté? Encore une fois, je vous en prie, ôtez ce scandale de devant mes yeux; — sur l'honneur, il le faut absolument.

CCLXII

A VARNHAGEN

Hambourg, le 9 novembre 1843.

Mon cher Varnhagen,

Merci de votre chère et cordiale lettre du 6; je ne puis encore y répondre. Ceci seulement : pour peu que cela soit possible, je veux tâcher de vous voir. — Je suis venu ici dans l'intention de ne voir que les miens; j'ai traversé l'Allemagne aussi vite que

possible, et voulais retourner de la même manière directement à Paris, où ma femme ne m'a donné congé que pour un mois. Aussi n'avais-je pris nulle mesure de précaution à l'égard des gouvernements allemands, et je n'ai aucune garantie de sécurité. Pourquoi, d'ailleurs, faire une démarche ? Cela seul est déjà une concession, et je n'en ferai vraiment aucune. Ce n'est pas le gouvernement prussien, c'est moi qui suis l'offensé, moi qui ai été injustement lésé dans mes intérêts privés, et je m'humilierais jusqu'à aller m'informer si je ne risque aucune offense personnelle en allant à Berlin!

Vous me conseillez de m'adresser à M. de Humboldt. Il s'est, en effet, toujours montré aimable envers moi. Mais, soit dit franchement, je compte beaucoup moins sur son désir que sur son pouvoir de me rendre service. Peut-être aussi n'a-t-il plus l'énergie nécessaire pour hasarder une parole contre de très-hautes préventions.

Je veux mûrement réfléchir si je puis hasarder d'aller passer un jour à Berlin, où je ne verrais que vous seul. Ceci me donne l'idée de me rendre d'abord à Leipzig, d'où le chemin de fer me permettrait d'aller très-vite à vous, ou vous permettrait, si

vous n'êtes pas indisposé, de venir facilement un bout de route à ma rencontre. Dieu me garde de vous causer trop de fatigue!

Je resterai encore ici une quinzaine, et vous écrirai alors ma résolution dernière. En attendant, je suis de toute mon âme votre ami.

Vos lettres m'arriveront toujours bien, si vous les adressez ici à Salomon Heine, ou à Hoffmann et Campe.

CCLXIII

A J. CAMPE

Paris, le 29 décembre 1843.

Très-cher Campe,

Me voici rentré depuis dix jours dans mon quartier général, où j'ai trouvé toutes choses en meilleur état que je ne pensais; le manque de nouvelles de Paris m'a gâté les derniers jours à Hambourg, si bien que j'en perdais la tête. Maintenant, il me revient à l'esprit mille choses que j'aurais pu encore y faire. C'est à peine si j'ai pris congé de mon oncle, qui ne voulait absolument pas me laisser partir. J'ai complétement oublié les notes les plus impor-

tantes que j'avais l'intention de recueillir. Je ne puis dire combien je suis charmé qu'au moins entre nous tout ait été réglé à notre pleine satisfaction; nous avons débrouillé les complications qu'une absence de dix ans avait fait naître; le présent a été ainsi égayé, et nous pouvons compter sur un bel avenir. — En attendant, je vous souhaite bonheur et bénédictions pour la nouvelle année.

A Hanovre, je me suis longuement entretenu avec Detmold[1], au sujet du *Télégraphe*. Il m'a promis de vous en écrire au premier jour, et vous aura communiqué lui-même ses idées. Je crois que, quelque entravé qu'il soit dans ce moment par des circonstances extraordinaires, nous pouvons cependant compter sur lui. Il pense aussi que, pour assurer au *Télégraphe* un succès considérable, il faudrait lui donner une direction politique déterminée; en échange, une nuance, et non pas une couleur, littéraire lui suffirait. Ce n'est qu'ainsi qu'il y aurait quelque chose à faire. Si vous êtes

1. Écrivain et homme politique, membre du parlement de Francfort, en 1848, et ministre, l'année suivante, de l'éphémère lieutenance de l'Empire. Mort en 1856. — Il a laissé plusieurs ouvrages spirituels, entre autres, une *Introduction à la Connaissance de l'art.*

résolu à ce changement, j'aurais ici l'occasion de recueillir, pour *le Télégraphe* transformé, les débris du naufrage de feu l'ancienne *Gazette du Rhin*, c'est-à-dire le rédacteur, docteur Hess, et son personnel d'écrivains et d'abonnés. Le docteur Hess est une plume politique des plus plus distinguées, et serait fait, si Detmold hésite, pour être rédacteur en chef. Aussi longtemps, me dit Detmold, que vous conserverez Schirges, vous ne serez pas débarrassé de Gutzkow, et celui-ci pourra toujours vous entortiller dans de fâcheuses affaires... A. Weill vous fait saluer avec empressement. Répondez-moi bientôt au sujet de la coterie Ruge (vous voyez que je nomme la chose par son nom). Pour ce qui nous concerne, je n'appartiens jamais à une coterie comme telle, mais je soutiens tout ce qui me semble bon et digne d'éloge. Aussi ai-je déjà écrit quelque chose pour la Revue de Ruge [1]. Ce sont trois poé-

1. *Annales françaises-allemandes*, publiées par Arnold Ruge et Ch. Marx. Paris, 1844. Cette Revue n'eut qu'une très-courte existence. « C'est à Paris, disait Heine, que Ruge a appris à écrire en allemand. » — Il avait cherché, en effet, à s'y défaire de la terminologie philosophique de l'école de Hegel, dont il était un des disciples les plus avancés. Ruge, né en 1802, après avoir passé six années de sa jeunesse en prison, comme démagogue, devint professeur à Halle, où il fonda les *Annales de Halle*, or-

sies satiriques sur Louis de Bavière, ce que j'ai jamais écrit de plus sanglant; si j'en ai le temps, je vous en enverrai copie par occasion: la Revue ne paraîtra qu'au commencement de février.

Pendant mon voyage, j'ai écrit quantité de vers, ce qui m'est beaucoup plus facile quand je respire l'air d'Allemagne. J'attends beaucoup de fruits poétiques de mon futur séjour en Allemagne, et je pourrai faire encore quelque chose comme poëte. Je prendrai toute la peine possible pour l'équipement et le gréement de mes *Nouvelles Poésies* (c'est le titre du livre), et, la semaine prochaine, je me mettrai déjà à écrire et à mettre en ordre. — Je suis assez bien, mais la tête un peu trouble; je ne sais encore si c'est un rhume ou de l'hébétement. En tout cas, je me montrerai actif dans le courant de l'année prochaine. — Afin de vous tenir aussi en haleine, je tirerai sur vous, tout au commencement

gane de l'extrême gauche hégelienne. Il vint à Paris, lorsque cette Revue eût été supprimée par le gouvernement prussien. En 1848, Ruge, qui avait été l'apôtre du cosmopolitisme absolu, et du socialisme extrême, fut un moment l'idole des assemblées populaires; mais sa vie politique fut courte, et les événements du temps le contraignirent bientôt à quitter l'Allemagne; dès lors, il a vécu longtemps dans l'exil à Londres.

de l'année, la somme convenue; je vous prie de faire honneur à ma traite. — Le voyage a passablement épuisé ma bourse, et (ce que personne ne croit) je n'ai pas mis mon oncle à contribution pour un schelling. Nous nous sommes traités réciproquement avec la plus grande délicatesse.

Je n'ai eu encore aucune occasion favorable de parler avec Rothschild du manuscrit en question, Vers le nouvel an, il est submergé dans un océan d'affaires, et, dans quelques semaines seulement, à la marée descendante, il me sera facile de lui en dire un mot. Ce sera vers la fin de janvier; en attendant, au nom du ciel, ne rendez pas le manuscrit, Je vous garantis de ma poche les honoraires à payer. Et même, si vous vouliez me donner une vraie marque d'amitié, vous m'enverriez le manuscrit à Paris; je serai ainsi en mesure d'en montrer quelque chose, et l'on ne pourra soupçonner, en tout cas, que les violentes attaques contre lesquelles j'aurais offert un préservatif, n'existent pas, ou

1. Fréd. Steinmann avait envoyé à M. Campe une histoire de la maison Rothschild, qui contenait de violentes invectives contre plusieurs membres de cette famille. M. Campe paya à l'auteur les honoraires qu'il demandait, mais ne publia pas le livre.

même que je les aurais suscitées tardivement, peut-être par dépit. — J'avoue qu'il me serait fort agréable — pour peu que cela fût honnêtement possible — de faire quelque chose en échange des beaux et bons services que Rothschild m'a rendus depuis douze ans; mais la seule pensée qu'il puisse croire que je veux l'exploiter, m'intimide et me rend presque lâche...

Maintenant, adieu, très-cher ami. — Ma chambre de travail est obscure, et je ne vois presque plus ce que j'écris. Répondez-moi bientôt au sujet du *Télégraphe* et de Rothschild, — et saluez les amis. Je suis bien, gai et enrhumé. — Vous n'avez pas idée de la peine que j'ai eue cette fois à quitter Hambourg ! Une grande préférence pour l'Allemagne sévit dans mon cœur : c'est un mal incurable !

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE

1828

1829

1832

1833

1834

1838

1841

1842

FIN DE LA TABLE.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.